

A. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XX. — N° 2. AOUT 1901.



Société de Saint-Augustin,

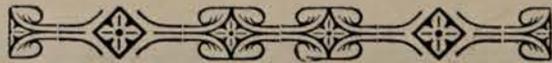
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ch. CHAPPUIS, Maison Saint-Louis, St-Héliier, Jersey (Iles Anglaises).





LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Une tournée au Japon.

Lettres du P. Froc au P. Henri Havret.

Tokio, 21 octobre 1900.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

AUJOURD'HUI même, dans quelques heures, vous allez démarrer du quai de la Joliette, et commencer ce retour attendu depuis si longtemps et si ardemment désiré. Ma pensée s'envole déjà vers *l'Annam* pour lui souhaiter bon, rapide et paisible voyage. Hélas ! les lenteurs officielles vont me faire manquer le voyage de Wousong, selon la promesse faite à bord du *Laos*, au moment des adieux. Seul le père Rouxel sera fidèle au rendez-vous. Le troisième y assistera de là-haut : lors de votre débarquement son successeur sera déjà sacré. Quant à *l'autre*, il va se dédommager de sa privation, en vous écrivant peu à peu le récit de ses pérégrinations, à la bonne, sans prétendre vous envoyer un traité didactique sur le Japon, sujet de tant d'ouvrages ou de descriptions lancées par les *globe-trotters* un peu partout. Il y a un vrai plaisir à repasser ainsi en famille un voyage exécuté un peu seul.

Je ne suis pas absolument seul du reste, et mon compagnon, M^r Ferra, est à lui seul une société aimable, instruite et agréable, avec qui il fait bon voyager ; je veux seulement exprimer le besoin de communiquer mes impressions à quelqu'un de la compagnie, et j'ai mille raisons pour le faire avec mon ancien Recteur.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ma tournée au Japon a été décidée et accordée sur la demande de M^r Doumer, gouverneur d'Indo-Chine, qui désirait que je la fisse en compagnie de M^r Ferra, directeur nommé du service météorologique de la colonie française, venu ici pour étudier l'organisation météorologique de l'observatoire central et des principales stations établies dans l'Empire du Mikado.

Avant de nous embarquer sur la chaloupe des Messageries, donnons un dernier regard à la compagnie de débarquement de l'*Amiral Charner*, avec son beau petit canon, luisant au soleil du matin ; braves marins, et gais soldats de l'Infanterie de marine, quel changement sur les concessions, la concession française surtout, depuis que votre présence anime ses rues et nous rappelle qu'il y a encore une France et qu'elle a des soldats, toutes

choses qu'ignoraient presque les Chinois, et dont nous commençons presque à douter, à force de l'entendre répéter à ces messieurs de la Concession internationale, à force aussi de voir toujours vide et inoccupée la place du stationnaire français sur la rade ! Voilà bientôt deux années révolues que nous n'avions plus vu le pavillon français flotter à la corne d'un navire de guerre, et comme les navires des Messageries ne remontent plus le fleuve depuis que leur escale à Ousong n'est plus que de 48 heures, le seul *Wang-pou*, vaisseau de trente et quelques tonnes, représentait seul notre marine dans les eaux jaunâtres de l'affluent du Fleuve Bleu : aussi se plaisait-on à décorer son capitaine, le brave M^r Gilbert, du titre d'*Amiral*.

Les choses ont bien changé, mais l'*Amiral* n'en est pas fâché, au contraire. Aujourd'hui, comptez un peu : d'abord là-bas, près de Tongkadou, parmi les jonques, la coque grise et les cheminées trapues du robuste *Pascal*, envoyé ici, malgré des oppositions étonnantes, pour relever le croiseur batave le *Holland* de la protection des intérêts français, charge acceptée de grand cœur par son digne commandant, au moment critique où nous commençons à désespérer d'être jamais défendus par nos propres canons. Derrière lui, à 10 encâblures, par le travers des dépôts de la Compagnie chinoise, le *Jean Bart* aux formes imposantes, haut de bord, fraîchement sorti du dock où il vient de faire sa toilette. A son dernier voyage, il avait joué de malheur ; abordé à Ousong par un voilier américain, il avait dû travailler à se réparer jusqu'au moment du départ ; aujourd'hui il a guéri ses blessures, et il étale sa grosse coque blanche flambant de neuf, aux yeux respectueusement ébahis des braves amis des Boxeurs. Derrière encore, en face du Consulat, voici l'*Amiral Charner*, le plus beau navire du port sans contredit : noir, puissant, allongeant fièrement sa coque sombre à travers sa ceinture de tourelles cuirassées d'où saillent les gueules béantes de ses canons, noirs aussi, dressant dans l'air les solides tours de ses mâts militaires, et allongeant crânement sur l'eau son éperon en bec d'aigle, qui lui donne un air excessivement méchant. Il l'est, du reste, son aspect n'est pas menteur ; les Chinois le savent, et l'équipage aussi ; conviction heureuse qui décuple les forces, l'artillerie ne valant pas seulement par la pénétration de l'obus d'acier qui lui sort de la gueule, mais par la confiante bravoure de ceux qui se tiennent à l'autre bout. L'un d'eux disait : « Avec ce gaillard-là, « (il personnifiait le bateau), et le Commandant, je marcherais contre le « *Redoutable*. » Quant à l'anglais, il n'en parlait même pas, et il pourrait bien avoir raison : qui sait ?

Mais 8 heures sonnent à la tour carrée de la douane, avec ce carillon que connaissent tous ceux qui ont entendu l'horloge de Westminster ou l'église protestante de Jersey. Le *Wangpou* siffle ; le f. Avice, désolé de n'avoir pas pu trouver une calotte de voyage, dans le trésor inépuisable de l'ineffable A-tchi (tailleur de la Marine), fait un dernier enclin attendri : on

lâche les amarres, et soudain... quoi ? qu'est-ce ? sans doute un accident, un homme écrasé, une dame tombée à l'eau : un hurlement déchirant retentit ! — Mais non, ce n'est rien ; ce sont d'honnêtes commerçants qui souhaitent bon voyage aux *Onze* qui vont à Kobé soutenir, sur les champs du Cricket, l'honneur de la communauté du *Model Settlement* de Shanghai !

Hip-hip-hip hurrah ! (*ter*)... puis *Tiger* ! Et le drapeau rouge portant en blanc les trois initiales S. C. C. flotte gaiement à l'avant, en compagnie du pavillon postal. Good bye ! Les navires défilent rapidement, à droite et à gauche ; on passe devant les monuments si connus de la douane, des banques, du consulat allemand, on tourne après *Soutcheou creek*, puis vogue la galère ! — Tiens ! encore un pavillon français ! C'est la *Surprise*, revenue hier d'une tournée aux ports du Yangtse, qui avaient, eux aussi, oublié la couleur de notre drapeau. Elle est là, svelte et gracieuse, en tenue d'astiquage du matin, montrant à travers ses embrasures ouvertes l'acier poli de ses canons. Ils sont petits, mais neufs, et la belle petite canonière serait prête à renouveler n'importe où les prouesses de son frère aîné *le Lion* à Takou. Le commandant est à la coupée de bâbord, c'est un ancien de Brest : grand salut et au revoir !

Voici Ousong, nous passons près du *Gefion*, croiseur allemand, et d'un redoutable Japonais, très fort mais très laid. Ce n'est qu'un bateau affût. On voit un mât de signaux, une énorme cheminée, et à l'avant, un canon de 30, le tout piqué ou couché sur une grosse caisse informe. C'est le progrès. Mais nous avons déjà accosté le *Sidney*. Le commandant Auber, un des meilleurs manœuvriers des Messageries, est descendu avec nous de Shanghai ; on reconnaît dès l'abord les figures amies des officiers, et l'accueil est on ne peut plus cordial : aucune connaissance à faire, c'est très commode de se trouver ainsi chez soi, sur ce grand hôtel ambulant, quand on n'a que 5 jours à y passer. On sent du reste qu'on sera vite à l'aise avec les passagers, ceux du moins avec qui on désire avoir des relations : une petite présentation s. v. p.

A tout seigneur tout honneur ; le personnage le plus en vue du bord est sans aucun doute le Lieutenant-Colonel Marchand, le héros de Fashoda. Vous avez certainement vu de ses photographies, elles le représentent très au naturel, figure énergique et pensive, œil très brillant où se peint une volonté énergique. Il est peu causeur et très réservé, mais bien aimable quand on a fait sa connaissance. Bien entendu on a le bon goût à bord d'éviter des retours sur le passé ; pauvre officier, il en a tant dû dévorer de triomphes et de compliments, qu'il doit être tout soulagé de pouvoir parler un peu de choses et d'autres, naturellement, comme n'importe qui. — Il a posé l'épée durant le voyage pour manier le Vérascopé, ce qui lui donne vite un lien très intime avec M^r Ferra, maître très habile en la partie, pour qui cette petite boîte à deux yeux n'a plus aucun secret.

Près du Colonel Marchand, et son ancien en grade il faut signaler le Lieutenant-Colonel Franchet d'Esperey, ancien de la rue des Postes, jeune encore, très distingué, et qui commandait en second l'école de St-Cyr quand il a reçu sa feuille de route pour la Chine, occasion unique qu'il a saisie avec le plus vif plaisir. Il porte encore l'uniforme de St-Cyr. Sa présence à bord assure le bannissement de la mélancolie, on n'est pas longtemps à s'en apercevoir. Il était ce matin à la procure pour acheter un dictionnaire du P. Debesse, dont l'édition, si la vente va de ce train, sera bientôt épuisée. Le colonel, ainsi que le capitaine d'artillerie, son compagnon d'achat, a exhibé aux autres officiers ce petit livre souple, léger, portatif et élégant, vrai dictionnaire de poche, à l'encontre de tant de pavés informes qu'on affuble menteusement de ce titre, et les regrets de ne l'avoir pas connu se sont aussitôt manifestés. Il a même fallu en informer le P. Rouxel au nom du chef d'escadron Trafford, et du commandant Hubert de l'Infanterie de Marine : notre digne procureur se chargera de les faire parvenir à Tientsing, ces deux chers petits volumes, si désirés : mais gare l'édition, gare !

Outre les officiers déjà mentionnés, il y a encore à bord 3 capitaines, dont l'un, M^r Fouque, était lieutenant dans l'état-major de l'expédition Marchand. — Tous les huit font partie d'une commission internationale, destinée à étudier et régler les questions difficiles et les cas en litige qui pourront se présenter durant les opérations militaires des armées alliées en Chine. Il est probable que les attributions de cette commission sont encore plus multiples et mieux définies, mais cela vous intéresse probablement peu ; puis ces messieurs n'en ont pas dit plus long. Inutile d'ajouter que la présence de ces officiers, tous hommes sérieux et de choix, donnait à la société du bord un ton et une tenue, et aussi un intérêt qu'on retrouverait difficilement dans la composition banale du *corps* des passagers d'un voyage ordinaire. Un capitaine d'artillerie, deux lieutenants de vaisseau et huit lieutenants d'infanterie de Marine faisaient route de conserve avec la Commission pour aller rejoindre leurs corps respectifs ; 190 marins, logés à l'avant, donnaient au gaillard un aspect pittoresque, avec les scènes amusantes qui ne manquent pas de se produire dans toute assemblée un peu considérable de nos bons mathurins. Parmi tous ces types, les têtes bretonnes dominant avec une évidence qui frappe les moins experts. Quels rudes gaillards ! et quelle crânerie ! — « Dites donc, les enfants, vous savez, le *Lion* s'est joliment battu à Takou, j'espère que vous n'allez pas caponner non plus devant les Chinois. — Pour sûr, M^{sieu}, répond un quartier-maître, avec l'approbation de la galerie ; seulment c'est pas l'Chinois qui devrait r'cevoir les pruneaux, il faudrait les flanquer dans c'te grande carcasse-là ! »

Et tous de rire en disant : « Pour sûr, t'as dit vrai. » Vous devinez de quelle carcasse il s'agissait.

Il était beau à voir pourtant, ce grand croiseur noir, aux lignes droites et fines, aux flancs bien dégagés, qui semblait prêt pour l'action, là-bas, à trois milles, au large du dernier rocher de Chine, émergeant de l'eau comme une cible. Tout à coup pan ! une détonation sourde, suivie d'une autre plus rapprochée fait bondir tout le monde, et arrache les passagers, qui à sa conversation, qui à sa lecture, qui à sa partie de cartes, à plat pont.

C'était vraiment beau ; à 2 heures du soir par un soleil radieux, sur une mer bleue, légèrement agitée par la fraîche brise du Nord-Est, ce beau navire, filant à grande allure, l'étrave noyée dans une vague écumante, les cheminées vomissant des torrents de fumée, dirigeait tous ses coups sur l'inébranlable rocher. Feu de la pièce de chasse, feu du canon de retraite, feu de la batterie, feu des canons révolvers, là-haut, près de la passerelle : une longue flamme rougeâtre se détachait en relief sur le fond noir de la coque, puis une blanche nuée s'élevait, emportée par la brise, se jouant dans les airs autour des gros bouillons sombres produits par le charbon ; enfin plus près de nous les ricochets des boulets pleins jaillissant soudain comme des geysers sur la mer bleue, ou bien l'explosion des obus de rupture, enveloppant d'une blanche couronne la tête du roc. Sauf l'horreur, ce doit être en petit l'aspect d'un combat naval.

Aussi fallait-il voir les vieux gradés accoudés aux bastingages, la pipe aux dents, lançant entre deux bouffées des appréciations, religieusement recueillies par les blancs becs, perchés partout. — « Sale gaucher, va, c'est-y permis de viser comme ça !... » — « Pas mal touché pour un Saozon ! » — « En voilà un que l'adjudant Bridaine y n' l'aurait pas raté s'il aurait été à bord de la *Couronne*. » Le navire cependant devenait tout petit, là-bas, à l'horizon, et quand il vira bout pour bout, pour faire feu des pièces de bâbord, il était trop loin pour voir les coups : donc les jeux de cartes reprirent leur train sur le gaillard d'avant.

« Monsieur ! » — « Monsieur ! » ; encore une présentation : c'est M^r B., Suisse, de Genève, engagé par le gouvernement japonais pour faire, à l'Université Impériale de Tokio, le cours de droit français (*sic*). Vous vous demandez peut-être pourquoi un Suisse... tandis que le droit britannique est professé par un Anglais, le prussien par un Allemand. La raison, venant de *très bonne* source, n'est pas à chercher bien loin ; que voulez-vous, à construire des cuirassés et des écoles, à acheter des fusils et des canons, on fait sortir les écus du bas de laine, et le pauvre Japon, trop pressé de s'eupéaniser, commence à voir le fond de sa bourse : on achète donc au rabais, on vise à l'économie : c'est cela et rien de plus. Soit dit sans noircir en rien la réputation et l'honneur de M^r B. qui n'a pas cessé de donner à bord des preuves de son tact et de son instruction. Seulement c'est un fait.

A table paraissent encore de jeunes représentants de maisons de commerce ; une famille à généalogie très compliquée par la loi du divorce, enfin les rois

du Cricket. L'un d'eux se présente comme ancien élève de Stonyhurst, et ne cache nullement sa foi : il est assez aimable pour faire pardonner à ses compagnons l'ineffable *Tiger* du départ. Le P. Rouxel a dû recevoir sa visite et vous en dira plus long sur son compte.

Partis le 11 octobre, à 10 heures du matin, du mouillage de Ousong, nous étions le 12, vers 4 heures du soir, après une traversée calme et sans incidents, en vue des passes de Nagasaki : le *Sydney* avait bravement marché. Nous voguons à présent sur le lieu du sinistre d'il y a 15 jours : un vapeur japonais entrant à Nagasaki en pleine nuit est venu aborder un norvégien qui sortait du port : une quarantaine de personnes ont été noyées, et parmi elles une Française, journaliste, qui a péri en essayant de sauver le bébé d'une dame anglaise.

Mais je vois que je me suis laissé aller à bavarder outre mesure : je regrette de vous laisser sur ce sombre souvenir, mais c'est décidé, je dois maintenant fermer ma lettre et vous dire « à bientôt », par écrit, en attendant un autre « à bientôt » plus agréable, en terre chinoise.

Yoko-hama, 27 octobre 1900.

Après bientôt 8 jours de route, vous devez arriver bien près des rivages fertiles d'Aden ou de Djibouti, où poussent les sables, les galets et les chaumeaux. Par malheur le guide des Messageries est resté à Zi-ka-wei, de sorte qu'il est impossible de suivre d'ici avec exactitude le voyage de l'*Annam*. Venez donc assister aux derniers jours de navigation du *Sydney*.

L'arrivée en rade de Nagasaki fut réellement fort intéressante. On avance d'abord vers un goulet étroit qui semble sans issue; un phare seul, bâti sur la pente d'une modeste colline, du côté du sud, indique le voisinage de la grande cité. Mais quel tableau gracieux et majestueux à la fois ! dans le fond les montagnes s'étagent par degrés successifs jusqu'à ne former plus que des silhouettes noirâtres dans le lointain : ces divers plans ne semblent pas avoir de profondeur, c'est frappant, et les Japonais, dans leurs tableaux, ont bien reproduit ce qu'ils ont vu. A droite et à gauche, des îlots arrondis, semblables à des corbeilles de verdure émergeant de l'écume qui s'étale, toute blanche, à leur pied ; sur leurs sommets, entre des rochers, ces petits sapins tordus affectant les formes les plus bizarres, qu'on croirait taillés par la main humaine, et dont on retrouve l'image dans toutes les œuvres d'art où le Japonais a laissé courir son pinceau. Le tout, encadré par une mer bleue et paisible sur laquelle le grand bateau blanc avance doucement, s'inclinant seulement avec lenteur d'un bord sur l'autre, sous l'influence d'un léger roulis. Au moment où, sur l'ordre de « mouille ! » l'ancre tombait lourdement à l'eau en faisant jaillir une gerbe d'écume, le soleil se découvrit derrière nous, là-bas, déjà bien bas sur l'horizon, comme pour dire « à demain »

et souhaiter la bienvenue à ceux qui allaient pénétrer dans l'empire du Soleil levant. A l'instant, les monts se teintent de rose, ceux même de l'arrière plan se revêtent d'une légère buée violette, la mer étincelle, et sur toutes les grèves apparaissent subitement de jolies petites maisons blanches invisibles jusque-là, qui semblent accourir curieusement pour voir passer le géant étranger. On s'appelle, on se montre les plus beaux points de vue, les trouées claires avec vue sur l'infini à travers les îles arrondies, dont les éventails de pins se découpent en nombre sur l'horizon : à défaut d'appareils photographiques (car il est trop tard pour opérer), les crayons vont de l'avant, et les remarques admiratives aussi, avec des désespoirs de jamais reproduire ces dégradés, ces nuages d'or, et surtout ce changement continu où l'on sent la vie, vie des nuages, vie de l'atmosphère, vie du soleil, mouvement perpétuel, dont les peintres tâchent de figer sur leurs toiles une manifestation passagère, mais dont ils ne peuvent reproduire le charme. Devant ces splendeurs qu'il fait bon se recueillir pour s'élever jusqu'à Celui dont le souffle anime toute cette nature, dont les beautés ne sont retracées que matériellement et au degré le plus infime dans toutes ces magnificences !

Puis on regarde de plus près cette côte où il y a trois siècles aborda S. François-Xavier. Le grand apôtre n'arrivait pas entouré de tout le *confortable* qui règne à bord de nos grands courriers, il arrivait secoué par la vague, dans un méchant réduit, mais quelle grande âme et quel grand cœur ! Son pont et ses mâts ne voyaient pas s'allumer subitement, à la tombée du jour, les splendides lampes à incandescence, que la main du timonnier faisait briller soudain là-haut ; mais quelles lumières il apportait à ce peuple, qu'on civilise maintenant en lui construisant des usines électriques et en lui vendant des canons ! — Aussi nous regardent-ils à présent avec une antipathie méfiante : *alors* ils mouraient avec nous, côte à côte, heureux de mêler leur sang au nôtre, et tressaillant de joie d'être enveloppés dans le même martyre, pour la même foi. — Ici même ont eu lieu ces grandes exécutions : là-bas, dans le fond, à gauche, s'arrondit la montagne des martyrs, et un jour les Hollandais et les Portugais dont la concession était là, en face, ont vu se dresser des croix sur le sommet de la colline sainte, tandis que les flammes brillaient autour des victimes, et que la fumée s'élevait vers le Ciel, pendant qu'elles rendaient à Dieu leurs âmes pures et invincibles. O Japon, avec quelles douces et fortifiantes émotions on approche de tes rivages ! et combien l'âme se sent petite au souvenir de ces grands combats !

« Messieurs, sur le pont, à l'arrière, s'il vous plaît : on va passer la visite du docteur. » — Ils sont bons, avec leur « s'il vous plaît ! » ; enfin, obéissons et quittons la passerelle, puisqu'on craint de nous voir apporter la peste au Japon. On va nous tâter le pouls, nous regarder entre les deux yeux pour voir si nous n'avons pas l'air un peu pâles, mais on n'ira inspecter ni les habits ni les marchandises pour voir s'ils ne contiennent rien de suspect :

et les colonies de microbes pourront pénétrer à l'aise malgré les docteurs : mais on nous aura tâté le pouls et la civilisation sera satisfaite : ainsi le veut le progrès. Les matelots forment quatre lignes de l'avant au milieu du navire, les nègres chauffeurs ont leur groupe à part, suivi de celui des garçons d'hôtel, enfin viennent les passagers : on finira par eux, comme à la procession. La cérémonie est exécutée par quatre petits bonshommes courts, très galonnés, dont le plus vieux paraît avoir 25 ans : ils portent lunettes presque tous, et ont l'air de prendre la situation très au sérieux, bien que dans le fond nous les sachions très inclinés à l'indulgence (mais non corrompus), par les chaudes influences d'un bon petit verre de vin d'Espagne. Un simple petit coup d'œil aux passagers, rien que pour les compter, puis une inclination en cadence avec un gracieux sourire, et la permission est donnée : bonsoir, messieurs, on n'est pas plus aimable. Les sifflets de commandement appellent au poste d'appareillage, le treuil à vapeur tourne avec de bruyantes saccades, la chaîne se raidit à l'avant, le *Sydney* obéit, avance lentement, et l'ancre monte peu à peu le long du bord ; mais les passagers s'en préoccupent peu, il est 7 h. $\frac{1}{2}$, et un repas final les réunit dans l'entrepont.

On n'est guère prêt avant 9 h. ; les intrépides descendent à terre, quitte à venir reprendre leurs bagages le lendemain, les autres préfèrent reposer à bord, autant du moins que le permettra la manœuvre du débarquement de 4000 colis destinés au corps expéditionnaire, et l'embarquement du charbon. — Avant de faire comme eux, un dernier coup d'œil sur le pont pour prendre le frais. Tandis que les passagers se livraient à l'occupation vulgaire de la manœuvre des fourchettes, cure-dents, et autres ustensiles longtemps inconnus à la race jaune, le grand *Sydney* avait glissé, dans la nuit sombre, à travers les chenaux laissés libres par les navires au mouillage. On les devine à leurs silhouettes : cargo-boats aux mâts courts, sans élégance, utilitaires et sans beauté ; mâtures sveltes et élancées des trois ou quatre mâts Américains, restes superbes de la navigation à voile... nous vous verrons demain : un petit bonsoir seulement du côté de tribord, à cette grande forme noire, surmontée de deux cheminées trapues, qu'à son éperon allongé en bec d'oiseau de proie, on reconnaît sans peine : là dedans vit l'âme de la France, c'est le *d'Entrecasteaux* battant le pavillon de l'Amiral Courjolle. C'est étonnant comme on ressent un plaisir intime à retrouver si loin cette grande masse d'acier, endormie dans les ombres de la nuit sur les ondes paisibles de la rade de Nagasaki. — Ah ! voici une lumière qui vient de par là, feu vert, puis rouge, et entre les deux des gerbes d'étincelles : c'est la vedette du vaisseau amiral qui vient nous souhaiter la bienvenue. L'enseigne monte à bord et fait ses visites, tandis qu'un novice, chargé de la manœuvre de la gaffe, à bord du canot à vapeur, entretient la conversation en provençal avec un compatriote des Messageries.

On ne peut songer à pareille heure à demander l'hospitalité à la Mission :

donc un dernier souvenir à vous, bienheureux Augustin Ota, notre frère ; c'est aujourd'hui même, 12 octobre, que l'Église nous invite à unir, dans nos louanges, votre nom à celui du père Camille Constanzo. C'est également aujourd'hui qu'on célèbre la fête du bienheureux Gaspar, le Coréen, qui se fit précéder au martyre, ici même, sur la sainte montagne de Nagasaki, par deux petits Japonais, François âgé de 12 ans et Pierre âgé de 7 ans, qui dans un âge si tendre se trouvèrent mûrs pour l'holocauste. On raconte que tous trois montèrent au lieu du supplice avec un air si joyeux, que les spectateurs ne pouvaient contenir les témoignages de leur admiration.

On parle beaucoup des Japonais, à l'heure actuelle, on discute à fond leur caractère, leurs aptitudes, leur avenir : ceci regarde les grands savants de la science sociale. Mais en face de pareils héros, peut-on sincèrement désespérer de pouvoir retrouver semblables exemples ? — Seulement il faudrait revenir aux moyens d'autrefois. Décidément les cuirassés et les mathématiques ne suffisent pas pour faire l'homme complet et pour l'imprégner à fond de la vraie civilisation.

13 octobre. — Les treuils à vapeur ont fonctionné toute la nuit, les paniers à charbon ont déversé bruyamment dans les soutes la noire nourriture de nos puissantes et voraces machines : heureux ceux qui ont pu fermer l'œil au sein d'un pareil tintamarre ! Le jour se lève enfin et découvre les détails du port de Nagasaki, grand fiord profond de 2 ou 3 kilomètres, encadré de vertes montagnes. Mais qu'est ceci, grand Dieu ! là-haut sur une colline régulièrement arrondie s'alignent de grands, immenses objets blancs, succession de rectangles qu'on prendrait à première vue pour des casernes. Il n'en est rien, c'est tout bonnement la réclame d'un marchand de papier à cigarettes ! O poésie ! mais il paraît qu'il faut s'y habituer, le Japonais a vaincu le blanc dans ce genre, même l'américain, et le *Pears Soap* d'Angleterre est moins bien servi que l'espèce de paille jaune que le Japon pense être du tabac. Il y a peu de temps un magasin de Tokio lança, dit-on, 10000 petits ballons, chargeant la brise de se transformer en facteur de réclames !

La nuit a porté conseil, et une grande décision a été prise à bord. Le *Sydney* doit se trouver à Kobé, demain, en même temps que le *Laos* qui, mis en retard à Marseille par la grève des chargeurs, n'a pas pu partir à la date réglementaire de Yokohama. Or l'*Eridan*, navire des messageries qui doit emporter nos officiers à Takou, doit attendre ici la correspondance du *Laos*. — A cette nouvelle, ces messieurs de la Commission Internationale, Colonel Marchand en tête, se résolvent à venir à Kobé avec le *Sydney*, pour revenir par le *Laos*, après avoir vu un peu de Japon, surtout la Mer Intérieure et le détroit de Simonoséki : seul le Colonel d'Esperay demeure pour étudier plus en détail l'île de Kiu-Siu. — Les lieutenants, moins libres de leurs actions, s'embarquent donc sur les jolies petites barques jaunes, avec

avant se relevant à la poulaine, pour descendre à terre ; les matelots vont recevoir durant deux jours l'hospitalité à bord du *d'Entrecasteaux*. On assiste au départ du *Kuttack* chargé de cavalerie américaine, à l'arrivée du *Saratoff*, vapeur de la flotte volontaire russe, puis le vide se fait autour de nous, c'est le départ.

Tokio, 30 octobre 1900.

Vous voilà probablement sur la mer grande, voguant sur la vague de l'Océan Indien, vers l'île riche en cocotiers. Il y a 6 ans, *le Salazie*, à pareille date, approchait d'Alexandrie avec le P. Frin et ses compagnons : mais laissons ces lointains souvenirs pour nous occuper d'histoire contemporaine, et mettons au net les notes de route du voyageur japonais.

13 octobre. — Le *Sydney* lève l'ancre en rade de Nagazaki, le foc est hissé pour aider le navire à abattre sur tribord, et la ville ambulante évolue d'un bloc avec cette sûreté d'allure, cette tranquillité qui dissimule l'effort. L'appareillage a l'air si simple, que tout le monde croirait en pouvoir faire autant : seulement tout le monde n'est pas le commandant Aubert, et sans lui les choses ne marcheraient pas ainsi comme sur des roulettes. En passant, on salue avec enthousiasme le *d'Entrecasteaux* qui répond chaleureusement ; plus loin, dans la passe, le drapeau s'abaisse de nouveau avec respect devant un transport, marqué de la croix rouge, qui vient de jeter l'ancre en attendant *la santé* : c'est le *Maine*, bateau hôpital, qui apporte du Tche-li blessés et malades, pour les ambulances de Nagazaki et de Hiroshima ; il porte en berne à tous les mâts les pavillons d'Angleterre, d'Amérique et d'Allemagne pour signaler les nationalités de ceux qui sont décédés en route ; à l'arrière, le drapeau anglais pend aussi tristement à mi-mât. Pauvres gens ! puissent les succès achetés aux prix de votre sang n'être pas perdus par la jalousie des nations et les finesses de la diplomatie !

Pour répondre à l'honneur que lui font nos officiers de rester à son bord un jour de plus, le Commandant Aubert a pris une grande résolution :

Nous allons passer par le canal de Speckx ! Il vous semble à vous autres occidentaux, qu'il est aussi naturel de passer par le canal de Speckx, que de suivre le canal de Suez ! Ah bien oui ! vous n'y entendez rien. Parmi les officiers du *Sydney* un seul y a passé une fois ; un pilote anglais qui suit à Kobé les célébrités du Cricket ne l'a pas vu depuis 5 ans, et il est excessivement rare que les grands courriers trouvent réunies toutes les conditions requises pour franchir sans trop de danger cette passe difficile, les Commandants des Messageries n'ayant aucune envie de déposer, sans utilité, sur les rocs de Kiu-Siu les quelques dizaines de millions que représentent leurs navires.

Le canal de Speckx, appelé en japonais Hiradokaikyo, est, comme ce dernier terme l'indique, le détroit resserré qui sépare l'île de Hirado de la

grande île de Kiu-siu ; à cause de son étroitesse, des récifs qui l'encombrent et des violents courants qu'on y rencontre, les navires allant de Nagasaki à Simonoseki, et inversement, prennent généralement le large, quitte à faire 14 ou 15 milles de plus ; on ne s'y aventure jamais de nuit.

Après avoir laissé à bâbord une roche percée fort originale, qui attira sur la passerelle l'armée des tirailleurs photographes, le *Sydney* s'engagea bravement dans les passes, à toute vapeur, au coup de midi : désormais il fallait aller de l'avant sans broncher, en donnant de la vitesse, une fausse manœuvre à droite ou à gauche pouvant être fatale. Des deux côtés, les rives se rapprochent comme pour former un entonnoir, on distingue très bien les sapins perchés sur les rochers et tordus par la brise, et à leur ombre, une multitude de petites rizières blanches, s'étageant en gradins depuis la grève jusqu'à mi-côte et au delà. La mer est parsemée de barques, et surtout de goëlettes latines, descendant grand large vers nous, aidées par le courant. Les grandes barques de mer grées en goëlettes sont innombrables sur les côtes du Japon et dans tous les bassins de la Mer Intérieure : il est évident que cette voilure coquette et pratique a séduit les Japonais, qui abandonnent de plus en plus le type lourd et trapu des jonques, bien qu'on en rencontre encore, bizarres, avec leurs châteaux énormes, et leur immense voile, hissée à un gros mât planté au milieu du bateau, vieux souvenir du passé, qui nous ramène en arrière, au temps des Croisades, « au temps où vers Damiette voguait le bon Roi Loys ». — Peu à peu la passerelle s'est garnie de monde ; les cricketers y sont tous, leurs yeux brillent, leurs dents s'allongent et ils trouvent *a great attraction* à jouir de ce sport nouveau. Le couloir, de plus en plus étroit, fait des coudes brusques ; le sifflet pousse des rugissements rauques et puissants, cent fois répétés par les échos d'alentour. Tout à coup, après un tournant plus difficile que les autres, la grande mer s'ouvre, large et claire, mais avant d'y pénétrer il faut donner le suprême effort : la passe n'a pas 200 mètres de large, et juste au milieu, du côté de Hirado, se dresse un écueil redoutable. Entre lui et la côte la mer se précipite vers nous, blanche d'écume, en grondant sur les brisants. Sur ce courant impétueux, plusieurs barques de pêcheurs, montées par de nombreux équipages, montent et descendent pour pêcher le saumon. Le chenal libre n'a guère plus de 70 mètres de largeur. On se tait, le *Sydney* est un moment entraîné vers l'écueil, mais un coup de barre l'a vite redressé : le pilote, debout devant le barreur, lève la main droite, sans rien dire, en montrant deux doigts, et on donne deux tours à tribord, puis la gauche avec trois doigts, et on revient de trois tours sur bâbord... enfin l'écueil passe à l'arrière, et le *Sydney*, retrouvant le large, s'élève et s'abaisse en cadence sur la grande houle, comme pour pousser un soupir de soulagement. « All right ! — Very nice indeed ! » et le Commandant Aubert ainsi que le pilote subissent les vigoureux *shake-hands* des glorieux champions de Shanghai.

Les guides vous diront que la ville de Hirado, aperçue (et photographiée) tout à l'heure dans un enfoncement de la côte, est le siège d'une fabrication de porcelaine, assez célèbre au Japon ; que de 1610 à 1641 elle fut ouverte au commerce des Hollandais, et qu'elle resta toujours en pratique le théâtre de transactions avec la Chine et la Corée, alors même que le Japon fermait hermétiquement ses portes au commerce du monde entier. Mais un souvenir bien plus touchant s'attache à ce rivage. C'est ici une des trois régions, où les familles chrétiennes se maintinrent de génération en génération, durant près de trois siècles, gardant le baptême, la prière, et les traditions de l'Église, autant qu'elles le pouvaient, sans le secours de leurs missionnaires, qu'elles appelaient et attendaient toujours. C'est ici, qu'à l'arrivée de Mgr Petitjean, furent posées aux nouveau-venus ces questions simples mais fondamentales, signes infailibles laissés et enseignés par nos anciens Pères pour discerner la vérité de l'erreur : « Qui vous envoie ? — Le Pape. — Le « pape de quelle ville ? — De Rome. — Ah ! entendez-vous, ils ont dit « Rome. — Oui, ce doit être eux ! — Mais est-ce que vous êtes seuls ? où « sont vos femmes et vos enfants ? — Nous n'en avons pas. — Mais pouvez-
« vous en avoir ? — Non, nous avons promis cela à Dieu ! — Vraiment ! » et les chrétiens se regardent en souriant. « Pères, et cette image que vous « avez là, comment l'appellez vous ? — C'est Marie, la mère de Dieu. — « Vous avez prié tout à l'heure devant elle ? — Mais oui, bien sûr, nous « invoquons Marie. — Maria, Maria, ils ont bien dit Maria ! » Et tous de s'incliner profondément, en riant, ne se possédant plus de joie ; on était de nouveau en famille. — Croyez-vous qu'il y ait dans l'histoire de l'Église quelque chose de plus beau que cette persévérance dans la foi, sans aucun secours religieux, durant 300 ans ? — Ils avaient même gardé le carême, et dans plusieurs villages on indiqua, à 3 ou 4 jours près, à quelle époque du saint temps on se trouvait. On cite même un vieux, un peu janséniste, qui de peur de manquer le vrai carême, jeûnait tous les jours d'un bout à l'autre de l'année. — Actuellement l'île de Hirado compte une florissante chrétienté de 6 à 7 mille âmes : c'est un peu à l'occident du Japon ce qu'est notre Tsong-ming à l'orient du Kiang-Nan, dans l'embouchure du Yang-tse-Kiang.

Après avoir franchi le détroit de Speckx, la navigation, par effet de contraste, n'avait plus de charmes. On passa à 2 h. $\frac{1}{4}$ près du phare de Yébosi, sans presque le regarder ; dès lors on était sur la route ordinaire, voyant les choses que tout le monde voit, ce qui manque de charmes. Quand le *Sydney*, après avoir doublé l'île de Rokuren, s'engagea dans le détroit de Simono-séki, il faisait déjà sombre, et il était trop tard pour jouir de ses beautés : espérons que le retour sera plus favorisé. Du reste ce long goulet, fréquenté par une navigation très dense et bordé de nombreux établissements industriels, offre durant la nuit un coup d'œil qui n'est pas à dédaigner. Des milliers de

lanternes japonaises (le chiffre n'est pas exagéré) se balancent aux mâts des goëlettes et des jonques ou à l'avant des moindres esquifs ; des lampes à incandescence signalent la position des grands vapeurs, dont les flancs sont percés de maints yeux lumineux ; des cordons de lumière électrique s'alignent le long des rivages, ou montent deux à deux sur les flancs des montagnes, et là, devant nous, apparaissent et disparaissent les gros yeux rouges et verts des bateaux marchant à contrebord. C'est une profusion de lumière, une vraie fête pour l'œil. On défile le long d'un immense transport, endormi sur ses ancras : nos lumières éclairent suffisamment ses mâts et ses lignes d'eau pour qu'on puisse reconnaître un navire des Messageries, du même type que le nôtre ; d'ailleurs un grand cri poussé par son équipage, pour nous saluer au passage, ôte tout doute à ce sujet ; c'est le *Melbourne*, qui vient de déposer des blessés à l'hôpital de Hiroshima.

Lampes et lanternes s'éteignent une à une dans le lointain, et bientôt il ne reste plus qu'une lueur pâle et confuse, éclairant un point de l'horizon noir, pour indiquer la place où fut signé le fameux traité entre la Chine et le Japon : quand Li-hung-tchang, un des plus grands scélérats dont notre globe s'honore, échappa à la mort, quelques années lui restant encore pour commettre quelques iniquités de plus.

La nuit promettait d'être paisible, et d'offrir aux victimes de l'embarquement du charbon à Nagasaki, un repos d'autant plus agréable qu'il avait été acheté à plus haut prix. — Ainsi en eût-il été sans la présence à bord d'une escouade des fils de la nation conquérante à qui appartient sans conteste la domination des mers. L'ancien gardien du sémaphore disait : « Ces « hommes-là, voyez-vous, mon père, se mettent fréquemment, respect que « je vous dois, dans un état d'ébriété. » Nul ne saurait dire au juste dans quel état se trouvaient ces messieurs ; mais un fait certain, c'est qu'au milieu du silence de la nuit, accompagné seulement des ronflements monotones de la machine, un bruit de course, de chutes, de houspillage insensé, vint brusquement rappeler aux voyageurs qu'ils avaient l'honneur d'être les voisins des vainqueurs glorieux du Transvaal. Les oreillers et les traversins volaient dans la batterie, mais le pire était encore ce rire gros, nerveux, saccadé, d'un homme qui se tord devant une grosse farce. C'est ce rire sans doute, et nulle autre raison, qui troubla si fort un de ces gentlemen, qu'il se précipita brusquement, et tomba presque dans la cabine d'une de ses victimes. Une montre excellente marquait alors deux heures du matin. Cette épopée nous introduit donc tout naturellement, par une transition agréable, dans la journée du 14.

Dès le lever du jour, la mer intérieure se révéla dans toute sa pittoresque beauté. Les gens qui ont beaucoup voyagé disent qu'ils ont vu mieux ; c'est comme les grands musiciens qui à force de s'élever sur les ailes de l'idéal planent tellement parmi les grands airs, qu'ils ne peuvent plus goûter les

petits, parce qu'une malheureuse note n'y est pas tout à fait à sa place, ce qui gâte tout. — Telle qu'elle est, la Mer intérieure est fort belle : c'est une suite de cinq grands lacs, ou bassins (Nada), renfermés entre les trois grandes îles de Kiusiu, de Sikoku et de Hondo ou Nippon. Seuls des chenaux, larges à peine de quelques centaines de mètres, les mettent en communication avec la Mer Orientale ou l'Océan Pacifique. En venant de Chine, on y pénètre par le détroit de Simonoséki. Sur une longueur de 4 degrés de longitude le navire traverse un ravissant archipel, qui fait le supplice du pilote, et l'admiration de ceux qui n'ont qu'à se laisser porter sans rien faire. Des îles gracieuses, volcaniques pour la plupart, sortent de l'eau, se révélant à chaque nouveau tour d'hélice, radieuses dans les feux du soleil levant, comme pour attirer le regard du voyageur. Du sommet de chaque îlot, couronné de bouquets de sapins, rayonnent des collines, formant des éperons qui viennent mourir dans le sein d'une eau calme et limpide : entre les éperons, de jolis petits villages où les cultivateurs occupent la hauteur, tandis que les huttes des pêcheurs s'alignent sur la grève ; tout autour, partout sans exception, d'innombrables petites rizières, montant par degrés insensibles jusqu'au pied des rochers : on voit que ces industriels petits insulaires n'ont pas cultivé plus haut parce qu'ils se heurtaient à une barrière infranchissable. Parfois un îlot sauvage semble vouloir vous barrer le chemin, et dresse hardiment sur l'abîme la muraille verticale de ses falaises. Animez le tableau de gentilles goëlettes, blanches et propres, ouvrant leurs grandes ailes pointues à la brise du matin, et vous avouerez que les Japonais ont raison d'être fiers des grands lacs créés pour eux par la déesse du Soleil levant ! Puissent ces beautés leur servir un jour d'échelle idéale pour s'élever jusqu'au Créateur !

Suwo-nada, Jyo-nada, Mishima-nada, Bingo-nada, Harima-nada, tels sont les noms de ces cinq petites merveilles que nous traversons successivement en devisant à loisir, plaisir ineffable du voyageur ; les beautés qu'on voit seul perdent la moitié de leur charme ; le bonheur est doublé quand on trouve à qui faire part de ses impressions. Le capitaine F. dit que cela rappelle des paysages du Soudan ; le commandant Y. que cela ressemble à la Normandie ; un troisième rêve des côtes bretonnes, et l'on avance ainsi, tandis que le temps passe et vole, trop promptement.

Encore un peu, et nous voici en vue de l'île d'Awaji, la plus grande de la Mer Intérieure, qui cache à nos regards la baie d'Osaka, où nous allons pénétrer par le détroit d'Akashi. Deux autres passes, situées au Sud-Est et au Sud-Ouest de l'île, donnent accès sur le Pacifique : la première est le Canal de Kii, par où nous passerons demain. Mais recueillons-nous, car le sol que nous voyons est sacré.

Après avoir vécu seuls durant je ne sais combien d'années, le dieu Izanagui et sa digne compagne Isanarni se décidèrent à travailler un peu, proba-

blement pour se désennuyer. Isanagui prenant sa lance, l'enfonça dans les flots : en la retirant il la secoua doucement, une goutte tomba et, faisant tache d'huile, devint une île enchantée: c'était Awaji, la première de toutes les îles du Japon. Les célestes personnages s'établirent là, et de proche en proche donnèrent naissance à toutes les autres îles du Japon: mais parmi toutes les îles, Awaji est la première. Méditez à loisir ces contes à dormir debout, tandis que le *Sydney* se prépare à entrer à Kobé.

Tokio, 1^{er} novembre 1900.

Aux dernières nouvelles que vous avez reçues, le *Sydney*, doublant l'île d'Awaji de poétique et légendaire mémoire, quittait le Harima-nada et la Mer Intérieure proprement dite, pour faire son entrée dans la Baie d'Osaka. En même temps le beau *Laos*, allongeant sur la mer calme sa grande coque blanche, arrivait à toute vapeur, le cap sur Kobé, laissant à la traîne ses deux gros panaches de fumée noire. En le voyant, les officiers de la commission internationale poussent un soupir de soulagement : leur bateau n'est pas encore au port, ils auront donc le temps de faire l'excursion projetée. Mais laissons le *Laos* pénétrer jusqu'au fond de la rade, il vient de Yokohama et est par conséquent indemne de toute peste, choléra, typhus et autres fléaux nuisibles à l'humanité. Pour nous, il nous faut jeter l'ancre, et attendre patiemment une seconde, mais non ultime, visite sanitaire. Entretemps nous avons le loisir d'examiner Kobé, la première grande ville japonaise où nous arrivons de jour. Elle s'étale au fond d'une belle rade arrondie, au pied de collines pittoresque l'abritant contre les vents du Nord et du Nord-Ouest. A gauche, en arrivant, ou, si vous aimez mieux, du côté de l'Ouest, un promontoire s'avance en mer pour délimiter la baie, ses pentes sont couvertes de petites demeures basses et de docks avec des cheminées d'usines : c'est la ville de Hiogo, laquelle ne fait pratiquement, si non administrativement, qu'une seule agglomération avec Kobé dont elle n'est séparée que par un ruisseau. Kobé du reste est le chef-lieu du département ou *Ken* portant le nom de Hiogo, et contient 194,000 habitants. Elle sert de port à la grande ville industrielle d'Osaka, sise de l'autre côté de la baie, sur des eaux trop peu profondes pour permettre accès aux navires de grand tonnage : cet état de choses cessera bientôt, Osaka et le gouvernement japonais se préparant à verser millions sur millions pour améliorer la situation maritime du Manchester de l'Est. La rade de Kobé est peuplée de grands voiliers, de vapeurs aux formes les plus variées, de sampangs glissant sur l'onde, et de petits navires de pêche ou de cabotage où domine la voilure de la goëlette latine : la ville elle-même occupe un espace immense, plusieurs kilomètres de côte sont couverts de maisons, et malgré l'absence de vrais monuments, l'ensemble, sous le beau soleil de 10 heures du matin,

offre bien des points de vue qui tentent nos photographes, lesquels n'opposent qu'une résistance minime à la tentation.

Mais bientôt il faut se mettre en rang, au port d'arme, pour subir la visite, bénigne du reste, des quatre petits bonshommes de médecins, qu'on prendrait pour ceux de Nagasaki, venus par le train pour nous attendre, tellement ils leur ressemblent. La visite fut égayée par les Cricketers, remis de leurs fatigues de la nuit, et mis en belle humeur par la vue du champ de leurs futurs triomphes : ils commandent militairement « fixe ! » et « attention, tête droite ! » et la scène est si drôle, que les passagers ont le bon goût d'obéir, et les quatre petits docteurs, l'humiliation de perdre leur sérieux et de rire, presque à l'européenne, derrière les huit ellipses de cristal de leurs lunettes d'or. C'est fait en un tour de main ; on siffle d'un bout à l'autre du pont « au poste d'appareillage », les treuils vont de l'avant, et le *Sydney*, libre de nouveau, vient, majestueusement et sans hésiter, se ranger le long de l'appontement, en face du *Laos*.

Les adieux aux officiers sont faits vivement, mais non sans une pointe d'émotion : les relations sont si vite nouées et si tôt faciles et intimes avec les soldats de la France, surtout avec des hommes comme ceux-ci, que le départ cause une vraie rupture, bien plus sensible que dans d'autres débarquements. Ils se sont décidés à aller à Kyôto, les usines d'Osaka leur souriant peu, et le *Laos* consent à les attendre jusqu'à minuit. Bon voyage, Messieurs, et que Dieu vous protège en Chine !

Le *Laos* et bientôt le *Sydney* sont entourés de nuées de coolies japonais que nous voyons pour la première fois en plein soleil : ils sont petits, trapus, leur tête est grosse et porte une brosse de cheveux courts ; leurs jambes, serrées du haut en bas dans un enroulement d'étoffe noire, accusent de respectables mollets ; mais ce qui frappe le plus, c'est leur habit couvert d'arabesques, de lignes blanches se coupant sous des angles variés, pour former en bordure une scie ou une série de créneaux ; plusieurs ont dans le dos un énorme caractère chinois, blanc sur fond noir, ou inversement... le tout cousu sur une manière de grand sarreau à larges manches descendant jusqu'au genou. Il paraît que ces marques sont, soit des signes de compagnies, soit un genre de réclame ; les entrepreneurs ou constructeurs, ou maîtres d'usines, etc... ayant la coutume, à la fin d'un travail important et de longue haleine, de faire cadeau aux ouvriers d'une blouse d'étoffe grossière portant le nom du donateur ou l'adresse de la maison. L'ensemble de cette foule est d'un aspect bizarre et assez réjouissant : mais on s'y fait bientôt, comme à tout.

Une petite visite au *Laos*, où les amis de vieille date ne manquent pas, ce qui prouve que la Météorologie est une science *sociable* : puis vite à la mission ! Par bonheur Mgr Chatron, d'ordinaire résidant à Osaka, dont il porte le titre, se trouve de passage à Kobé : il a jadis visité Zikawei et con-

sacre ses loisirs à des études ou constructions scientifiques, cadrans solaires, anémomètres, etc... la connaissance est vite renouvelée, et Sa Grandeur se montre d'une simplicité de rapports et d'une bienveillance extrêmes. Du reste il n'eût guère été moins facile de se présenter directement au P. Faye, procureur du diocèse, ni au jeune P. Cotin, en résidence à la procure pour essayer de remettre une santé délabrée, et usée au service du bon Dieu. — Inutile de vous détailler par le menu nos sujets de conversation : mais qu'il est donc beau et délectable de pouvoir ainsi chanter partout (*in petto*) l'*Ecce quam bonum...* sans arrière-pensée, en toute franchise et sincérité fraternelle ! Ce psaume change un peu de tonalité avec les gens et les lieux, mais c'est toujours le même : les étrangers en voyage, habitués au luxe correct mais froid des hôtels, nous portent envie et ne s'en cachent pas ; ils savent trop quel est le mobile des empressements officiels et intéressés dont ils sont l'objet dans leur demeure d'un jour. Ceci aide à leur expliquer, par des arguments accessibles à tous, le *centuple*, promis par l'Évangile, en attendant mieux encore.

L'après-midi fut agréablement employé à gravir les coteaux situés au Nord de Kobé, en passant par des sous-bois délicieux, tout en devisant des progrès de la religion, de l'organisation des écoles, et autres sujets chers aux missionnaires de tous pays. Un incident vint égayer la marche ; dans la grande rue qui monte au quartier des révérends Américains, nous voyions devant nous les gens accourir sur leur porte, et les groupes qui venaient vers nous se détourner en riant et en se montrant du doigt quelque chose de fort drôle évidemment. Les plus réjouis étaient de jeunes Chinois bien mis, qui se tordaient positivement de rire en regardant toujours dans la même direction. L'énigme fut vite expliquée quand, pressant le pas, nous fûmes à portée de mieux voir. De fait l'objet ou plutôt les deux objets étaient assez bizarres dans le cadre mi-japonais, mi-européen : un grand ministre très déhanché, à grosses moustaches rousses, les bras ballants et le corps se dandinant sans distinction, montait la côte en traînant ses grands pieds d'Occident (ou d'Amérique) dans deux énormes godillots chinois, larges comme des sampangs ; sa queue, mal tressée, mais rousse comme la moustache, serpentait, suivant les accidents de la marche, en graissant de plus en plus son gilet entre les deux épaules, sa calotte à bouton rouge était rejetée en arrière, sa robe avait peine à atteindre le dessous des genoux : de vrai, ce n'est pas digne, et on comprend un peu mieux ici combien les Européens, officiers et autres, éprouvent de répugnance à voir un compatriote dans un tel état. Ils s'en taisent par politesse, mais c'est leur sentiment vif et profond. Quant aux Chinois, du moins ceux du Japon et de l'Indo-Chine, ils considèrent cette tenue comme un signe de vassalité et de négoce, et ils enseignent leur opinion aux Annamites et aux Japonais. Mais le tableau ne serait pas complet sans le second personnage :

courte et rondelette, chaussée de bottines microscopiques, vêtue d'une robe chinoise de fantaisie, coiffée de même et en cheveux, la compagne de travaux du digne ministre de Chine trotta pour suivre ses grandes enjambées. Juste Ciel ! et dire que les Chinois nous confondent avec ces gens-là !

Nous voici au terme de notre excursion paisible, sur la crête de la colline appelée Suwa-yama, célèbre pour nous par la station établie là en 1874 par les Français pour l'observation du passage de Vénus sur le soleil. Une pierre monumentale marque la place de l'observatoire et consacre le souvenir de nos compatriotes. Monseigneur tenait à faire les honneurs de ce terrain scientifique et national. Du reste la vue que l'on a d'ici vaut la peine qu'on y monte, et les nombreuses maisons à thé (les cafés du pays) qui se cachent à l'ombre des grands arbres, montrent bien que c'est une promenade en faveur chez les habitants de la grande cité. Tout près se trouve un temple shintoïste, plus que modeste, mais très fréquenté ; l'escalier qui y monte depuis les dernières maisons de la ville, passe sous d'innombrables arcs de triomphe composés de deux montants rejoints par une traverse, tantôt en bois, tantôt en pierre, tantôt en métal, suivant le degré de ferveur et le nombre d'écus des dévots. Au fond du temple brille le miroir de la pureté parfaite, et de nombreuses chevelures, ainsi que de petites jonques (rappelant nos *ex-voto*), pendent de tous côtés, tandis que près de la porte des chandelles achèvent de se consumer sur un plateau. Sauf erreur, c'est là le temple d'Ikuta, élevé à la Minerve japonaise (dont le nom est interminable), au retour d'une expédition victorieuse en Corée, par l'Impératrice *Jingo*, qui lui avait fait un vœu avant de partir. Notez que des linguistes dont l'autorité n'est pas à dédaigner, font remonter à cette honnête personne le nom du *Jingoïsme* américain : ce serait donc une vertu politique dont la pratique remonterait à l'an 250 environ de l'ère chrétienne. Seulement Sa Majesté *Jingo* ne prit ce nom qu'après sa mort ; de son vivant elle se nommait (retenez votre haleine) Okinagatarashishime ; la durée de son existence était pronostiquée par la longueur de son nom, car elle s'éteignit à l'âge de 100 ans.

En descendant de là haut, l'œil européen est frappé par de bien curieux détails ; démarche, costumes, demeures, tout est nouveau ; cependant on regarde autour de soi avec une certaine défiance ; tant de produits occidentaux ont pénétré par ici, qu'on n'ose pas se croire dans le vrai Japon, authentique et sans mélange. Donc attendons un peu pour savoir ce que c'est. Pourtant dès à présent on ne peut s'empêcher d'être saisi par deux traits saillants et qui ne sauraient être contrefaits : ils frappent surtout en arrivant des pays de par delà la Mer Jaune. Ici on trouve des enfants qui jouent, courent, malgré leurs petits sabots de bois, et s'amuse en criant comme nos gamins de France ; et puis propres, bien mis, pas déchirés du tout, surtout les petites filles dont les costumes brillants sont du meilleur goût.

Puis ces petites maisons avec leurs nattes blanches et leurs murs en papier immaculé, c'est vernis, ciré, brillant, reluisant, et propre à s'y mirer : n'est-il pas vrai que la propreté est une qualité pour une nation ? La réponse regarde les savants de la science sociale. — Ce qui est moins consolant, c'est de penser que ces charmants marmots sont envoyés dans des écoles sans nombre, où on les élève dans l'infatuation de la grandeur nationale, et dans l'ignorance absolue de tout principe de moralité sérieuse. Jadis l'habitude du vasselage et l'institution séculaire des Daïmios, grands seigneurs, et des Samourais belliqueux, donnaient à la nation une habitude de respect et d'obéissance passive qui faisait sa force. Tout cela est tombé, il y a 30 ans, mais l'habitude acquise reste encore dans la génération actuelle qui en est comme imprégnée : c'est dans le sang. — Que feront les étudiants d'aujourd'hui qui ne craignent et ne respectent plus rien ? C'est là un gros danger et le nuage sombre de l'avenir, et les missionnaires, que la question intéresse plus que personne, voient avec effroi s'accumuler cet orage menaçant, sans rien qui puisse le conjurer.

C'est aujourd'hui dimanche, et la journée s'achève par la bénédiction du T.-St-Sacrement. Vers 6 h. $\frac{1}{2}$, on entend dans la rue un bruit semblable à celui du claquement des sabots d'un régiment de cavalerie. Mais non, rien de militaire ne passe, et bientôt on voit défiler dans la cour de l'église le petit bataillon des orphelines des sœurs, sabotant à qui mieux mieux sur leurs blancs gueïtas, semelle de bois, montée sur deux petites planchettes, comme un tabouret, et retenue au pied par un cordon passé entre le gros orteil et les autres doigts. On quitte cela plus vite qu'un gant, et voilà bientôt notre petit monde à genoux, en bas blancs, ou nu-pieds, sur les nattes propres de l'église. Ah ! ce n'est pas ici qu'on a besoin d'affiches pour défendre de cracher à terre ou de salir quoi que ce soit ! Puissent les Japonais garder longtemps encore leurs gueïtas, leurs nattes et leur propreté !

A l'église la plupart des femmes, pour ne pas dire toutes, se couvrent la tête d'un grand voile blanc, très modeste. On se dirait dans une communauté, si quelques petites têtes, tournant un peu brusquement de ci de là, ne révélaient pas la présence d'enfants, partout remuants, au Japon aussi bien qu'ailleurs. Ce sont les enfants des sœurs qui ont chanté le salut, avec des voix assez fraîches, et une petite pointe de prononciation anglaise, peut-être japonaise après tout. Quel plaisir d'entendre exécuter ici nos bons vieux airs de plain chant ! L'église de l'ancienne concession de Kobé (à présent le Japon est ouvert et il n'y a plus de concession) est trop petite pour tous les chrétiens de la ville qui sont plus de 500. Mais elle suffira quand le P. Perin, curé de la paroisse japonaise, qui réside hors de l'ancienne concession, aura pu bâtir selon ses désirs, dès que le bon Dieu le lui permettra.

Après une bonne nuit passée à terre, il faut se séparer de cette aimable compagnie, mais sans adieux, car on se retrouvera au retour. A 10 h. $\frac{1}{4}$, le

Sydney largue ses amarres, laisse le foc pour abattre sur tribord, et lentement obéissant, comme un petit esquif, à l'habile main du Commandant Auber, décrit un large demi-cercle et se met en route, en saluant au passage un croiseur japonais arrivé durant la nuit, un beau bateau, fier et fort, construit en France s'il vous plaît, ce qui ne se trouve pas tous les jours.

Le passage du Canal de Kii, porte de l'Océan Pacifique, n'a rien de bien émouvant ; il est large et peu dangereux. Sur les deux côtes, à l'Est et à l'Ouest, on construit de formidables batteries en vue d'une invasion, fort peu probable, du reste, de ce côté-ci. Les terrassements sont encore très visibles, mais bientôt la végétation les dissimulera, et sur les plans qui s'étagent depuis la grève, on voit dans les embrasures les gueules des canons de côte du plus fort calibre ; plus haut des tourelles cuirassées formant dôme doivent abriter des monstres puissants mais qu'on ne juge pas opportun de nous exhiber. On discute beaucoup à bord l'efficacité de ces engins destructeurs dans une passe aussi large, mais chut ! ça regarde les artilleurs. La grande houle du large s'accroît peu à peu, régulière et bénigne : rien à craindre pour les estomacs ; les goëlettes serrent la côte pour profiter de la brise du soir et se mettre à portée des abris : allons dormir paisiblement bercés en cadence par le grand Océan.

— Vous avez actuellement atteint le large, vous aussi, entre Djibouti et Colombo : il paraît que vous n'êtes pas sur l'*Annam*, mais sur l'*Ernest-Simons*, navire très fin mais grand rouleur : puisse la bonne Providence vous mesurer le vent à petite dose !

Yoko-hama, 2 novembre 1900.

Vous allez trouver que les lettres japonaises se suivent à dates serrées, sans arriver à mettre à jour un récit destiné à vous tenir compagnie, de très loin, en vous faisant suivre tous les pas de notre voyage. La présente va s'efforcer de rattraper *enfin* le temps perdu, et de vous conduire jusqu'à l'heure actuelle, veille de la fête de S. M. le Mikado, qui doit, demain, passer ses troupes en revue sur le grand champ de manœuvres de Tokio.

Achevons d'abord notre traversée à bord du *Sydney*. Le 16 octobre se leva radieux sur les flots du Pacifique : pas une brume au ciel, à bâbord la côte se dessinait, noire et nette, avec des profils tranchés et sans ombres.

Cette première vue, prise du sabord, était encourageante : les passagers ne tardèrent donc pas à se trouver réunis sur le pont, pour jouir de la grande merveille, célébrée par les artistes du Japon, de génération en génération, dans leurs vers et par leur pinceau ; l'unique, l'incomparable Fuji-Yama. Il paraît qu'on peut passer 20 fois en mer, à son pied, sans se douter même de sa présence ; il est souvent dissimulé derrière un voile de nuées, qui le dérobent aux regards. Pour nous il se montra bon prince, et daigna se laisser voir dans toute sa splendeur automnale. Le spectacle est vraiment beau. Vu

de la mer, du côté du Sud, le mont se dresse comme un cône aigu, immense, s'enlevant d'une seule volée, depuis la grève, pour porter sa tête majestueuse à une hauteur de 3800 mètres, sans arrêt, sans échelon, ce qui est d'un effet incomparable. Le Mont blanc et les autres géants de nos Alpes, ont sans doute un autre genre de beauté, et il est bien difficile de décider à qui donner la palme, mais le Fuji est unique en son genre, et on comprend que l'imagination artistique des Japonais, fascinée par ce spectacle, qui attire les regards avec une sorte d'obsession, ait peint partout cette merveille de leur système orographique. Dans son immobilité, le colosse varie sans cesse d'aspect, avec les changements de la végétation sur ses flancs, et le mouvement des neiges à son sommet ; aujourd'hui, il se dressait, noir et déchiqueté, avec des rubans d'argent, rares encore, mais très apparents, restes des dernières chutes de neige, conservées dans les ravins, à l'abri des ardeurs du soleil. De longs moments se passèrent à contempler ce beau spectacle ; puis les buées de la pleine, se traînant lentement le long des monts qui, à droite et à gauche, font cortège au Roi des pics, lui formèrent une ceinture blancheâtre, qui finit par l'envelopper complètement, et mit un terme à notre contemplation.

Il fallut aussitôt se replonger dans les tristes réalités de la vie, régler ses comptes, visiter ses malles, y mettre de l'ordre, tant bien que mal, et les consolider prosaïquement avec une ficelle *ut sic*, ce qui n'a guère de charmes, quand on dégringole des hauteurs du Fuji-Yama.

Après déjeuner, au dessert, voici quatre petits japs, fortement galonnés avec leur grosse tête, coiffée d'une petite casquette, et portant sur leur embryon de nez les lunettes d'or traditionnelles, symbole du doctorat : ils montent à bord, tout comme à Nagasaki et à Kobé, passer l'inspection médicale : on eût dit les mêmes personnages, gardés et conservés dans l'armoire aux chronomètres, et sortis de là pour la circonstance, tant ils ressemblaient à leurs honorés collègues, pour la taille, l'allure, le nombre et la dignité. — Mais passons.

Yokohama s'étale dans le fond d'une large baie, anse profonde, au Sud-Sud-Ouest et à 18 milles seulement de Tokio. Le nombre des voiliers et des vapeurs à l'ancre dans sa rade suffisent pour signaler son importance. C'est ici que viennent aboutir les grands vaisseaux auxquels les bas fonds de la baie de Tokio défendent l'abord de la capitale du Japon ; de plus le grand arsenal de Yokoska, dont l'entrée est prohibée aux navires de commerce, sert à augmenter l'importance de la grande ville marchande, qui n'est éloignée que de 10 milles dans le Nord. — Yokohama, qui fut ouvert au commerce étranger en 1859, compte actuellement 190,000 habitants. Le port, mal protégé par la nature contre les vents d'Est, et surtout de Nord-Est, est fermé par un immense brise-lames en arc de cercle, composé de deux tronçons partant, l'un de la côte Sud, l'autre de la côte Nord, et mesu-

rant une longueur totale de 3 kilom. 520 m., travail gigantesque, qui n'a été achevé que récemment. Des phares, allumés des deux côtés de l'entrée, ménagée vers le milieu du môle, permettent aux navires de pénétrer dans le port durant la nuit. Aboutissant à la douane et avançant en ligne droite de plus de 600 mètres au milieu du port, le grand appartement tout neuf qui attend le *Sydney* ne manquera pas d'attirer vos regards : c'est une œuvre grandiose, et trois des plus grands paquebots de France ou d'Amérique peuvent à l'aise venir s'amarrer bout à bout le long de chacun de ses flancs. Seulement les directeurs de l'entreprise, par un calcul peut-être gourmand à l'excès, font payer aux compagnies qui profitent de leur quai artificiel, des droits si lourds, que seules les Messageries Maritimes, le Nord deutscher Lloyd et la P. et O. ont consenti à pareilles dépenses, un peu pour *la face*, il faut bien l'avouer : les autres compagnies se résignent à mouiller, ou à prendre leur bouée dans le port, en attendant des jours meilleurs et des tarifs plus doux. C'est d'ici que le paquebot tout neuf, le *Tonkin*, l'an dernier, presque à pareille date, ayant démonté ses machines durant l'escale, pour des réparations urgentes, fut saisi par la renverse du vent dans un typhon. L'ouragan du Nord-Ouest fut si violent, que malgré ses amarres supplémentaires, frappées à la hâte sur tout ce qui pouvait donner prise, le grand navire arracha, comme des fétus de paille, les billots de bois, poutres de fer, billes, et tout le tremblement du quai, et s'en alla, dérivant comme une vulgaire épave, avec une vitesse croissante, vers le bris-lames où il se serait infailliblement broyé. Les ancres mouillées à la hâte ne mordaient pas : l'arrière était à 30 mètres du môle, quand l'ancre maîtresse de tribord s'engagea par bonheur dans la chaîne d'une bouée couchée dans la vase : le *Tonkin* obéit, la chaîne de l'ancre résista, et l'avant fut mis nez au vent : le lendemain il fallut faire plonger un scaphandrier pour dégager l'ancre, mais le navire était sauvé. Le jour du typhon il devait y avoir régattes, mais tous les yachts inscrits pour concourir furent coulés à pic : le bon commandant du *Tonkin*, M. Vacquier, disait ensuite en riant qu'il avait seul couru ce jour-là, et gagné le prix ; en fait, de nombreux paris s'engagèrent entre les gentlemen attablés dans les hôtels qui ont vue sur la rade, au sujet du sort que le pauvre *Tonkin* allait essuyer. Le *Sydney* vint, bien plus paisiblement, mouiller une ancre à quelque 50 mètres de l'appontement, près duquel il alla mettre le nez, puis se laissant abattre sur bâbord par la belle brise qui soufflait du Nord-Est, il se rangea tranquillement le long du quai, prêt à repartir dans une dizaine de jours en se hâlant sur son ancre de tribord. Ainsi prenait fin le voyage. On salue et on félicite le Commandant Auber, un vrai marin, mais sans adieux ; puis en route pour la douane.

On a beaucoup parlé des exigences des douaniers japonais : c'est une question sur laquelle il est bon de ne pas crier trop vite son avis ; cette fois le représentant de cette administration tracassière se montra bon enfant, et

un véritable atelier de photographe, parfaitement combiné et peu volumineux, il faut l'avouer, mais fort complet, passa comme une lettre à la poste, sans la moindre objection, au grand contentement du directeur de l'Observatoire de Phu-lien.

Un détail en passant : l'appontement au bout duquel le *Sydney* était mouillé est si long, et peut-être aussi l'autorisation d'y faire circuler des voitures pour un service public, si chère (?), que les représentants des Hôtels font déposer les bagages de leurs voyageurs dans une chaloupe à vapeur, qui va les décharger à la douane, bâtie sur le rivage, à l'autre bout de l'appontement. — Tandis que les passagers se divisent, suivant leurs goûts, et leurs bourses aussi, entre *Oriental Hotel, Grand hotel, Club Hotel*, etc., enfilons *Main Street* et allons frapper à la porte de la Mission : nous sommes sûrs d'y trouver charitable et joyeux accueil chez le P. Pettier, dont la grande barbe et l'œil vif font penser à notre bon père Basuia. Il en a toute l'aménité, et malgré les soucis d'une imprimerie qu'il fait marcher tout seul, joints aux comptes multiples d'une grande procure, vous êtes assuré de trouver toujours et à toute heure cette réception franche, avec le mot pour rire, qui vous fait comprendre que votre hôte sent un vrai plaisir à faire des heureux. Ah ! de peur de l'oublier, on a dit, dans les *Études*, que l'église d'ici est *peut-être* dédiée au Sacré-Cœur, mais que ce n'est pas bien sûr : le fait est incontestable pourtant ; et la belle statue de Marie Immaculée qui domine la porte n'empêche pas l'édifice d'être consacré à son Divin Fils. Elle est très jolie, du reste, la petite église de Yokohama, avec sa double rangée de colonnes en bois et ses trois nefs bien proportionnées : la présence des Européens a forcé à y remplacer les nattes blanches et propres par des bancs en bois, aussi convenables que possible : mais nous n'atteignons pas en ceci la propreté des Japonais ; *nous* s'applique aux Européens, les Chinois sont hors de cause en pareil cas.

Dès l'après-midi il fallut s'occuper d'affaires sérieuses, car le temps, parfait aujourd'hui, pouvait se brouiller bientôt, et alors adieu les belles séries d'observations. Donc, sous la conduite du vénérable Père Lemaréchal, un compatriote, de Rennes, en mission depuis 1870, actuellement vicaire général de Mgr Osouf, en route pour le Bluff où on promet des postes superbes et bien dégagés, soit à l'hôpital, soit chez les Dames de St-Maur, dont le P. Lemaréchal est chapelain. Pour vous faire une idée de ce qu'est le Bluff, vous n'avez qu'à vous rappeler, ou à vous faire indiquer par le F. Ménez, ce qu'est la ville de St-Aubin, à Jersey : supposez que la grande baie de St-Héliier soit ouverte vers l'Est, vous aurez à peu près, en réduction, les situations respectives de Tokio, de Yokohama et du Bluff : St-Héliier, c'est Tokio, St-Aubin Yokohama, le Bluff les hauteurs qui dominant St-Aubin et se prolongent jusqu'au Groin et à Thabor Chapel. Yokohama se divise ainsi en trois parties bien distinctes : en bas, le long du rivage, les agences

de grandes Compagnies, les hôtels, les banques, bref la cité européenne, qui jadis formait concession ; un peu plus loin, vers l'Ouest et le Nord-Ouest, la ville japonaise avec ses petites maisons sans étages et faites de bois ; puis, après avoir franchi un gros ruisseau, les pentes roides et les crêtes du Bluff, où sont bâtis les chalets et les villas des résidents européens, avides de belles vues et de bon air : on y accède par des routes d'une roideur extrême et par plusieurs escaliers. L'ascension ne se fait pas sans efforts, mais par quel spectacle on est payé là-haut ! dans l'Ouest, le Fuji, le fascinant Fuji, que dès le premier jour on cherche instinctivement à revoir ; à l'Est, et à vos pieds, la grande baie aux ondes bleues, avec ses voiles et ses grands vapeurs ; puis, de tous côtés, dans le lointain, les silhouettes des montagnes : c'est merveilleux. Ce qui l'est moins, c'est la coutume qu'ont les propriétaires fortunés de ces bosquets enchanteurs, d'entourer tout, jusqu'au moindre jardinet, d'infâmes et noirâtres cloisons de planches, clouées sans laisser d'intervalles, sur d'affreux poteaux en bois, goudronnés ou à demi pourris. On marche là dedans des quarts-d'heure entiers pour trouver un petit coin d'horizon : tout est accaparé par monsieur et sa famille, de l'autre côté des planches : on se croirait à Londres ou dans les faubourgs de la grande capitale d'Outre-Manche.

La visite à l'établissement des Dames de St-Maur ne fournit pas ce que nous cherchions : un endroit libre et bien dégagé : on a trop bien profité du terrain pour laisser place à des observations magnétiques : nous y reviendrons un autre jour plus à loisir, pour visiter dans le détail cette belle œuvre de charité chrétienne. Nous sommes plus heureux à l'hôpital : un beau petit verger s'étale, au brillant soleil du bon Dieu, au Sud de l'aile orientale : pas de visiteurs importuns à craindre ici, pas de ferrailles non plus, ces ferrailles si malsaines pour les boussoles, auxquelles elles causent des accès pernicieux : donc parfait, nous reviendrons demain à l'hôpital.

Cet établissement a été établi et est dirigé par un Français, M. le Docteur Mècre, qui, outre sa clientèle du Bluff, ou de la ville, reçoit ici des malades, venant chercher au grand air marin de Yokohama, des forces perdues sous les climats moins sains de Chine, d'Indo-Chine, ou même de la presqu'île de Malacca. En ce moment les corridors vitrés sont animés par la présence et les joyeux propos d'une vingtaine de troupiers de l'infanterie de marine, victimes des fatigues et des travaux endurés durant les premiers mois de la campagne du Tche-li.

A la descente, vous remarquerez une lacune dans l'administration des édiles de la grande cité : les rues ne sont pas éclairées, du moins pour la plupart : seules les devantures des magasins, plus brillantes par contraste, ou des quinquets entretenus par des particuliers, jettent sur la voie une lueur tout juste suffisante pour se conduire : c'est économique, mais sombre, et le Japon n'est pas en ce point au niveau de la civilisation.

Il est vrai que dans cette demi-nuit, les innombrables lanternes blanchâtres, sur lesquelles se détachent en noir des caractères chinois, font un effet très pittoresque, en se balançant et se croisant en tous sens, suspendues aux brancards des kurumas à l'allure rapide ; mais on se passerait de cette fantaisie pour savoir un peu mieux où mettre son pied, quand il pleut, ou que la chaussée est défoncée par des trous.

17 octobre. — Une journée passée, après la célébration de la Ste Messe, sur le Bluff, à regarder gigoter des barreaux aimantés dans une cage de verre, n'a rien de bien intéressant ni de mouvementé. Quelques infirmiers venaient discrètement, de loin, regarder avec des airs naïfs le curé qui tournait autour de ses lunettes, et s'en allaient en se demandant à quoi ça pouvait bien servir. Oh ! profanes utilitaires, vous ne comprenez que les ragouts... ou les amputations, et vous ne sauriez apprécier les dépenses et les travaux entrepris pour photographier la carte du ciel. Allez ! vous n'avez pas sucé le lait de la chimie, vous n'avez pas vidé la coupe enchantresse que la science verse généreusement à ses nourrissons !... Au fait, entre nous, tout bas, ce serait passablement ennuyeux de faire osciller des aiguilles, et surtout de les arrêter (oui, surtout de les faire tenir tranquilles, ce qui est une misère), et de s'occuper à cela durant cinq heures d'horloge, si ce n'était pas pour le bon Dieu ! Mais chut ! il ne faudrait pas qu'on nous entendît.

Qui eût dit qu'une journée si calme faillit se fermer sur un orage ? Il y a à *Main-Street* un domestique fidèle, soigneux ; il a un peu une mine de fouine, mais est bon papa dans le fond. Son petit gars sert la messe à l'église tous les matins : en voilà un enfant de chœur qui n'est pas embarrassé par ses souliers, ni par ses pantalons ! — Donc son honnête homme de père, qui a bon œil, et tient à la réputation de la maison, avait remarqué, en faisant la chambre, que le nouvel hôte de la procure avait, dans ses meubles et sa garde-robe, quelques pièces du costume céleste, et des souliers chinois : et s'en servait. Or le fidèle portier, admettons qu'il est portier aussi, avait longuement causé avec les Chinois de *Main Street* : *Main Street* est la grande artère des agents de change, et les changeurs d'ici sont tous chinois : il était donc renseigné de bonne source sur tous ces messieurs décorés de queue, qui viennent avec leurs douces moitiés et leur nombreuse progéniture, prendre le frais tous les étés sur le Bluff. Il s'en alla donc demander à un père si le nouveau venu était aussi un *tchang-tchang bonze*, vassal des sujets du Fils du Ciel... On lui eut vite expliqué que le voyageur portait seulement cela par-dessous, pour le *confortable*, et qu'il n'avait qu'à ouvrir les yeux pour voir que c'était un monsieur prêtre comme les autres. L'honnête garçon se laissa persuader, et le lendemain son sourire reparut avec celui de l'aurore. Avouez tout de même que les missionnaires du Japon ont bien raison de prier leurs confrères d'Outre-mer, qui viennent ici, de

laisser leur déguisement de l'autre côté de l'eau : le Japon a secoué la barbarie.

18 octobre. — Aujourd'hui nous allons enfin voir la capitale du Japon. Les trains partent d'heure en heure de Yokohama pour la station terminus de Shimbasi ; le trajet dure peu, à peu près 60 minutes, et on est transporté à bon marché : 47 centimes de piastre en seconde classe. Les wagons sont américains, les locomotives aussi. Rien ne ressemble à nos campagnes de France comme la plaine entre Yokohama et Tokio. Les rizières pleines de moissons mûres rappellent exactement, à cette époque, nos champs de blé ; de temps en temps des vergers défilent des deux côtés du train, et le tableau, entouré de jolies collines, se complète par quelques bois de sapins ou autres conifères à la sombre verdure. Dans le wagon, des Japonais, et encore des Japonais, puis au beau milieu de la file, trois grands types de Yankees, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, vêtus à la japonaise, le gros orteil enfilé dans la ficelle des gueitas de bois, et portant, sur la casquette galonnée de rouge, les trois caractères *Kieou che kiun*, pour apprendre à tous que ces messieurs sont des officiers de l'armée du Salut. — Un autre spectacle nous parlait encore de l'Amérique ; c'était cette profusion d'affiches, énormes, voyantes, parfois grotesques, bordant la ligne des deux côtés, et célébrant en japonais et en anglais le parfum des meilleures cigarettes, ou l'habile dextérité des meilleurs coiffeurs et dentistes de Tokio. Certaines affiches, en caractères japonais, grands chacun comme une maison, s'étalent en files interminables sur des champs entiers, clouées à des poteaux de télégraphe, ou perchées sur des trépieds. A la longue cela devient fastidieux et d'assez mauvais goût.

On approche, la ligne suit la grève de la baie de Yédo, et on aperçoit au milieu des flots les îles artificielles, couronnées de fortifications assez modernes, qu'on a l'air de remettre à neuf, sauf erreur, et d'armer pour la défense avancée de la capitale. Une partie du fond de la baie sera comblée sous peu, pour permettre aux bas faubourgs de se dilater suivant les besoins du commerce. La gare, grande remise anglaise ou américaine, est absolument dépourvue de goût : c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus vulgaire. D'ailleurs on n'a guère le temps de regarder une bâtisse aussi insignifiante, perdu qu'on est dans la foule compacte qui descend du train : on est plutôt frappé par le bruit caractéristique des centaines de gueitas, frappant et traînant sur l'asphalte des chaussées, comme les sabots de nos paysans bretons sur les grands chemins, les jours de pardon. Vite, tirons-nous de cette cohue, et sortons pour donner un premier regard à la grande ville, l'émule des Berlin, des Londres et des Paris. Quelle déception ! En contrebas de la gare, une grande place, comme au pied de la gare Montparnasse, mais mal entretenue, plutôt en désordre et malpropre, sans rien qui rappelle la Rue de Rennes au bout : des maisons basses, des entrepôts de mar-

chandises, un pont, le plus ordinaire du monde, jeté sur un canal presque sale, des tramways pitoyables, étroits, mesquins, hâlés par des haridelles, qu'un cocher de fiacre repousserait avec indignation, rien d'élégant, rien de saillant, sinon quelques-unes de ces grandes affiches dont on nous a saturés tout le long de la route : pas un monument pour reposer l'œil, bref une désillusion complète. Le Japonais, artiste de sa personne, perdrait-il ses qualités en se fondant dans une masse commune ? Ce serait un effet étrange de la collectivité ! Mais patience et attendons.

Bientôt les voyageurs sont entourés de traîneurs de voitures, qui se disputent l'honneur de vous emporter au gré de vos désirs, avec la vitesse du vent. Vous connaissez trop, à Chang-hai, ce système de locomotion pour qu'il soit nécessaire de vous le décrire avec le soin jaloux d'un globe-trotter, frais débarqué d'Europe, pour qui tout est neuf. Notons seulement qu'ici toutes les voitures sont noires, vernies, on dirait presque laquées, et d'une propreté irréprochable, ce qui n'est pas toujours le cas des vieilles épaves, qui tirent leurs dernières bordées dans les ornières raboteuses de la route de Zi-ka-wei. Les hommes eux-mêmes ont meilleure mine dans leur tenue d'automne, les jambes serrées du haut en bas dans des sortes de longs bas noirs, et portant sur les épaules, soit un veston à larges manches, noir aussi, soit une sorte de petit gilet livrant passage aux manches de leur chemise blanche, retroussées jusqu'aux coudes et laissant voir des bras musculeux : le chapeau lui-même, sorte de vaste calebasse légère, posée sur la tête au moyen d'une couronne de bambous, laissant à l'air une libre circulation, vaut mieux et fait meilleur effet que les cônes rougeâtres, en toile cirée et crasseuse, qui sont le dernier mot de l'élégance sur nos concessions. Jetez encore un regard admiratif sur les mollets rebondis de votre conducteur, puis embarquez-vous : on vous enserre les jambes dans les plis d'une couverture bien chaude, puis on vous demande si vous voulez un homme de renfort, ce qui est le grand chic, et vous permet d'ébahir la foule par votre grande allure. C'est bon pour des globe-trotters roulant sur les piastres, ou voyant tout au galop ; de pauvres météorologistes sont plus modestes, et n'ont nul besoin de brûler le pavé de Tokio, ou la poussière qui le remplace : donc nous nous contenterons du grand trot qui va durer sans interruption jusqu'au bout : c'est bien assez rapide et ça donne mieux le temps de regarder autour de soi la physionomie de cette immense cité.

Un mot de linguistique tandis que nous traversons la place. La voiturette où vous vous prélassiez porte le nom gracieux de *Kuruman* : ce mot veut dire primitivement *roue* ; il a été appliqué à ces légers véhicules par une extension de sens facile à suivre. De bons auteurs, dans des livres excellents, pas plus tard qu'en 1898 ou 1899, appellent *Kuruma* l'homme qui sert de coursier : c'est une erreur ; ils suppriment une syllabe essentielle, et devraient dire *Kurumaya* : c'est peu, mais c'est la même différence qui existe entre

voiture et *voiturier* ; on ne dit pas : j'ordonnai à mon *voiture* d'arrêter les chevaux, de tourner à droite et... Le mot *ya* qui a le sens un peu vague de maison, boutique etc... s'accroche à la fin des noms de professions pour distinguer les ouvriers de leur ouvrage, un peu comme le caractère *ziang* en chinois : *móziang*, *tongziang*, *zaziang*, etc.... Ici on pousse même la politesse jusqu'à dire quelquefois *sang* à la place de *ya* : *sang* veut dire à peu près *siésang*, monsieur, et vous ririez sans doute la première fois que dans une auberge vous entendriez appeler le *boysang*, comme qui dirait *M^r le boy* : on pense alors au texte connu : « Dites à M^r mon cocher d'atteler messieurs mes chevaux, etc.... »

Nous voici déjà assez loin de la gare, et il semble que l'allure vive de notre Kurumaya vous ait un peu réconciliés avec Tokio. Loin des portefaix, des tramways couleur café sale, des grandes affiches baroques, les enfants ont recommencé à se faire voir, avec leurs costumes au brillant et gracieux coloris ; les rues sont plus étroites, mais mieux proportionnées aux petites maisons, basses et propres, avec des devantures de magasin bien organisées et pleines de goût. Devant les portes les ménagères, armées d'un balai, font impitoyablement la chasse à la plus légère malpropreté et la rejettent au milieu de la rue pour assurer une irréprochable netteté à l'abord de leurs maisons. Les rues succèdent aux rues, sans rien de saillant, sans cachet spécial, mais aussi sans rien de cet aspect repoussant qui semblait s'annoncer au début. Si vous le voulez bien, réservons une description de Tokio, et les réflexions que ses habitants pourraient suggérer, à une autre lettre, et au temps où nous aurons pu le voir pour de bon, car les premières impressions sont souvent trompeuses ou exagérées, et hâtons-nous de rattraper les événements de notre petite histoire intime, qui semblent nous fuir, à mesure que nous les poursuivons, emportés sur l'aile du temps.

Nous passons d'abord une ligne de murailles, puis une seconde, et nous voilà longeant les fosses pleines d'eau et les murs de l'avant-dernière enceinte du palais impérial. Quelques maisons européennes faisant assez bonne figure, malgré bien des excentricités de style, des banques, des compagnies d'assurances, des ministères, apparaissent enfin et rompent la monotonie de la route, mais passons, et taisons-nous pour aujourd'hui sur le compte des vastes terrains vagues, incultes, qui déparent le centre de Tokio, ornés seulement de milliers de poteaux aussi laids que robustes, supportant, comme à New-York, les fils sans nombre du télégraphe, du téléphone, et de la lumière électrique. Au bout de trois bons quarts d'heure, nos hommes tournant brusquement pour pénétrer sous un portail ouvert, enfilent un bout d'allée sablée, et ruisselants de sueur, nous déposent au pied d'un escalier très peu monumental : nous sommes à la Légation de France. Nous voici bientôt introduits dans le cabinet de travail de Monsieur Harmand, ministre de la République française près de sa Majesté Impériale. C'est un homme

instruit, travailleur, et probablement à cause de cela, de manières très simples et d'accès très facile ; on dit du reste que la fréquentation obligatoire des missionnaires a profondément modifié plusieurs de ses idées, dans un sens favorable à la religion : bref il met vite à l'aise, et l'on ne sent, ni chez lui, ni dans les relations avec les siens, ce genre guindé et officiel dont tant d'autres ne savent pas se débarrasser. Le but de notre visite est d'ailleurs aussi peu compliqué que possible : envoyés par le Gouverneur Général d'Indo-Chine pour visiter les établissements scientifiques du Japon, nous ne pouvons nous dispenser de passer par M. le Ministre de France, et venons le prier de nous introduire officiellement, près de qui de droit, pour que toutes les portes nous soient ouvertes. M. Harmand promit immédiatement et avec la plus grande courtoisie qu'il allait écrire une lettre officielle au ministère des affaires étrangères et qu'il ne doutait aucunement du bon succès de sa démarche.

Rien que la pensée de passer par la voie officielle, dans un pays de bureaucrates comme le Japon, eût suffi pour donner le frisson. Naguère encore une pareille demande, faite par l'observatoire de Zi-ka-wei en suivant la même filière, n'avait eu sa réponse qu'au bout de 3 mois. Hélas ! c'était bien un peu l'histoire qui nous était réservée cette fois, bien qu'en raccourci. Pour comble de malheur, le monde politique japonais était en ébullition, nous étions à la veille de la création (*ex nihilo*) d'un nouveau ministère, le précédent ayant été coulé pour imiter les glorieux exemples de l'Europe. Si on n'eût pas prévu la formation immédiate, les bureaux eussent bien pu expédier notre affaire, mais le changement eut lieu précisément tandis qu'elle se traitait, et vous comprenez qu'on ne pouvait pas mettre irrévérencieusement, sous le nez de son Excellence Kato, nouveau ministre des affaires étrangères, avec son porte-feuille, une lettre d'introduction à signer pour deux pauvres météorologistes étrangers. Il fallut donc se résigner et attendre, du moins officiellement, car en sous-main de longues et PRATIQUES visites, avec observations magnétiques à la clef, furent faites à l'observatoire de M. Wada, mais on n'a pas le droit d'en parler ; la présentation officielle étant de rigueur au Japon, ces visites doivent passer pour non avenues. Elles suffirent pourtant à chasser l'ennui, jusqu'au 29, jour où les portes furent enfin ouvertes de plein droit. Il y eut aussi quelques visites intéressantes à faire à Tokio et à Yokohama, pour ne pas voyager comme une malle, suivant l'expression de notre bon P. *Socius* du temps jadis. Mais comme toutes ces tournées, capables de donner une petite vue d'ensemble, ne se parachèveront qu'au retour de Hakodaté, il est hors de propos d'en parler dans cette lettre bien trop longue déjà et d'une monotonie à dormir debout. — Donc bonsoir pour cette fois, et au revoir à Hakodaté, pourvu que les neiges et les glaces n'empêchent pas d'y tenir la plume. Priez bien pour le pauvre homme *qui multum peregrinatur* !

Hako daté, Ile de Yézo, 8 novembre 1900.

En débarquant à Hakodaté, après 36 heures de voyage à peu près ininterrompu, il y a lieu de bénir la bonne Providence d'y avoir installé une résidence et une procure des Missions Étrangères, et d'y avoir mis le père Olivier de Noailles comme procureur. Il y aurait long à dire sur son amabilité et son hospitalité large, joyeuse, cordiale au possible : mais une lettre n'est ni un ménologe, ni un panégyrique, ni une biographie ; qu'il vous suffise donc de savoir pour le moment, que le P. de Noailles est ancien élève de Poitiers et de Blois, et qu'en cette qualité il est enchanté, on le sent, de faire les honneurs de sa maison à un membre de la Compagnie : le Père Paris (bientôt Monseigneur) vous en dira plus long, quand vous lui présenterez les respectueux souvenirs du charitable procureur de Hakodaté, qui n'a rien perdu de la bonne humeur française, dans les monts glacés de Hokkaido.

Vous êtes resté la dernière fois dans l'attente de la revue des troupes japonaises, par Sa Majesté *Mutsuhito*, empereur du Japon et îles circonvoisines, fils du Soleil, être à demi divin, que les Japonais décorent du titre de Tennô (天皇 céleste souverain) ou Tenshi, tandis que les Européens emploient pour le désigner le nom de Mikado (Noble porte : 御門) : comme qui dirait la Sublime porte de l'Extrême-Orient. Le grand aïeul du souverain actuel se montra bon père, et daigna paraître et briller toute la journée durant, sans souffrir la présence du moindre nuage sur la face pure du ciel bleu. C'était grande fête à Tokio, ce jour-là, les enfants, les hommes, les femmes sortaient de tous côtés, parés de leurs beaux habits, à la coupe gracieuse, aux couleurs bien assorties, mêlant presque toujours des teintes d'un effet exquis. Il n'est pas de pauvre petit boutiquier qui n'eût sorti et arboré à sa porte son drapeau national, un grand carré blanc, avec un soleil rouge au milieu, et toutes les rues, pavoisées de ces blanches étoffes se balançant à leur hampe en bambou, terminée invariablement par une pomme d'or, avaient un aspect tout à fait réjouissant pour l'œil. Évidemment le peuple y met son cœur, et ces longs fleuves humains, qui serpentent dans toutes les artères de la ville vers le champ de manœuvres, se meuvent par un désir commun et sincère de fêter leur souverain, autant et peut-être plus que par le plaisir d'aller *admirer et complimenter l'armée japonaise*.

Le champ de manœuvres est sur un vaste plateau, entouré de casernes, faisant suite, du côté de l'Ouest, aux hauteurs que couronne le château de Tokio et le palais Impérial. Nous arrivons à 8 h. $\frac{1}{4}$, en même temps que les derniers régiments, qui s'alignent en face de nous en belles files bien droites. Le sort nous a placés au point où se fait la grande conversion et la formation de chaque bataillon pour le défilé. Il n'y a dans toute la plaine que trois ou quatre tentes, pour l'Empereur et son entourage ; pas de tribu-

nes comme à Longchamps, ici tout le monde assiste debout et en plein air. La foule était de bonne humeur, rieuse, mais de ce rire calme et sans éclats qu'il serait peut-être difficile de maintenir chez nous ; les rangs des premiers arrivés, poussés par les nouveaux venus, perdaient leur rectitude primitive, l'arrivée d'une voiture, d'un groupe d'officiers attirait les curieux en avant, et faisait faire des ventres disgracieux aux belles alignées obtenues après tant d'efforts par notre gardien, un petit bonhomme de gendarme, calme et souriant devant le flot auquel il devait mettre un frein : il s'avavançait donc sans perdre son calme ni son sourire, avec un geste paternel mais ferme, et la foule, bon enfant, se laissait faire, sans bousculade, sans coups de poing, et rentrait dans l'alignement, jusqu'à la première occasion. Un incident qui ne manque pas de pittoresque, mit à l'épreuve, sans réussir à la troubler, l'orientale placidité de cette grande foule. Un gros toutou, fourvoyé, on ne sait comment, entre les pattes des petits coursiers de l'artillerie, déboucha tout à coup dans le vaste espace vide, et après un premier émoi dont il fut vite remis, prit le petit trot devant le front des spectateurs. — « Hé ! M'sieur le gendarme, » s'exclame un loustic français, notre voisin : « voyez donc ! Arrêtez le chien ! » Le gros petit bonhomme comprit bien le geste, sourit à cet étranger, par trop enfant, mais ne broncha pas, ni l'entourage non plus. Voilà le brave caniche qui continue sa route, le nez au vent, sans respect humain : bientôt il arrive au carré de sable fin, doux et ratissé, préparé pour reposer les pieds du coursier qui porterait Sa Majesté durant le défilé. Il paraît que l'endroit était bon, car notre animal, peu respectueux des convenances, se mit sur le dos, et se prit à s'y rouler et s'y vautrer à cœur joie. Il allait pousser plus loin l'insolence, le malhonnête, devant cette assemblée d'élite, quand un suisse en grande tenue et chamarré de broderies, se précipita pour chasser l'intrus, qui eut l'audace de résister, d'aboyer et de montrer les dents. Il y a fort à parier qu'à Longchamps cette scène comique eût soulevé des bravos ; ici rien de tout cela.

Du reste sur tout le front des troupes, près de nous comme tout là-bas, au fond de la plaine, une sonnerie de clairons a commencé, grave, lente et majestueuse : chaque régiment sonne aux champs de son côté, et cette répétition perpétuelle des mêmes phrases, se propageant dans le lointain, a quelque chose de saisissant, qui inspire le recueillement et le respect. L'empereur fait son entrée, dans un carrosse à quatre chevaux superbes, précédé d'un piqueur, un Monjaret en grande livrée, escorté de lanciers, agitant dans les airs leurs fanions multicolores. C'est on ne peut plus européen : il faut avouer qu'on aimerait mieux quelque chose de plus japonais et que tous ces officiers, sanglés dans des uniformes franco-prussiens, pour lesquels ils sont trop petits, font rêver aux vieux samourais bardés de fer, aux casques à crinières, aux larges manches, brandissant leur sabre et leur poignard de bel acier fin, et s'élançant au galop irrégulier de leur cheval à demi sauvage,

avec leur rude cri de guerre, pour saluer le Souverain descendu des dieux. Adieu la poésie. — Mais voici qu'un « oh ! » est lancé par beaucoup de spectateurs ; il se propage de rang en rang, et le gros petit gendarme a mille peines à maintenir son monde : qu'est-ce donc ? Là-bas, derrière l'empereur, voyez-vous ces éclairs sortant d'un groupe d'officiers ? Comment, un cuirassier ici ! oui, un vrai : c'est M. le Baron Corvisard, attaché militaire de la Légation de France, qui est venu assister à la revue, en grande tenue de chef d'escadron de cuirassiers. Plusieurs Japonais déclarèrent que ce qu'ils avaient vu de plus beau à la revue, c'était le grand soldat d'argent : il faut avouer qu'ils ont bon goût, spécialement pour ce qui regarde le noble métier des armes.

Que dire de la revue elle-même ? Ce qu'on peut dire d'une revue européenne, correcte, irréprochable même, mais sans éclat. Les petits troupiers japonais marchent et défilent décidément très bien, d'un pas ferme et régulier, un peu lourd peut-être, sans élégance, et sans aucun de ces contrastes qui mettent du pittoresque dans le tableau. Tous les costumes de tous les corps sont coupés à peu près sur le même patron, et ne diffèrent guère que par la couleur des brandebourgs de laine rouge, jaune, verte, bleue qui distingue les différentes armes. C'est très uniforme, mais terne. Du reste les Japonais reprochent aux Européens de trop viser à l'éclat, et il est manifeste qu'ils sont tombés dans l'excès contraire. Leur musique aussi est languissante, molle et sans nerf ; aucun de ces airs mixtes, que nous aimons tant, où de vigoureux et brillants tutti de clairons, tranchent sur les accents plus doux de l'orchestre, et enlèvent les troupes : ici c'est un air monotone de quelques phrases, répété indéfiniment, et l'absence de tambours pour cadencer le pas se fait décidément regretter : c'est de la petite musique de manège durant une heure, car la cavalerie marche aussi au même air, seulement on accélère un peu le mouvement et la grosse caisse fait boum ! boum ! deux fois plus vite : quelle différence avec les notes allègres, saccadées, des trompettes de nos escadrons, lancées à pleins poumons par les hommes, secoués par le grand galop de leurs chevaux ! — Nous avons vu l'empereur de très près, quand il a passé devant le front des troupes : il était en grande tenue de général de division, monté sur une vieille rosse noire, dès longtemps corrigée des caprices du jeune âge. Sa Majesté affectait un air solennel, raide et inspiré, fermant les yeux et laissant aller paisiblement Rossinante. Jadis tout le peuple se fût prosterné à deux genoux, le front touchant le sol : aujourd'hui on se contentait de se découvrir. Pas un cri, pas un vivat, mais seulement un silence respectueux. Quelle pitié, mon Père, de voir tant d'êtres humains, créés pour louer et adorer la Majesté divine, ne penser qu'à honorer d'un salut, bien servile parfois, un autre être créé comme eux, et qu'ils disent, sottement, descendu du Soleil ! On ne peut se défendre d'une peine profonde, qui envahit l'âme, devant un tel spectacle. Sur ces

quatre-vingt mille, peut-être cent mille hommes, combien y en a-t-il de dizaines ou même d'unités qui pensent au vrai Dieu ? Pauvre Japon ! le voilà bien avancé, avec ses cuirassés, ses canons, ses soldats armés à l'européenne, ses députés plus disputeurs et ses ministres plus souvent renversés que ceux d'Europe ! Le démon les enlace et les enserme de plus en plus, des chaînes d'un sot orgueil, par lequel il les entraîne infailliblement dans l'abîme. Combien de ces pauvres gens, qui nous entourent, retrouverons-nous un jour dans la patrie commune, où nous espérons que la divine Miséricorde nous fera une petite place ? Quel spectacle, et combien il eût embrasé le zèle, au cœur d'un S. François-Xavier, l'ami et l'apôtre de ces chers Japonais, qu'il appelait ses délices, en raison des tribulations qu'il avait savourées au milieu d'eux ! N'y aura-t-il jamais un petit coin de cette terre, rougie par le sang de nos martyrs, pour leurs descendants, les fils de la Compagnie ? Les apôtres qui luttent sur ce grand champ de bataille, y font mille prouesses et de rudes besognes, mais il y a de la place pour plus d'un régiment : le bon Dieu, notre général en chef, y pourvoira.

Mais regardez donc là-bas, par-dessus les têtes des soldats qui défilent : quel beau spectacle ! dans un lointain, que l'absence de plans intermédiaires fait paraître tout près, calme et immobile, planant au-dessus des bataillons qui s'agitent, apparaît le beau Fuji-Yama, le front blanchi par une récente chute de neige, éblouissant sous les rayons du soleil : on dirait un géant se soulevant à demi, et regardant avec placidité passer ces petits soldats, trotinant à ses pieds comme de minuscules fourmis noires. La belle montagne, vraiment, et qu'il ferait bon grimper là-haut un jour, pour y offrir, pour la première fois depuis que le monde est monde, le divin sacrifice, institué pour le salut des pauvres Japonais, aussi bien que pour leurs frères plus favorisés d'Occident !

Un dernier souvenir avant de redescendre en ville : après la Garde Impériale, voici venir la première division : elle est rentrée à Tokio la semaine dernière, revenant de Pékin. En tête, le drapeau : à la hampe, léchée par les balles, il n'y a plus à tenir encore que la frange d'or jadis attachée à l'étoffe. Devant ce glorieux débris tous les fronts se découvrent, les généraux saluent de l'épée en s'inclinant : un frisson d'admiration parcourt les rangs : décidément les Japonais comprennent d'instinct ces grandes choses-là.

Le soir de ce grand jour, les Marianites du grand collège de *Stella Matutina*, reçurent à souper, en famille, le personnel de la mission de Kanda : à plus tard les détails sur cet établissement. Le Supérieur est un ancien élève du R. P. Baudier à l'école des Carmes : Dieu sait le plaisir qu'eurent deux de ses anciens disciples, à se rappeler ensemble les bons souvenirs du vieux temps, inoubliables pour quiconque se les est une fois vissés dans la mémoire. Il est certain que ce bon Père, avec sa brusquerie extérieure, s'est fait des amis, fidèles jusqu'au fin fond du Japon, et de la Chine aussi.

C'est le lundi 5 novembre, que l'expédition météorologique fit son départ pour Hakodaté, la première en date des stations établies au Japon. Le train partait à 9 h. précises de la station de Uyeno, et devait arriver, sans désemparer, à 9 h. précises, le lendemain matin, en gare d'Aomori, après nous avoir roulés et cahotés durant 24 heures d'horloge : un jour et une nuit, ou, pour prendre une autre mesure, 740 kilomètres pour la somme de 12 yen 83 (à peu près 32 francs) en première classe, un peu plus de 4 centimes par kilomètre, ce n'est vraiment pas cher. Le matériel roulant et les locomotives en particulier, sont fournis par l'Amérique. Chaque voiture a naturellement son cabinet de toilette et d'aisances, tant en première qu'en seconde, et même en troisième ; de plus, au milieu des banquettes se trouve un joli petit service de thé, qui est fidèlement renouvelé à toutes les grandes stations. Sur chaque wagon se trouve inscrit, en japonais et en européen, le nom de la station à laquelle il doit être détaché du train ; à chaque gare un peu importante on trouve des provisions à acheter : bière excellente, au prix de 25 cents partout, sauf dans les pays très éloignés des centres où la bouteille monte à 30 cents ; fruits, biscuits, et surtout les fameux *bentô*. Le *bentô* est une solution très simple de l'alimentation du voyageur : c'est le petit panier de France, mais bien plus pratique encore en raison de la manière dont le Japonais se nourrit. Figurez-vous deux petites boîtes en bois blanc, à peu près comme celles où nous alignions avec patience, dans notre jeune âge, les soldats de bois d'un petit régiment, les figurants d'un manège minuscule, ou les personnages, souvent sans nez ni bras, d'une arche de Noé : ces deux boîtes plates sont ficelées par un joli cordonnet de couleur ; le nœud serre une charmante paire de bâtonnets blancs, dont l'extrémité est formée d'un seul bloc, pour bien faire voir qu'ils n'ont pas encore servi. Fendez votre couvert et ouvrez vos boîtes : à l'étage supérieur voici le pain, c'est-à-dire une blanche galette de riz appétissant et parfois chaud ; l'étage inférieur est divisé par de menues planchettes en 6 ou 8 compartiments, contenant chacun une de ces bonnes choses, qui font venir l'eau à la bouche des gourmets du Japon : ici un os de poule avec un peu de chair, là une crevette empourprée, ailleurs un cube de saumon cru, de couleur saignante, un pruneau, une tranche de confiture solide, etc... Maniez vos bâtonnets et quand vous aurez fini, jetez toute votre vaisselle par la portière, à moins que vous n'en veuilliez faire cadeau aux boys, qui viennent toutes les deux ou trois heures balayer et épousseter le train : c'est très simple. Nous eûmes cependant le mauvais goût, peut-être le mérite, de renoncer à tant de friandises, pour nous contenter du fond substantiel et européen, dont la charité du bon Père Papinot avait garni nos sacs ; au risque de scandaliser nos compagnons de route, qui s'en donnaient à cœur joie, et semblaient plaindre l'ignorance culinaire des pauvres Occidentaux.

Ils étaient deux, nos compagnons de route : l'un petit, maigre, de noir

tout habillé, à l'européenne bien entendu, ne quitta pas son chapeau melon jusqu'à 8 h. du soir, ni son journal entre les repas. Son attitude roide, attentive, pétrifiée, lui donnait tout l'air d'un lecteur en cire du Musée Grévin.

L'autre avait aussi un complet, digne de la *Belle Jardinière*, mais il faut avouer qu'en prenant l'habit, il n'avait pas reçu l'intuition des mœurs de par-delà les mers, et il nous procura, bien innocemment, une des scènes les plus bouffonnes qui se puissent imaginer. Sans manquer à la charité, on peut affirmer qu'il avait une de ces vastes faces, à la barbe raide et mal plantée, qui ont dû, avec d'autres traits, donner à Darwin la première idée de ses bizarres théories. C'était un gros monsieur du reste, et plus de dix clients l'avaient accompagné à la gare de Tokio, l'un chargé de sa canne, l'autre de sa couverture, le 3^e de sa valise, etc... et il fallait voir, quand le train s'ébranla, les coups de chapeau dix fois répétés de ces obséquieux assesseurs, et les profondes courbettes à la japonaise, où ils se frictionnaient vigoureusement les genoux, à s'en user la robe ou le pantalon. Et notre grand monsieur, en col droit et en complet, de savourer tout cela avec un petit air de protection, se rengorgeant dans son gros foulard gris, et nous jetant du coin de l'œil un petit regard, naïvement satisfait, comme pour nous dire : « hein ! suis-je quelque chose oui ou non ? »

On a beau être illustre, on est homme ; donc le Général, ainsi fut-il désigné par les membres de l'expédition, n'oublia pas de faire honneur aux fruits, à la bière et aux succulents *bentô* : il en achetait à toutes les stations, et un globe-trotter, voyageant pour écrire un volume, eût assurément écrit sur son carnet une note à l'éloge du puissant appétit du peuple japonais en général et du grand monde en particulier. Tant de travail exigeait un sommeil réparateur, qui fut résolu et exécuté. M. Ferra qui avait déjà fait une superbe collection de vues au vérascope par la portière, en profita pour fixer sur verre cette petite scène d'intérieur, et le général placidement endormi passera à la postérité, avec son rigide vis-à-vis, le petit lecteur noir du Musée Grévin...

Subitement, le dormeur se dresse, et se dirige vers la porte au fond du wagon : nous l'entendons remuer précipitamment le lavabo en fer nickelé, l'ouvrir, le fermer à plusieurs reprises, puis il sort, d'un air désappointé, et s'adresse à l'imperturbable lecteur avec un air caressant. Celui-ci, très poli, se lève à son tour, va donner à son compatriote (peut-être un sénateur, qui sait ?) une leçon de choses, puis vient reprendre le fil de son article interrompu. L'autre hésite un peu, puis s'incline vers le public avec un aimable sourire, comme pour prendre congé. Il ôte son chapeau, car le soleil est ardent et le ciel pur ; il ôte ses bottines, cela semblait déjà passablement drôle, et nous considérons le paysage, à droite et à gauche de la voie pour ne pas éclater de rire : un petit bruit nous fit tourner la tête : le veston

venait de rejoindre le pardessus sur la banquette : bientôt ce fut le tour du petit gilet : nous regardions le paysage avec une intensité croissante, faisant d'agréables remarques sur les moindres buissons. Il faut tout dire, le reste du complet y passa, et notre compagnon d'un jour, vêtu du simple indusium, correct du reste, mais d'un comique à faire rire les requins, s'inclina devant l'assemblée, se frotta les genoux de la paume de la main, et disparut, nous laissant un peu de liberté pour une très pardonnable hilarité.

Si vous doutez de la parfaite exactitude de ce récit, je vous renverrai à l'épreuve du vérascope, car on ne pouvait laisser s'éteindre un pareil souvenir, et il fut exécuté au moment où il rentrait en société, toujours dans le même accoutrement: il n'avait rien d'inconvenant, soyez-en sûr, mais on ne rencontre pas tous les jours, en plein soleil du midi, un monsieur en chemise faisant une aimable courbette aux voyageurs du compartiment.

Vous allez voir à présent combien la confiance gagne les cœurs: ce monsieur, ce général, si vous voulez, finit par devenir notre ami, presque notre intime. Voici comment :

Le soir, le petit lecteur noir fit ses paquets et descendit: l'autre avait l'air inquiet : comme nous nous promenions sur la voie il nous aborda et nous adressa la parole en japonais C'était nous parler hébreu. Nous répondons en Anglais; c'est ici faire preuve d'une éducation superfine. Aussitôt entre en scène un voyageur d'un autre compartiment, descendu, lui aussi, pour se dégourdir les jambes, et aux aguets pour faire preuve de son savoir... « My spiki inngrisse, seû ! » nous dit-il : « je parle anglais, monsieur : » grâce à un aussi érudit interprète, nous finîmes par comprendre que notre compagnon de route était effrayé de voyager seul, de nuit : que si nous restions il resterait, mais que si nous devions l'abandonner en chemin, il descendrait *illico* pour coucher à Sendai. Nous l'assurâmes avec effusion que nous demeurerions là jusqu'au jour, à veiller sur lui, et sa joie nous gagna tout de suite : voilà comment nous devînmes amis. — La nuit devait d'ailleurs nous procurer l'avantage d'un nouveau compagnon : un ministre protestant, tout de noir habillé, maigre, osseux, à barbe grise, se trouvant mal à l'aise dans son compartiment, nous fit l'honneur de venir étendre dans le nôtre ses membres vénérables, pour y jouir d'un sommeil plus confortable que ses confrères. Disons à sa décharge qu'il n'oubliait pas sa famille, car le lendemain matin, par un froid vif et piquant, ayant remarqué qu'on venait garnir d'eau chaude notre lavabo, il s'en alla chercher *Madame*, et l'installa à faire sa toilette chez nous, tandis qu'il allait garder sa place dans le wagon moins favorisé. Pratiques ces Anglo-Saxons, mais un peu trop envahisseurs tout de même. Notre nouvelle alliance franco-japonaise vint nous tirer de ce mauvais pas. Le grand bonhomme qui nous devait une si paisible nuit, avait bien senti venir l'eau, lui aussi, et il restait là, planté devant la porte, se frictionnant la mâchoire à sec avec sa brosse à dents, consciencieusement, pour passer

le temps, mais non sans manifester un certain ennui. Il nous regarde d'un air anxieux ; nous lui faisons un geste, qui le décide ; il jette sa brosse à dents sur son sac, et fort de l'appui de l'Europe, commence, sur la porte qui abritait l'incommode lady, un roulement de coups de poings, à tour de bras, qui nous donna des inquiétudes pour le matériel roulant de la Compagnie du Nord. Il ne s'arrêtait que pour chercher dans notre regard occidental une secrète approbation. Il était impossible de soutenir deux minutes pareil fracas, et la ministresse dut se résigner à venir achever sa toilette devant les vitres du compartiment, avec l'air maussade d'un Buller forcé de repasser la Tugela : le Japon, la brosse en main, triomphait de sa victoire, tandis que les Français se drapaient dans l'air indifférent d'une parfaite innocence : enfin nous avions notre eau, et nous pûmes nous débarbouiller avant d'arriver à Aomori.

Ces aventures intimes ne nous firent rien perdre des beautés du paysage, qui est réellement ravissant. Rien de bien grandiose sur la route, mais le Japon est décidément joli d'un bout à l'autre. La ligne après avoir traversé d'immenses plaines, divisées en rizières, au sortir de Tokio, ne tarde pas à aborder les premières rampes, qui peu à peu font monter à 355 mètres, à travers des paysages qui donnent de perpétuelles illusions de parcs, entrecoupés de ravins à pic, où des torrents écument en blanches cascades, ou se débattent parmi de gros galets. Bien des fois on se croirait transporté au milieu des collines de Normandie, sur la ligne ravissante de Caen à Flers, puis ce sont des aspects rappelant les paysages plus sauvages des Pyrénées, sans en avoir la grandeur. De temps en temps des souvenirs du passé viennent planer sur cette belle nature, et l'esprit se plaît à placer ces vieilles routes, sous ces vieux pins creusés par les siècles, les puissants Daïmios, hautains et cruels, marchant à la tête de leurs hommes d'armes, toujours en quête de quelque beau fait de guerre, capable d'illustrer leur nom.

A Shirakawa, par exemple, au point culminant de la ligne, le train s'arrête en face et tout près des murailles en ruines, aux blocs énormes, d'un vieux château-fort, vrai nid d'aigles qui servait de capitale à un Daïmio. C'est ici qu'une des batailles les plus sanglantes et les plus acharnées de la guerre de restauration, fut livrée en 1868, et les ossements de bien des braves Samourais, défenseurs acharnés des vieilles traditions du Japon, doivent tressaillir là, sous l'herbe, quand passe le monstre de fer introduit sur le sol sacré du Grand Nippon, par les idées étrangères qui ont révolutionné le pays. Nous avons laissé sur la gauche, après la station de Utsu-nomyia, les monts géants et les célèbres temples de Nikko, situés dans un paysage incomparable ; le temps qui vole ne nous permet pas de les visiter. Les bonzes bouddhistes s'y établirent au moins dès l'an 767 ; mais la partie la plus magnifique de cette merveille du Japon fut érigée, en 1616, sous l'administration du fameux bonze Jigen-Daishi, par Hidetada, pour servir de tombeau à son père Yéyasu, le grand persécuteur.

A la tombée de la nuit, nous voyons se profiler sur le ciel empourpré la silhouette aux sommets multiples d'une montagne devenue récemment célèbre par un grand cataclysme naturel. Le Bandaï, dont le pic le plus haut atteint 1830 mètres, se composait d'un ensemble de quatre cônes arrondis encadrant un haut plateau ; ce puissant soulèvement volcanique, s'inclinant au Nord et au Sud vers deux beaux lacs, est un point fort apprécié des admirateurs de la belle nature. Or, le 15 juillet 1888, par un temps calme et de toute beauté, vers 7 heures du matin, des grondements souterrains furent perçus par les habitants d'alentour, qui crurent d'abord aux roulements prolongés d'un orage lointain. Une demi-heure après, se produisit un tremblement de terre assez énergique, suivi, au bout de quelques minutes, d'un choc bref et plus violent. Le sol oscillait encore, quand, à 7 h. 45, une explosion épouvantable vint répandre partout l'effroi, puis 15 ou 20 autres se succédèrent presque sans interruption, comme une canonnade infernale. En même temps, des colonnes de matières noires étaient projetées dans les airs à des hauteurs doubles de celle de la montagne, puis la poussière s'éleva deux ou trois fois plus haut, et s'étala dans l'atmosphère, en forme de sombre parasol, éteignant presque totalement la lumière du jour. La dernière explosion se fit presque horizontalement, par le flanc du Ko-Bandaï (l'un des pics). Quand les ténèbres furent dissipées, on put se rendre compte de la grandeur du désastre. Un des sommets s'était effondré en bloc dans l'abîme béant ouvert sur ses flancs, une avalanche de boue et de roches s'était ruée, avec une terrible rapidité, ensevelissant toute la vallée de Nagase avec ses villages et ses malheureux habitants, sans parler des forêts renversées et des rivières taries ou déviées de leur cours. Tout cela s'était accompli en un peu plus d'un quart d'heure.

La nuit nous empêcha d'assister à la descente de notre train vers la mer et Sendai, ville où nous entrions dans l'immense diocèse de Hakodaté. Le matin, nous approchions déjà des collines basses, à la végétation plus maigre et plus rare, parfois couvertes de pins maritimes : nous étions au Nord du Japon, et nous approchions des eaux du détroit de Tsugaru : tout nous rappelait les côtes du Nord de la France, de Jersey ou de la Bretagne. Entre les collines, nous passons sous de longs tunnels en planches, qu'on est à réparer, pour l'hiver qui vient : ce sont les abris contre la neige qui, sous l'impulsion de tempêtes de Nord-Ouest, s'amoncelle dans les cols et obstruerait la voie sans cette précaution. Enfin nous voici au bord des belles baies du Nord, dont les flots bleus viennent mourir au pied de la chaussée. En contrebas de la voie, se groupent, dans l'espace vide laissé au haut des grèves, de petits villages de pêcheurs, dont les huttes, assez semblables aux chaumières de nos côtes, portent d'énormes galets plats, pour empêcher la toiture en planches d'être emportée par le vent. On se croirait dans le voisinage de Camaret ou d'Audierne, ou sur les derniers gradins des Montagnes

Noires, couvertes des genêts et des landes sauvages chères au cœur du Breton.

Cependant un vide immense se fait sentir ici ; il manque quelque chose dans cette verdure, au flanc de ces collines, au bord de ces gracieuses rivières ou de ces gros torrents ; les cabanes ne se groupent autour de rien, on dirait un troupeau sans pasteur, désorienté, jeté au hasard dans la plaine. Ah ! *le clocher à jour*, parfois bien modeste, parfois bien noirci par les âges, quelle place il tient dans nos pays chrétiens ! il faut venir ici pour le sentir. Les pagodes et les cimetières ne manquent pas, mais d'ordinaire tout cela est mis à l'écart : ce n'est le vrai centre d'attraction pour les populations d'aucun pays. Pour les unir, pour les protéger, il leur faut la maison du bon Dieu, et le clocher qui montre le ciel, terme de toutes nos espérances, en attirant vers la présence réelle du divin Roi quiconque a besoin de lumière, de force et de consolation, c'est-à-dire nous tous, Européens et Japonais. Ah ! pauvre général, sénateur ou n'importe qui, fortuné de ce monde, notre compagnon d'un jour, ce matin nous t'avons fait part d'un peu de notre vin de Portugal, et tu t'es frotté la poitrine, par un geste international compris dans tous les codes, pour exprimer ta satisfaction et ta reconnaissance : si tu pouvais savoir que tu as une âme immortelle, si tu devinais le don que nous voudrions y mettre... mais c'est inutile, tu ne nous comprends pas. Restons amis quand même, et puisse un jour, le souvenir de ce pittoresque voyage te revenir et t'aider à trouver moins rébarbatif le prêtre en soutane noire qui peut-être t'offrira de t'ouvrir le ciel. — « Aomori ! » Tout le monde descend. — Il est grand temps de déposer la plume : vous n'arrivez pas par l'Annam, mais par l'*Ernest Simons*, avec le Commandant Durrande : quelle chance !

Au revoir, bientôt, en Chine !

Aomori, 9 novembre 1900.

Lors de notre arrivée de Tokio, Aomori nous fit grise mine ; il pleuvait depuis un demi-heure quand le train pénétra dans la gare ; les chemins mal entretenus qui servent de rues, étaient détrempés, défoncés, boueux : on était soulagé de se dire qu'on n'aurait pas longtemps à se crotter dans un pareil borbier. La ville, située au fond de l'anse occidentale de la baie qui porte son nom, compte un peu plus de 24000 habitants, mais elle est bien plus étendue qu'une ville d'Europe de même population : ce doit être général au Japon, où les entassements d'êtres humains, empilés par 4, 5 et 7 étages dans de hauts immeubles, sont chose inconnue, et peut-être impossible en bien des cas, à cause des tremblements de terre. D'autre part l'instinct et le goût de la propreté n'a pas permis aux insulaires de Nippon de s'entasser horizontalement comme des harengs dans leurs petites maisons de bois et de papier, à l'instar de leurs voisins d'outre Mer Jaune, dans leurs infects

taudis. La rue principale est fort longue, et suit naturellement une direction parallèle au rivage, de l'Est à l'Ouest.

On sent ici qu'on s'éloigne de plus en plus du foyer de la civilisation. Ayant fait comprendre à grand'peine à un coolis, qui baragouinait quelques mots de jargon anglais, que nous voulions prendre le bateau pour Hakodaté, nous fûmes introduits dans le compartiment extérieur d'une petite boutique d'apparence louche, et assis de travers sur le plancher du compartiment haut, nous subîmes un interrogatoire aussi drôle que minutieux. Il fallut pécliner nos titres, indiquer notre patrie, notre âge, notre lieu de provenance... nous eûmes la prudence de nous résoudre à ne déclarer, si on nous le demandait, ni le nombre de nos dents que nous ignorions, ni notre poids, à cause des modifications que le mal de mer pouvait y apporter : si on nous pesait en débarquant à Hakodaté, on serait capable de nier notre identité et de nous prendre pour des traîtres ! — Enfin, ne comprenant plus rien à certaines formalités qu'on semblait exiger, la résolution fut prise d'aller demander secours au Missionnaire, que primitivement nous ne comptions saluer qu'au retour. Ce fut une vraie bonne fortune : pour le comprendre, il faudrait connaître le Père Faurie.

Après de pénibles recherches dans une rue où on a oublié de mettre les numéros sur les maisons, entrez dans une petite cour minuscule, attiré par les caractères *Tien-tchou-kiao*, peints au fond sur un poteau. Déchaussez-vous, et avancez tant que vous pourrez sur les nattes du corridor : voici la cuisine ; un petit boy de six ans regarde maman frotter une casserole : « Où est le P. Faurie ? »... « Faurie-san » dit le bébé, étonné de pareille ignorance, « mais *il est là*, » et le geste dit de continuer vers le fond de la maison. Il est là en effet, à deux genoux sur les nattes, au milieu d'une chambre bien éclairée, les deux mains sur un album où il colle ses chères mousses. Couvert d'une vieille soutane, mi-partie drap, mi-partie trous, il est absorbé dans sa contemplation de vieux savant, et de vieux botaniste collectionneur, et vous pouvez être sûr qu'il ne vous entendra pas entrer : d'ailleurs on fait si peu de bruit dans les maisons au Japon !

« Eh bien, Père Faurie, vous voilà occupé ! — Ah ! c'est vous, je vous attendais, on m'avait dit que vous passeriez par ici » : et l'on s'embrasse comme de vieilles connaissances. D'un mot, il comprend notre cas, et d'un bond le voilà dans sa chambre à coucher, changeant de soutane, se précipitant comme un affamé sur une occasion de rendre service. En passant la seconde manche, il se retourne vivement : « A propos, dites-moi, et les Boers ? » « savez-vous quelque chose de neuf ? croyez-vous qu'ils finissent par bouter les Anglais hors du pays ? » Vous auriez bien ri en sentant son ardeur patriotique, et vous auriez jugé bien froids, en comparaison, les plus chauds admirateurs, à vous connus, de la guerre du Transvaal. Le P. Faurie est un cœur d'or, sans détours, sans arrière-pensée, tout à Dieu, à sa chère mission,

à sa chère botanique et à la France aussi. Nos gouvernants devraient venir ici, pour apprendre si ceux qui travaillent pour le ciel, oublient les intérêts et l'amour de leur pays, et si, précisément pour servir la sainte cause à laquelle ils se dévouent, ils ne sont pas les plus vrais et fermes appuis de son influence, dans ces régions lointaines où, sans eux, notre nom serait oublié depuis longtemps.

Celui qui va pour deux jours se faire notre guide, est un rude missionnaire, un vrai, à l'antique, comme on n'en fait pas tous les jours. Peu soucieux de ses aises, du confortable, et comptant pour rien son temps, sa peine et son estomac, il fait à bride abattue des courses légendaires, à la recherche des âmes, ou des mousses de la forêt. On raconte de lui les choses les plus invraisemblables pour les uns, les plus édifiantes pour les autres, toutes possibles pour qui le connaît. Parti le matin, le long des grèves, un morceau de biscuit dans la poche, il achètera un poisson en route, et le jettera sur son dos, pendu à un brin d'osier. Au bout de quelques heures, on ne sait quand, la nature crie famine : alors on coupe une tige de bambou, on l'affile, on l'enfile à travers l'habitant des mers, on fait du feu, on fait tourner l'animal au-dessus, et au bout de quelques tours, le jugeant à point, on le mange sans plus de façon : le Père vous dira que ces festins, arrosés par l'eau limpide de quelque belle source claire, sont extra-succulents quand on les considère à travers le prisme d'un ventre creux : c'est assurément expéditif, et on pourrait recommander le procédé à ceux qui se plaignent de manquer de temps, c'est apostolique aussi, et bien des journalistes austères ou des députés vertueux y regarderaient à deux fois avant de se faire les imitateurs du bon Père Faurie. Un dernier trait pour le peindre. Monsieur le Docteur Harmand, ministre de France au Japon, en sa qualité de médecin, s'occupe toujours de botanique, et prend un grand intérêt aux travaux du P. Faurie, qui envoie ses trouvailles à maintes sociétés savantes. Il résolut donc de lui procurer le petit nœud violet, symbole d'humble mérite, que l'Académie donne, avec des palmes, à bien des sujets moins dignes de les porter. Il s'en ouvrit à table, devant une vénérable assistance, durant un repas auquel le futur décoré assistait. D'abord protestations énergiques : « Je n'ai pas besoin de ces affaires-là, je ne travaille pas pour ça, ... « à quoi bon ? etc., etc. » Au bout de quelques instants, le Père devient pensif, il réfléchit, il se ravise : « Eh bien ! monsieur le Ministre, si vous « voulez, je veux bien. Quand je vais à Tokio, ce tas de petits bonshommes « du musée là, me regardent avec un air de mépris, parce qu'ils sont des « savants officiels : alors quand j'irai les voir, je mettrai mon ruban, ils « seront pincés à leur tour, et je leur dirai : *ça te la coupe, mon vieux !* » Il y a dans cette boutade une connaissance originale, mais approfondie, du cœur japonais, et de son culte pour le bout de ruban.

Notre cas fut vite éclairci ; on ne nous demandait pas notre poids ap-

proximatif, mais on nous annonçait que toutes les bonnes places du bord étaient retenues, que même en seconde, il ne restait pas grand' chose, mais enfin, que sur le pont il y avait le grand air de la mer, et le spectacle des flots bleus pour nous consoler. N'ayant nulle envie de séjourner à Aomori, et n'étant pas exigeants, nous nous déclarâmes prêts à partir n'importe comment. Le P. Faurie vint nous accompagner à bord. Une fois sur le pont, on lui dit : « Père, si vous veniez avec nous ! — Tiens ! c'est une idée ! » et après quelques instants, la proposition fut acceptée, à notre grande joie, car on ne saurait dire combien, sous ses dehors un peu brusques et originaux, ce bon Père cache de qualités attachantes, auxquelles ceux qui l'approchent ne résistent pas. Les gens du monde l'apprécient beaucoup, et M. Ferrà en était tout ému. Il faut dire aussi que le missionnaire ne tarissait pas de questions sur les événements de France, et tout particulièrement sur notre belle colonie du Tonkin ; et comme M. Ferrà, homme de manières parfaites, très instruit de son histoire contemporaine, et spécialement fort au courant des affaires de l'Indo-Chine, est un très intéressant causeur, le questionneur buvait ses réponses avec une telle avidité, qu'on sentait que le contentement était réciproque.

Le *Suruga-Marou* est un petit vapeur, à peine deux fois grand comme le célèbre *Commerce* bien connu à Jersey. Des odeurs de poisson salé très avancé sortent de la cale, tout est bien étroit à bord : enfin c'est l'affaire de cinq heures, et, à moins de naufrage, nous n'en mourrons pas. A bord nous retrouvâmes notre illustre *sans-culotte* d'hier, puis une barque nous amena la nombreuse famille du ministre de nocturne mémoire, y compris la dame qui nous avait fait, à nous, pauvres rejetons de la race latine, le grand honneur de venir se peigner chez nous. Cette fois ils avaient le haut du pavé : c'était eux qui, par télégramme, avaient retenu toutes les places à bord ; du reste quoi de plus naturel, n'ont-ils pas, exclusivement à tout autre prétendant, l'incontestable empire des mers ? Il fallut donc s'incliner, sans même essayer de faire donner les troupes japonaises aux solides poignets. Le P. Faurie qui, parmi les plus grands fléaux du Japon, compte, au premier rang, les ministres protestants et leur influence anglaise, nous dit qu'il connaissait de vieille date notre compagnon de route, et lui adressa de fait amicalement la parole au passage, en lui demandant, sans plus de détours, quand il ferait son abjuration, comme plusieurs de ses collègues, ce dont le révérend rit, mais très jaune, à travers l'émail de ses grandes dents.

Voici, tout à l'honneur des Japonais, un procédé dont vous trouverez rarement le pendant, dans une traversée de Jersey à St-Malo, ou du Havre à Southampton. D'abord le capitaine, sans faire payer aucun supplément, nous installa tous trois dans le petit salon du pont réservé aux premières, et y fit préparer de quoi s'étendre, puis, ce qui est plus fort, il nous pria de

bien vouloir accepter un repas complet à la japonaise, également gratis, ce que nous fîmes avec plaisir, tant il l'offrait de bon cœur. Le P. Faurie nous expliqua même que notre installation dans le salon était une conséquence de notre acceptation du repas, les Japonais ayant été extrêmement flattés de nous voir nous mettre à leur table. De fait c'est un point sur lequel le peuple japonais est extrêmement sensible, et leur grande inquiétude, c'est la peur de n'être pas traités d'égaux à égaux par les Européens ; leur gros grief, ce qui leur met au cœur le plus de rancune, c'est l'*injustice* dont ils nous accusent sur ce point : « Voyez, disent-ils, voyez nos progrès ; ne sommes-nous pas comme vous, et pourquoi avez-vous l'air de ne pas nous prendre au sérieux ? » C'est une préoccupation qui hante incessamment leur esprit : et pourtant il faut bien avouer que malgré casquettes et pantalons, il reste encore un abîme entre les races : mais trêve de considérations ethnologiques.

Tant qu'on fut à l'abri, dans la baie d'Aomari, le *Suruga-Marou* se comporta bien, sans doute pour nous permettre de faire honneur au dîner japonais, qui fut servi, dans la batterie, sur de petits plateaux en laque, divisés en compartiments, contenant chacun une bonne petite chose, dans une petite soucoupe propre, ou dans une tasse en fine porcelaine. Au bout d'une heure et demie, les affaires se mirent à se gêner ; un gros coup de vent de Nord-Est régnait dans le détroit de Tsugaru, qui a très mauvaise réputation. La Bretagne tint bon, mais tous les convives n'eurent pas le même privilège, et presque tous se virent associés dans un malheur commun. On vit même les dominateurs de l'océan contempler attentivement, accoudés aux bastingages, la fureur de leurs sujets naturels, les flots insoumis, pâles sans doute de la légitime indignation d'un souverain méconnu. Tout a une fin sur cette terre, sur mer aussi ; à partir de Shirakamisaki, pointe extrême de Yézo, les lames cessèrent de balayer le pont, puis le roulis diminua peu à peu, et notre petit vapeur vint, à la nuit close, jeter l'ancre dans le port calme de Hakodaté. Notre guide nous déclare que la mission est à dix pas du débarcadère : sans doute il parle des siens, car il les a longs et rapides, et il prit les devants pour nous annoncer, tandis que nous le suivions de loin, sur la pente roide que domine la cathédrale, sac au dos, ou mieux valise sur l'épaule, comme les troupes pesantes marchent sur les pas de leurs éclaireurs. Vous savez déjà l'accueil du P. de Noailles ; la mission est pauvre, mais la charité dore tout, rend tout possible, et le P. de Noailles, en l'absence de Mgr Berlioz, parti depuis 6 jours, la pratique largement, simplement et avec la plus joyeuse affabilité.

Hakodaté, qui est le chef-lieu de la province d'Oshima, la plus méridionale de Hokkaido, compte 55,000 habitants ; c'est un entassement de petites maisons basses, presque toutes en bois, avec des rues droites, assez largement percées et bien aérées, mais fort mal entretenues ; sur la ligne de

hautes collines qui la protègent du côté du Nord, il y a quelques édifices en pierres ou en briques, école navale, collèges nationaux, résidences des missionnaires catholiques et autres. Plus loin un assez vaste musée dans un jardin public bien situé, d'où la vue est fort belle, sur le port et sur les deux baies que divise l'étroite presqu'île qui porte la cité. Ici se trouve le dernier asile des vieux Japonais, hostiles à toute transaction avec l'odieux étranger. Lors de la restauration impériale, les derniers tenants de la puissance Shogunale se réfugièrent ici et voulurent transformer le Hokkaido (Yézo) en pays indépendant. Bombardée par les soutiens de la nouvelle révolution, la ville dut capituler le 27 juin 1869, et c'est alors que s'éteignit enfin la guerre civile. Les environs sont pittoresques, sans rien de grandiose, mais très jolis, comme le reste du Japon. Dans le Sud-Ouest, une chaîne volcanique dessine un profil déchiqueté, très remarquable, sur lequel se détache un cône aigu, tout à fait caractéristique, dont le sommet était encore en activité il y a quelques années.

Sur les collines qui commandent la ville, on construit des forts, contre les Russes probablement ; cependant ces messieurs, s'ils voulaient s'emparer de l'île, prendraient très vraisemblablement un tout autre chemin. C'est à propos de ces fameux forts, que la défense de photographe, qui nous poursuit depuis Nagasaki, a pris sur les rives de Yézo des proportions fantastiques, atteignant les dernières limites du ridicule. A Nagasaki, une affiche très authentique, copiée sur place, défendait de faire manœuvrer les appareils redoutables jusqu'à une distance de 5750 Ken de la place : le Ken vaut 1^m82. Le coupable était menacé de onze jours à un an de *major imprisonment* avec une amende de deux à cinquante yen. L'affiche ajoutait, plus paternellement : « le gredin qui s'avisera d'arracher le poteau portant cette affiche, sera passible de onze jours à deux mois de prison, ou d'une amende de deux à vingt yen. » C'était à donner envie aux photographes d'arracher le poteau avant que d'opérer, d'autant que la prodigieuse pancarte ajoutait, par manière de conclusion : « mais si on peut prouver qu'on a arraché le poteau par erreur ou par inadvertance, on n'aura à verser qu'une somme de 5 sous à 1 yen 95 » (*sic*). On pouvait donc se contenter d'y amarrer son cheval, de lui donner une raclée, et de lui laisser emporter le piquet avec l'affiche *par inadvertance*. A Hakodaté le gouvernement se montre bien plus féroce, et des pancartes épouvantables font à l'étranger qui arrive, dès son premier pas sur le bateau, un accueil glacial qui le fait frissonner d'une sainte horreur. Les yens devront se verser par centaines, ou par milliers, et les gros mots de prison perpétuelle ou autres peines plus graves donnent envie de jeter son appareil par-dessus bord, d'autant plus qu'avec sa liberté, on met en péril celle du Capitaine qui est chargé, de par la loi, d'expliquer le cas aux idiots assez arriérés pour ne savoir ni le japonais ni l'anglais. Notre commandant dut nous supposer très instruits, car il ne nous demanda pas si

nous possédions l'un de ces deux idiomes privilégiés des dieux : notre bonne grâce à accepter son dîner, lui persuada sans doute que des gens si comme il faut devaient savoir tout au moins l'anglais. Dans les environs de Hakodaté les affiches menaçantes ont poussé partout, comme les bambous ; un témoin absolument sûr en a vu par delà la Trappe, de l'autre côté de la baie, à 7 grandes lieues (29 kilomètres) du port : voyez un peu les renseignements que révéleraient des plaques impressionnées par les forteresses à cette distance ! De plus, l'endroit interdit se trouve de l'autre côté d'une double rangée de collines que les yeux de vingt lynx réunis n'arriveraient pas à percer. Le comble, c'est que le gouvernement fait à certains artistes, de probité reconnue, le grand privilège de pouvoir photographier tous les deux, ou tous les trois jours sous l'œil vigilant de la police. Seulement ils sont sans cesse assis sous une épée de Damoclès, et pour un rien on les accuserait du crime de haute trahison. La police peut venir à tout moment, même au sein de votre plus doux repas, vous secouer de sa rude main et vous demander : « Vos plaques ou la vie ! » Et ce n'est pas une vaine menace ; elle vient, la police, et il faut satisfaire ses yeux d'argus. Nous avons vu, nous emportons, et vous verrez vous-même, des épreuves tirées avec des plaques corrigées, retouchées par les scrupuleux exécuteurs des hautes œuvres de son Excellence le Ministre de la police et de son Excellence le Ministre de la Guerre, de la défense nationale et des fortifications. Sur un cliché on voyait une île : « On peut avoir idée de la fortifier, les Européens « vont savoir où elle est : » crac ! un gros coup de pinceau, trempé dans l'encre de Chine, brosse la dangereuse révélation. « Ah ! ici on voit la mer ; « on voit de quel côté s'ouvre la baie, ça peut servir aux Européens ! » Et le balai officiel supprime impitoyablement le danger de la patrie. Nous avons surtout une épreuve où la main fidèle du brave gendarme n'a littéralement laissé, d'une plaque de 12 sur 18, qu'un petit carré de 4 centimètres et demi (*sic*), où sous les bavures de l'encre de Chine on ne voit plus qu'un cavalier japonais, fort laid du reste, monté sur une rosse de Yézo qui marche sur la grève, les pieds dans l'eau. On a dû supprimer les nuages pour laisser ignorer aux Russes qu'il y en a dans le Hokkaido !

Et cependant, de toutes les maisons de tous les Européens qui habitent sur toute la montagne, on peut, sans se déranger, chaque fois que le soleil luit, voir de près et photographier la baie, les îles, le port, et les fameux forts avec les embrasures de leurs canons. — C'est puéril, mais c'est vrai. Vous comprenez bien que les artistes se gardent de livrer au pinceau de Pandore leurs plaques de valeur ; du reste il ne faudrait pas beaucoup d'ingrédients pour faire disparaître l'encre de Chine, mais on ne le fait pas ; les clichés ainsi corrigés, assez médiocres par eux-mêmes, ont acquis sous la main militaire une valeur historique, qui décuple leur prix, et fera rire bien des générations.

Pour M. Ferra, muni du minuscule vérascope, les fureurs de l'armée japonaise étaient peu redoutables, et durant la visite de la ville, et surtout de l'observatoire, qui fut faite à fond, un petit « clic » nous avertissait d'une nouvelle contravention aux lois du pays. Une série de 64 plaques fut ainsi obtenue : comme bouquet nous allâmes photographier le poste central de police, avec la figure béate des sbires, dont le devoir était de nous jeter sur la paille humide des cachots ; le monument n'a rien de bien élégant, mais le tableau est plein d'intérêt, en raison du piquant souvenir qu'il rappelle. — Inutile de vous narrer par le menu la description des instruments de l'observatoire : les employés, avertis par télégramme de Tokio, nous firent un parfait accueil, et le but principal de notre excursion dans le Nord fut parfaitement atteint.

Durant un séjour aussi court que le nôtre, il n'y avait pas à songer à aller voir la Trappe de N.-D. du Phare, située sur la côte occidentale de la Baie ; il fut seulement possible d'aller, sous la conduite du P. Faurie, voir la maison des Trappistines, ancien orphelinat de la S^{te} Enfance, qui s'élève sur les collines, à 8 kilomètres environ, au Nord-Ouest de Hakodaté. Un tramway rudimentaire, mais enfin qui marche toujours, fait faire la moitié du chemin. Les religieuses, au nombre de dix, ont une rude vie dans ce climat, très froid en hiver. Elles ont pour aumônier le P. Robert, détaché de la Trappe avec un frère, pour le service de la communauté. Pour nous dédommager de la visite que nous ne pouvions faire aux religieux, la bonne Providence amena à la procure des Missions Étrangères le Père Gérard, abbé, qui était venu à Zikawei en se rendant au Japon, et son compagnon, le brave et saint Père Yves, son fidèle compagnon : nous passâmes de bonnes heures à discourir de bien des choses, intéressant le service du bon Dieu et le salut de ces pauvres Japonais, sans oublier la petite note patriotique, et l'inévitable question du plongeon fait, par le prestige britannique, du haut des kopjes du Transvaal. Il paraît que ce déclin du grand astre, ternit jusqu'aux confins de la terre l'influence de ses dévoués *pasteurs*, et qu'il en résulte un vrai bien pour la vraie religion.

Ce soir-là, malgré toutes les annonces, il n'y avait pas de bateau pour Aomori, et il n'y avait plus une seule place à bord du vapeur du lendemain matin : force nous fut donc d'attendre encore une journée, sous la pluie qui avait repris, mais au milieu des plus agréables entretiens, le départ de la malle, qui leva l'ancre à minuit. Le *Tokai Marou*, grand et bon bateau, berça doucement notre sommeil, et nous déposa tranquillement après une nuit calme, en rade de Aomori à 5 h. $\frac{1}{2}$, dès le lever du jour. Cette fois nous n'avions pas accepté un repas à bord, mais en revanche on en fit un à nos dépens ; le cuir des souliers parut très appétissant aux rats, qui peuplent la batterie, et deux larges trous sont là, preuves irréfutables, servies par deux bouches béantes, pour témoigner de la bonne qualité du

cuir, ou de la voracité des habitants du Tokaï Marou. La Ste Messe vint couronner dignement un si facile voyage ; seulement avant de la dire, le bon Père envoya son catéchiste chez le boulanger du coin acheter de la farine pour faire des hosties, ce qui donna le temps de faire la méditation que le sommeil avait empêchée à bord. — En attendant le repas, le botaniste se réveilla chez notre hôte, et il nous fit à fond les honneurs de ses belles collections. Lui, si pauvre et si dur pour lui-même, lui qui couche n'importe où, et se contenterait, pour couverture, de l'azur du ciel, il a fait construire à ses chères plantes une vraie forteresse, à l'abri des voleurs et du feu. Ce genre de constructions est fort répandu au Japon ; vous ne pouvez manquer de le remarquer dans les rues des grandes villes, tranchant par sa forme et sa hauteur sur l'uniformité des petites maisons de bois, et si ses fenêtres sont ouvertes, leur épaisseur ne pourra pas manquer de vous frapper. Ce sont des abris où les habitants de la rue, ou du village entier, qui se sont coalisés pour les construire, mettent leurs objets précieux pour les préserver de ces incendies terribles qui causent tant de ravages dans les villes du Japon. La charpente des murs et du toit est noyée de part et d'autre dans de nombreuses couches d'enduit très bien fait, très dur, très résistant et réfractaire à l'action du feu. On en met ainsi quinze, vingt et même plus de trente épaisseurs, et il paraît que l'intérieur est parfaitement protégé contre n'importe quel feu. Les fenêtres, ou plutôt les volets, confectionnés par la même méthode et bardés de fer, présentent l'aspect d'une série de boîtes, posées de champ et engagées les unes dans les autres ; le trou du mur a inversement l'apparence d'une suite de gradins creusés sur tout le pourtour, pour recevoir le relief correspondant du volet. Des verrous énormes, manœuvrés par des clefs gigantesques, assurent la fermeture hermétique des lourdes portes, maçonnées d'après le même principe que les volets : chez le P. Faurie la porte mesure environ 50 centimètres d'épaisseur.

Tandis que M. Ferra photographie toutes ces merveilles, et les bambins attirés dans la cour par la vue des étrangers, je vous salue en vous souhaitant une heureuse fin de voyage.

Tokio, 12 novembre 1900.

Hier quelle grande fête à Zi-ka-wei ; quelle belle réunion d'évêques et de missionnaires pour le sacre de Mgr Paris ! L'ange de Chine en a-t-il porté la nouvelle à bord de l'*Ernest-Simons* ? En ce jour-là Tokio a été proche de Tong-ka-dou ; et de la terre foulée par les pas de S. François-Xavier sont montées bien des prières, pour obtenir à notre nouveau pasteur toutes les vertus et les faveurs célestes qui ont illustré le grand S. Martin.

Prenez maintenant votre courage à deux mains, et venez tenir compagnie aux voyageurs revenant à toute vitesse de Aomori : ce ne sera pas long. Le départ est à midi précis, et les trains au Japon ont la qualité d'être assez exacts.

Le P. Faurie, qu'il n'est plus besoin de vous présenter, nous accompagne jusqu'à la première station, puis nous restons seuls, maîtres du terrain, libres d'admirer à notre aise cette terre si jolie et ses paysages gracieux. A la longue, vers cinq heures du soir, deux compagnons, puis quatre vinrent nous avertir qu'il faudrait se serrer durant la nuit; enfin à Sendai, sur les onze heures, trois hommes et autant de femmes nous mirent au grand complet. Si du moins ils étaient restés tranquilles !

Mais les gilets et les vestons à la coupe dernier *chic*, ne donnaient pas les bonnes manières à mes voisins, et dans ces gros cerveaux, émergeant de la volute immaculée du col en celluloïde, comme un potiron piqué dans un saladier, l'idée des convenances et de l'abnégation ne s'était pas encore infiltrée à la suite du *English spoken* et des mathématiques spéciales.

D'abord, sur les 24 jambes qui avaient envahi le compartiment, bien peu pendaient normalement le long des banquettes ; ceci, c'est naturel ; tout le monde sait en effet qu'il est bien plus commode de grimper dessus et de s'y accroupir à son aise : cela a bien l'inconvénient de roidir désagréablement l'incommode habit bifurqué dont s'affuble le naïf habitant du pays du soleil couchant, mais cela ne fait rien, et ça a l'avantage de donner une raison de se déchausser en public : c'est autant de gagné, même dans le monde comme il faut. Mais surtout que de bruyantes conversations, mêlées de gros rires périodiques, de renâclements sonores, et surtout de ces formidables bâillements, soupirés toutes les cinq minutes, avec les gémissements puissants de la sirène d'un cuirassé d'escadre, par une espèce d'hercule, aux formes athlétiques, qui avait évidemment la passion de se faire admirer et qui fut baptisé du nom de *Grand Bouddha* ! Puis, faut-il tout avouer ? plusieurs de ces *Messieurs* venaient de faire la noce, on le sentait bien, et l'un passa de longs quarts-d'heure, penché à la portière, comme à bord, en temps de tangage, assisté d'une de ces pauvres femmes, qui dut interrompre son repos, et dégringoler de sa banquette, pour lui passer successivement des douzaines de mouchoirs en papier qu'elle puisait avec résignation dans les profondeurs insondables de ses inépuisables manches. Les autres regardaient cela d'un air pacifique, sans étonnement, avec l'air de se dire philosophiquement : « ce que c'est que de nous ! »

Nous tirâmes de notre situation nocturne, un peu gênée, l'avantage de savoir du moins comment on fume en bonne société, quand on sait vivre. Ce fut le *Grand Bouddha* qui ouvrit le feu, interrompant pour un temps ses terribles rugissements. Tout Japonais semble porter sur soi le nécessaire du fumeur, dans une jolie petite boîte longue, généralement laquée. Les parties essentielles sont les munitions, un tabac assez bien estimé des Européens, la pipe, ou la pipette ; un petit fourneau de cuivre poli, gros comme un gland ou une noisette, emmanché au bout d'un porte-plume creux. Notre homme ayant bourré son appareil, prit en main l'un des bols du service à

thé, alluma, puis dès que les deux premières bouffées eurent mis le tabac en ignition, d'un coup sec, il vida sa pipe dans le bol : c'était la mèche pour tout le reste de l'opération. Alors les pipes se succédèrent, s'allumant toutes à ce foyer commun. Une des dames fort bien mises s'inclina bientôt, et fit à monsieur la politesse de lui demander du feu : elle s'en tirait comme n'importe quel gendarme, bourrant, vidant, allumant, et lançant dans les airs des filets vaporeux, avec l'assurance que seule peut donner une expérience consommée. — Au petit jour, les messieurs saôuls descendirent avec leurs dames, et le voyage s'acheva sans plus d'incidents, dans un calme relatif.

Puisque nous voilà à Tokio pour la dernière fois, il est temps de jeter un coup d'œil sur la capitale de l'Empire du Japon. L'ancien Yédo n'a été élevé à son rang suprême que depuis 1868, date de la fameuse révolution d'où sortit le Japon moderne; c'est le 13 septembre de cette année-là, qu'elle prit le nom de capitale de l'Est, et le 26 mars 1869 qu'elle devint la résidence de l'Empereur et le siège du gouvernement. Ces dates suffisent à expliquer son état actuel ; 30 ans n'ont pas encore donné le temps de transformer Yédo, et d'en faire ce que le grand nom de capitale dit à nos esprits européens ; sauf le château aux murs imposants, et quelques ministères neufs en style assez rococo, on n'y trouve même pas ce cachet de grandeur, que de vieux et grands édifices, tout au moins des ruines, ou des sépultures historiques, donnent en Chine aux capitales, assez mal entretenues, de Nankin et de Peking. Yédo n'était que le château-fort et l'arsenal du puissant Shôgoun ; les grands souvenirs du passé, attachés à la personne sacrée des divins empereurs, planent encore sur Kyôto.

Le groupement de 1400000 habitants dont se compose le Tokio actuel, ne fut au début qu'un de ces modestes villages de pêcheurs, qui se cachent dans un abri naturel, au fond de toutes les baies du Japon. C'est en 1456 qu'il commença à avoir une histoire ; un certain monsieur Ota-Dokwan, petit Daïmio peu célèbre, choisit l'emplacement pour y construire son château-fort. Après plusieurs changements de mains, Yédo étant passé sous le pouvoir de la puissante famille Tokugawa, Yeyasu (ou Jéyasse comme son nom se prononce), le grand shôgoun du Japon, y bâtit, en 1590, sa forteresse, qui fut plusieurs fois incendiée, mais demeura, 250 ans durant, la résidence des maîtres du Palais, qui exercèrent pratiquement une réelle royauté, jusqu'en 1868, tant que le titre demeura au pouvoir des Tokugawa.

Actuellement, Tokio est divisé en 15 arrondissements, dont la population varie entre 40,000 et 140,000 âmes ; celui de Kanda, sur lequel est la légation de France et qu'on pourrait comparer au quartier Latin de Paris, en compte 135,000. Avec ses petites maisons en bois, et ses rues, généralement étroites, Tokio a plutôt l'aspect d'un immense village, ou de la réunion d'une infinité de villages, que celui d'une grande ville au vrai sens du mot. Quel-

ques rues plus larges sillonnent, il est vrai, cet immense assemblage de cases, mais beaucoup trop vastes en proportion des édifices, elles ont plutôt l'air de grand'routes séparant des bourgades distinctes, que d'artères servant à la circulation dans l'intérieur d'une grande cité. Seul, le château, qui occupe à peu près le centre de la ville, éveille une idée de grandeur, par ses murailles, formées de blocs immenses de belles pierres, ses larges fossés, et ses vieux pins se mirant dans l'eau. Les grandes maisons à l'européenne qui montrent de ci de là leurs toits élevés, sont trop clairsemées pour former un tout complet, et par contre, on tombe aux environs du château sur des terrains vagues, sales, mal entretenus, sorte de bande inculte, destinée peut-être à devenir dans quelques années le *beau* Tokio. — Aujourd'hui, la trace la plus manifeste de la civilisation européenne, ou américaine, si vous aimez mieux, celle qui vous poursuit et vous enlace partout, c'est l'infâme poteau télégraphique, téléphonique, ou chargé de la canalisation de la lumière électrique, planté partout, obscurcissant l'air de son réseau serré de toile de fer. Nous avons compté 22 rangées de 18 fils (total 396), sur une seule de ces lignes de poteaux, dans les allées voisines du château, et il y a plusieurs lignes presque aussi chargées, convergant, ou se croisant par endroits; on se croirait dans un New-York condensé : c'est fort laid. — On attribue au territoire privilégié occupé par tant d'êtres humains, la longueur de 9 kilomètres et demi de l'Est à l'Ouest, et de 13 kilomètres du Nord au Sud (les dimensions correspondantes de Paris sont de 11 kil. et 9 kil. environ). Pour être juste, il faut signaler deux parcs, d'une réelle beauté, situés aux deux extrémités du diamètre qui coupe la ville du Nord-Est au Sud-Ouest. L'un est le parc d'Uyéno, où se trouve un assez beau musée, l'autre celui de Shiba, fameux par les grands temples bouddhiques et les tombeaux de six des shogoûns de la grande famille Tokugawa. L'Université impériale est établie dans de vastes terrains, assez bien plantés, qu'on peut considérer comme faisant le prolongement du parc d'Uyéno; quant au cœur du château, où se dresse le palais impérial, les profanes n'ont pas le droit d'en parler; toutefois, du haut de la tour de l'observatoire, qui a le privilège d'être abrité dans un des angles de l'enceinte sacrée, on en voit assez pour juger qu'il ne doit rien avoir de merveilleux.

Une ou deux lignes de tramways traversent les principaux quartiers; les voies sont mal entretenues, et les véhicules, hâlés par des haridelles, tout ce qu'on peut imaginer de plus sale dans une de nos petites villes de province. Aussi les déraillements sont-ils fréquents, et nous avons vu en quelques jours, plus de dix encombrements de ces vilaines boîtes jaunes, attendant qu'on eût fait rentrer les galets à peu près ronds du chef de file, dans sa double ornière de fer : quiconque se respecte prend une voiture, ou mieux une *ricksha* : ces dernières sont parfaites, et incontestablement supérieures à tout ce qu'on trouve ailleurs pour le service du public.

Tokio, faut-il le dire ? est une ville militaire ; il n'en peut être autrement avec le mouvement actuel, et les développements énormes que prennent ici l'armée et la marine. A certaines heures, les rues, surtout celles qui avoisinent le château, sont pleines de petits soldats, assez débraillés, marchant généralement deux à deux en flânant devant les boutiques, la casquette sur l'arrière du crâne, et se tenant souvent par la main : ce témoignage fréquent d'attachement mutuel leur donne même une tenue assez drôle. Ils sont très respectueux envers leurs chefs, et pour tout officier, ils ne se contentent pas de saluer, ils s'arrêtent tout net, à quelques pas de distance, la main sur la couture du pantalon. Un monument caractéristique et cher aux petits troupiers japonais, se dresse entre le musée d'artillerie et la caserne de la garde impériale, à l'entrée du château ; c'est une immense baïonnette en bronze, coulée avec le matériel de guerre pris dans une récente expédition. Du pied de cette baïonnette, plantée au sommet d'une côte très raide, où monte une large rue, on a une des plus belles vues sur l'immense échiquier de la grande ville. Ce qui attire le plus les yeux, c'est tout là-bas, du côté de l'Est, sur une autre hauteur, un grand monument blanc, surmonté d'un dôme et d'un beau et solide clocher que domine une croix d'or ; c'est le signe et l'empreinte de la grande nation haïe et redoutée au Japon, non sans raison du reste : c'est comme une frange du manteau russe, s'étendant à travers les espaces glacés de la Sibérie et de la Mandchourie, comme une menace perpétuelle sur les montagnes du Grand Nippon, bien petit devant le colosse moscovite.

A moins de se résigner à copier quelque guide plus ou moins bien renseigné, on ne saurait tout dire sur Tokio, pour y avoir passé une vingtaine de jours, consacrés en majeure partie à ses observatoires. Mais il est bien difficile d'en dire quelque chose sans parler de ses étudiants. Pour tout faire à l'instar de l'Europe, le Japon a créé son Université, ses palais scolaires, ses lycées, ses *high schools for girls*, et la capitale est devenue naturellement le foyer incandescent où viennent bouillir tous les cerveaux de la jeune nation. Les degrés par lesquels le nourrisson de la science s'élève jusqu'aux hauts sommets du savoir humain ont trop de ressemblance avec les institutions similaires de France ou plutôt d'Allemagne, pour qu'on s'arrête à en donner le détail ; sous des mots ronflants, c'est simplement copié, tout comme le fusil Gras. Mais ce qui n'est certainement pas copié, c'est la rigidité méticuleuse de la réglementation, qui semble avoir accumulé, devant l'initiative du corps enseignant, toutes les formalités, tous les buissons d'épines, les plus gênants et les plus impatientants, qu'on ait pu recueillir chez toutes les nations civilisées : il semble que le caractère japonais soit une terre merveilleusement féconde pour ce genre de plantes-là : la pape-rasserie, la bureaucratie, le formalisme, les taquineries administratives poussent ici, avec un luxe de végétation pareil au développement luxuriant

des mauvaises lianes dans les pays tropicaux. Pour ne citer que quelques rares exemples, un lycée se verra forcé, sous peine de se voir refuser ou retirer ses privilèges, et de se voir pratiquement déclassé, de tenir et d'exhiber à la première réquisition son ordre du jour, sa liste quotidienne d'absences ou de présences dans chaque classe, ses notes, la série de ses devoirs et... on exigera que les élèves aient non seulement tels et tels exercices de gymnastique, mais qu'ils soient baignés à telle date ; de plus la visite du médecin officiel (il faut bien trouver à employer tant de docteurs) est de rigueur tant de fois par mois, et chaque élève doit avoir son carnet sanitaire, où on déclare explicitement l'état de sa santé, ses indispositions, et régulièrement, de 15 en 15 jours, sa taille, son poids et certaines autres mesures, en particulier le tour de sa poitrine (*sic*).

Voici un fait absolument authentique, une affaire qui se traite actuellement et ne sera conclue que dans quelques mois. Le bel établissement des Marianites, *Stella Matutina*, qui est déjà reconnu comme lycée, est en instances pour obtenir le privilège de *sursis d'appel*. C'est un acte par lequel le gouvernement, sage sur ce point, permet aux élèves d'un établissement, qui ont commencé tard leurs études, d'attendre, pour faire leur service militaire, le moment où ils auront achevé dans ce lycée le cours normal de leur instruction secondaire (1). Quand les pièces sollicitant cet avantage eurent été déposées, une enquête fut décidée, c'est dans l'ordre, et les professeurs nommés pour la faire firent un rapport comme cela se pratique partout, et soulevèrent des objections : le contraire eût renversé les bases de l'ordre social et scolaire. Parmi les trois objections les plus graves, savez-vous quelle était la plus essentielle ? La voici : le lycée était accusé d'enseigner *deux* langues vivantes étrangères, or, c'était intolérable, car chaque lycée est enregistré pour en enseigner *une*. Il vous semblera peut-être qu'un lycée devrait mériter d'autant plus de faveurs qu'il est capable d'enseigner plus de choses à ses élèves ! C'est vrai, à prendre les choses dans leur réalité, mais c'est faux administrativement, dans l'espèce c'était ultra-faux à cause de la supériorité que cela donne à un lycée tenu par des étrangers, au grand dépit des écoles indigènes. — Que faire ? Le directeur de l'école se rendit chez l'oracle universitaire, et lui exposa son cas. Il était difficile à des Français de ne pas profiter de la langue, que seuls ils parlent à Tokio comme idiome maternel, pour l'enseigner aux Japonais qui en ont besoin et qui y tiennent ; d'autre part, renoncer à l'anglais c'était fermer à peu près toutes les carrières officielles aux élèves d'un établissement officiellement reconnu. *Quid ad casum ?* — La solution ne manque pas de sel. Notre nouveau Salomon, évidemment flatté d'avoir l'Européen sous la main, ce qui lui donnait évidemment beaucoup de face, se mit la main sur le front, puis sur la bouche, puis assurant

1. Avant l'envoi de cette lettre en France, février 1901, l'école *Stella Matutina* a réussi à obtenir ce privilège.

l'équilibre de ses lunettes d'or (il doit en avoir), prononça d'un air bienveillant et satisfait son paternel *εὐρήκα* ! — Le lycée ne doit enseigner qu'une langue vivante étrangère, *concedo* ; mais le lycée, ça ne dure pas éternellement. Ouvrez le lycée le matin, enseignez une langue durant le nombre d'heures prescrites par LA LOI... puis déclarez le lycée clos, et alors, qui pourra vous défendre de donner des leçons particulières à quiconque en voudra?... Devant ce trait de génie, il n'y avait qu'à s'incliner avec admiration... Ainsi fut fait. On enseigne donc les sciences et... en français durant la matinée, puis sur les 2 ou 3 heures de l'après-midi, un signal solennel, bruyant, invite les écoliers à plier bagage et à aller respirer l'air pur de la campagne : le lycée est fini... on change de livres et on fait de l'anglais à force. C'est fort gênant à combiner à cause des divers cours que le même professeur doit faire, mais enfin ce n'est pas la mer à boire, et après tout on vit.

Une autre marque, une tare si vous voulez, de l'éducation officielle à Tokio, c'est la haine de l'étranger, l'orgueil et l'infatuation sotte et débordante que l'étudiant de cette ville pompe, et dont il se gorge aux sources que lui offre l'État. Si vous en voulez la constatation prouvée pièces en main, vous n'aurez qu'à lire les pages consacrées à cette question dans le livre très documenté et fort bien fait de M. Martin, *Le Japon vrai*. Vous y verrez des protestations énergiques faites à la Chambre japonaise, et inscrites dans des circulaires ministérielles, par les personnages les mieux renseignés, les plus clairvoyants, et aussi les plus haut placés du Japon, y compris le marquis Ito. Ils y condamnent, dans les termes les plus durs, cet esprit étroit, hautain, dangereux, qui remplit la génération grandissante de principes faux, la rend odieuse à l'humanité entière, et mène infailliblement le pays à sa ruine, par un isolement qui lui sera fatal, etc., etc.... Rien n'y fait, et les gens les mieux renseignés affirment que l'on continue avec acharnement à inculquer dans les écoles, ces deux idées que constatent déjà, à trois siècles de distance, les lettres de S. François Xavier, la supériorité incomparable du Japonais sur tout le reste des humains, en supposant que les humains soient bien réellement de la même race que lui, et la haine de l'étranger, envahisseur du pays par la force brutale malgré son infériorité. Bien des hommes d'esprit protestent, tâchent de réagir, et leurs cris désespérés montrent combien le mal est grand ; mais ce n'est pas dans leurs rangs que se recrute le personnel enseignant, et les deux dogmes continuent à être enseignés, du haut en bas : si c'était possible on les pilerait, on les réduirait en liquide pour en remplir les biberons et en gaver les bébés.

Quel tort, quel dommage, et s'ils savaient combien ils perdent à se griser ainsi de leur propre vanité ! Ne parlons pas des conséquences sociales signalées par les hommes d'État : mais en traversant les rues de Tokio, on

constate, on voit, on sent cet orgueil absurde qui ruisselle de toutes parts. Ils sont cependant si gentils, ces petits Japonais ! Sanglés par deux rubans de couleur sur le dos de maman, ou de grande sœur, qui court, joue et saute sans s'occuper de bébé, propres et habillés avec goût, ils ont l'air naïf et ébahi des poupées émaillées de l'avenue de l'Opéra. Plus tard, sautillant sur leurs petits sabots de bois, pareils à des tabourets, rasés sur la tête comme de petits moines, avec leurs belles petites robes et leurs ceintures voyantes, ils sont simples, espiègles, confiants, et pour tout dire à croquer. Un beau jour, tout change, bien vite hélas ! La transformation commence par la tête. Un matin le gamin se réveille avec une casquette neuve, généralement évasée, à la prussienne, avec deux boutons et parfois une jugulaire d'or. C'est fini ; monsieur va à l'école, et la transformation n'est pas longue. Il a bientôt l'habit de l'étudiant jusqu'au pantalon, ce qui le fait ressembler à un petit singe, et le changement intérieur va de pair. Alors vous ne trouvez plus que ces regards en dessous, méprisants, haineux qui contrastent si péniblement avec la mine un peu étonnée, mais franche encore des populations hospitalières des montagnes. Pauvres jeunes gens, s'ils savaient comment ils se rendent ridicules en regardant ainsi en face, et en coudoyant l'étranger, tout en grommelant entre les dents des paroles qui ne doivent avoir rien de propre, à en juger par les sourires sombres et dégoûtants qu'elles produisent ! Voilà pourtant ce que tout étranger est exposé à trouver à Tokio. Mettons qu'il faille y faire la part d'une timidité soupçonneuse, mêlée du sentiment non avoué d'une certaine infériorité que l'on cache en se donnant du ton... tout cela existe bien sûr, mais le mal a sa vraie racine dans les écoles.

Quant aux étudiantes, car il y en a beaucoup, et probablement beaucoup trop, on les reconnaît à une jupe rouge, fermée tout autour, qu'elles passent et serrent à la taille par-dessus le costume national ; l'élégance n'y gagne peut-être pas, mais c'est un progrès très réel pour la modestie et la tenue. Quelques-unes prennent des souliers vernis : on s'y fera, mais c'est assez ridicule, à cause de la vieille habitude de porter les pieds la pointe très en dedans. Il semble que le luxe des boucles d'oreilles soit une vanité presque inconnue au Japon. — Un bon point.

Quant aux étudiants, qui sont légion (il y a 34 lycées dans le seul quartier *latin*, sans parler des écoles primaires), ils se distinguent entre eux par de petits ornements brodés sur la veste, assez étriquée : quelques-uns ont la petite veste de certains établissements d'Angleterre, ne descendant qu'à la hauteur du coude ; ils la portent très mal et ont toujours quelque bouffée d'étoffe blanche hors du pantalon, ce qui prouve au moins que ceux-là ont du linge : il serait difficile de le dire de tous.

Quel dommage, mon Père, de voir ces pauvres enfants, doués pour la plupart d'une intelligence, sinon vaste, du moins bonne et vive, passer ainsi,

par le moule d'un enseignement tout païen, sans vraie éducation, de l'ignorance à l'orgueil absolu et à la plus obtuse incrédulité! Sous ce vernis, ce mastic de science factice, les vieilles qualités chevaleresques d'autrefois s'étiolent et tombent, et à la place de ces belles ressources du temps jadis, qui les rendaient capables de faire des chrétiens, des saints et des martyrs, bientôt on ne trouvera plus rien. Les Marianites ont une école, mais c'est un grain de sable au bord d'un Océan. Prions le bon Dieu de faire un miracle pour terminer cette crise, oui, prions beaucoup, car en passant au milieu de toutes ces haines, et de ces rires méprisants, si l'étranger incrédule se sent bouillonner le sang dans les veines, et s'exaspère, le missionnaire, lui, se trouve envahi par un immense sentiment de pitié. Pauvres jeunes gens, où en serions-nous, si nous avions eu le malheur d'être élevés comme vous??

(*A suivre.*)

Louis FROC, S. J.

Sacre de Mgr Paris.

Extrait de l'« Écho de Chine ».

Changhai, le 12 novembre 1900.

HIER, à l'église de Tong-ka-dou, a eu lieu la consécration de Mgr Paris, nommé vicaire apostolique du Kiang-nan. Le nouvel évêque a été consacré par Mgr Reynaud, évêque de Ningpo, assisté de Mgr Coqset, vicaire apostolique du Kiang-si méridional et de Mgr Excoffier, coadjuteur du vicaire apostolique du Yunnan. Mgr Vic, vicaire apostolique du Kiang-si oriental, était également présent à la cérémonie ainsi que de nombreux missionnaires venus de l'intérieur. Le P. Lemercier, de la Compagnie de Jésus, et le P. Beaublat des Missions Étrangères, faisaient office de maîtres des cérémonies.

Dès 8 h. $\frac{1}{2}$ du matin, l'église de Tong-ka-dou était littéralement bondée; les invités européens commençaient à arriver et gagnaient les places qui leur avaient été réservées dans le chœur. Parmi les invités présents, citons M. de Bezaure, consul général de France, MM. Gayat, d'Huyteza, Lecomte, du consulat français; M. Valdez, consul général de Portugal, et doyen du corps consulaire, M. le chevalier Ghisi, consul d'Italie, M. Snick, consul de Belgique, le colonel Adam de Villiers, le commandant Annet, M. Aglen, commissaire des douanes, M. Augustin, directeur de la Banque de l'Indo-Chine, M. Bottu, M. Tillot, président du conseil d'administration de l'Imprimerie Française, de nombreux officiers de l'armée et de la marine, etc., etc.

L'église était toute tendue de draperies rouge et jaune dont quelques-unes suspendues au-dessus du chœur formaient un dais gigantesque.

Dans la nef, un cordon de soldats de l'infanterie de marine contenait

la foule immense des Chinois accourus de tous côtés pour assister à la cérémonie.

La musique du Corps français de volontaires, sous la direction de M. Portier, son chef de musique, était massée dans la chapelle de gauche. Elle s'est fait entendre à trois reprises, enlevant avec beaucoup de goût et de brio une ouverture et deux marches. La musique de la ville accompagnait la maîtrise renforcée, pour l'occasion, de nombreux amateurs et des Chœurs des enfants de l'école St-François-Xavier. On a chanté le *Sanctus*, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei* de la messe de S^{te} Cécile de Gounod ; les soli ont été brillamment rendus par le professeur Meloechi ; le P. Rouxel, procureur général de la mission du Kiang-nan, conduisait l'orchestre et les chœurs.

A la sortie, les invités se sont rendus dans une salle spéciale où les Pères leur ont offert des rafraîchissements fournis par l'Hôtel des colonies. Mgr Paris a bien voulu descendre ensuite dans la pièce réservée aux musiciens et les a chaleureusement remerciés de leur concours. Une dernière marche et la Marseillaise jouée par la musique des volontaires, ont terminé cette cérémonie imposante.

N'oublions pas de mentionner la présence de nombreux mandarins et des autorités chinoises.

Dans la rue, devant l'entrée de l'église, elles avaient disposé un cordon de soldats indigènes armés de piques et de hallebardes chinoises, ou même de simples parapluies, pour faire la police et contenir la foule.

Vers 11 h. tout était terminé.

Hu Siu-tcheou-fou en juillet 1900.

NOS Pères du Siu-tcheou-fou occidental, les plus voisins du théâtre des massacres étaient les plus exposés.

Limitrophe du Chan-tong et à deux journées de marche de la frontière Sud du Tcheu-li, la section est partagée en 5 districts, correspondant aux 5 sous-préfectures.

Le Père Gain, ministre, est missionnaire au T'ong-chan-hien et a sa résidence dans la préfecture de Siu-tcheou-fou. Le Père Bondon, missionnaire dans le T'ang-chan-hien, a sa résidence dans le village de Heou-kia-tchoang, à 130 li environ de Siu-tcheou, la préfecture. Le Père Bastard a son centre à Wa tsin, village à 80 li de Siu-tcheou. Le P. de Bodman, missionnaire au Tong-hien, a sa résidence à Tai-tao-leou, à 130 li de Siu-tcheou.

Vers la fin de juin, les PP. Gain et Bastard, avec le P. Van Dosselaere, missionnaire au Pei-hien, allaient en vacances à Zi-ka-wei. Ils étaient à peine partis que les nouvelles des événements de Pékin se répandaient dans le pays, trois prêtres restaient seuls dans la section : le P. Bondon, le P. de

Bodman et un Père chinois récemment sorti du Scolasticat de Zi-ka-wei, le Père Thomas Ou, dont nous transcrivons plus loin dans leur simplicité deux extraits charmants.

Préparatifs de défense.

Extrait d'une lettre du P. Bondon.

Heou-kia-tchoang, 11 juillet 1900.

ON nous annonce l'arrivée des brigands Ta-tao-hoei. Chez nous tout est prêt pour la défense. Plus de cent chrétiens sont venus s'offrir avec leurs fusils. Mon mandarin a félicité les chrétiens et a dit que partout où les Ta-tao-hei paraîtraient, on devait les recevoir comme des vauriens et qu'il désirait qu'on se défendît.

Il promet, si je reste, de me protéger de tout son pouvoir et en même temps il envoie une dizaine de soldats renforcer ma garnison. Les autres mandarins militaires locaux mettent leurs hommes à ma disposition. Hier l'un d'eux m'a envoyé deux fusils de rempart et me faisait promettre 50 hommes en cas d'attaque, et cela sans demande aucune de ma part.

En somme j'ai cru devoir rester à Heou-kia-tchoang. Mon départ causerait l'affolement des chrétiens. On le regarderait comme une fuite. Ce serait le signal de l'invasion des Ta-tao-hoei locaux et de leur irruption dans les chrétientés isolées.

Ch. BONDON, S. J.

Sac de la résidence de Siu-tcheou.

Extrait d'une lettre du P. de Bodman au R. P. Recteur de Zi-ka-wei.

Siu-tcheou, 11 juillet 1900.

LA résidence du Fou a été pillée entièrement lundi vers 10 h. du matin : il reste les bâtiments nus. Le Saint-Sacrement a été consommé par le Père au moment même où les pillards envahissaient l'enclos.

Voici les faits : Lundi matin le P. Thomas Ou envoie son domestique acheter à la porte une tranche de melon. Les chalands étaient nombreux. Le domestique avait payé les 3 sapèques, quand le marchand, dans la presse oubliant cela, rappelle le domestique et réclame l'argent. Celui-ci soutient qu'il a payé. Altercation.

Intervention de cinq hommes d'une boutique voisine ; ils se jettent sur notre domestique et le rouent de coups.

On finit par s'interposer. Notre domestique rentre. Le Père, sur son récit, envoie demander des explications. Trois notables réunis dans la boutique répondent insolemment.

A l'instant toutes les boutiques se ferment, la foule se masse devant la grande porte de notre résidence et se met à l'enfoncer. Le Père fait fermer toutes les portes ; il se hâte de consommer les saintes espèces. Bientôt, sous l'effort de la foule, la grande porte a cédé. Le Père veut fuir par-dessus le mur de la cuisine. Mais les brigands aux cris de « à mort ! à mort ! » ont déjà envahi les propriétés voisines. Le Père n'a plus que la ressource de monter au grenier, et de tirer l'échelle après lui. De là, pendant 3 quarts d'heure, il entend voler en éclats vitres, meubles, portes, au milieu des vociférations de la foule ; de la fenêtre il voit emporter chez nos voisins caisses, meubles, etc. partie par la grande porte, partie par-dessus les murs. Des milliers d'hommes avaient envahi la résidence. Les soldats assistaient impassibles. Tout ce qu'ils purent faire, fut de fermer l'accès des rues voisines et d'empêcher ainsi le flot de grossir.

Le Tao-tai averti s'est présenté. Il a demandé le détail des objets brisés ou volés et a promis de tout payer. L'école seule a été respectée, grâce à la présence des enfants et de quelques chrétiennes, leurs mères, accourues en hâte. Un seul forcené entra, et se retira après avoir déversé force malédictions. Dieu avait protégé les siens !

Quant à la cause qui provoqua un tel soulèvement, le Tao-tai soutient de la façon la plus absolue que le marchand de melons avait été entraîné dans l'enclos de la résidence, suspendu par la queue et frappé. Ses cris de « Au secours ! Au secours ! » auraient exalté la foule et fait enfoncer la porte. Le père Thomas Ou nie le fait et affirme, sur la foi de témoins qui l'auraient entendu dans les tribunaux mêmes, que 3 ou 4 jours avant le pillage, trois notables haineux avaient sollicité d'abord du Tao-tai, ensuite du sous-préfet, la permission de se venger des missionnaires. Le Tao-tai avait répondu : « Vous devez protection aux missionnaires, comme par le passé. » Et le sous-préfet : « Pillez tout, mais respectez les personnes. » De fait, sur la route de Tai-tao-leou au Fou, un païen me disait que le pillage était concerté avec les mandarins. Je crois toutefois être sûr au moins de l'innocence du Tao-tai.

Voici comment la Providence m'envoya au secours du P. Thomas Ou. La situation à Tai-tao-leou devenait de plus en plus critique. Le Tao-tai m'ayant signifié qu'il renonçait à nous protéger à la campagne, je ne crus pas devoir différer un instant mon départ pour la préfecture. Je partis sous la pluie, couchai en route, continuai mon chemin le lendemain sous une pluie battante, et arrivai vers 3 h. de l'après-midi au Fou. Je trouvai le P. Thomas Ou au milieu des débris. Inutile de dire notre joie en nous embrassant. Dès mon arrivée il licencia l'école par petits groupes.

Nous n'avions pas où reposer la tête. La surexcitation en ville était encore très vive. Sur les portes, des placards invitaient le peuple à tuer le Père le soir même pour achever la besogne de la veille. Les soldats préposés à notre garde se montraient eux mêmes arrogants et haineux.

Faute de lits et vu la gravité des circonstances, nous décidâmes de demander l'hospitalité au Tao-tai pour deux nuits, le temps de recevoir du R. P. Supérieur la réponse à notre télégramme, et de faire un aménagement provisoire à la résidence. Nous partîmes en chaise, portières baissées. Le Tao-tai nous reçut aussitôt et consentit à nous héberger. Mais il nous répétait instamment que nous n'étions plus en sûreté au Fou, et nous pressait de regagner Chang-hai. Je répondis que j'attendrais la dépêche du R. P. Supérieur, avant de rien décider.

La dépêche arrivée ce matin à 10 h. nous maintient dans nos résidences. J'ai averti cet après-midi le Tao-tai. Je l'ai vu seul à seul. Il s'est montré encore plus affable que la première fois. Il m'a promis de faire aménager un peu la résidence pour que le P. Thomas Ou puisse y rentrer dès demain.

Conrad DE BODMAN, S. J.

Tribulations apostoliques.

Extraits de deux lettres du P. Thomas Ou au R. P. Recteur de Zi-ka-wei.

Siu-tcheou, 11 juillet 1900.

MON RÉVÉREND PÈRE RECTEUR,

P. C.

SONGIEZ-VOUS à la circonstance d'aujourd'hui, quand vous m'écriviez que je dois de temps en temps sentir la caresse de la pauvreté, notre chère mère ?

Je suis bien content, je n'éprouve aucune plainte dans mon cœur, car je suis ici par la sainte obéissance.

Voici la caresse de la Pauvreté notre mère bien-aimée : Pas de père, pas de frère avec qui causer et rire, et s'il y a lieu, prendre conseil. Pas d'autel, pas d'ornements, pas de vases sacrés, pas de bréviaire. En un mot, pas de tout, absolument tout. Pas de chaise, pas de table, pas de tasse, pas de bouteille même vide, pas de lampe. Les portes brisées, les fenêtres cassées... Pas d'habits, pas de mouchoir, pas de montre, pas de crucifix des vœux, et pas de *Thesaurus* encore. En un mot, pas de tout. La banque où nous avons placé notre argent est fermée. Dix-sept mille sapèques de perdues, et pas de source de sapèques ! Pas de messe pendant cinq jours. Je ne dis plus la Messe que secrètement, dans la chambre destinée à nouveau Monseigneur.

N'importe ce que vous pouvez raisonnablement penser qu'au Fou il y a, dites maintenant : il n'y en a plus. C'est la vérité exacte.

Bien fatigué et bien troublé, je n'écris que par la main du P. de Bodman, ange visible envoyé par le bon Dieu pour me fortifier et me consoler. *Non propter hoc venit ille, sed ad hoc Deus illum destinavit.* C'était le 10 juillet, par une pluie continuelle. Arrivé tout mouillé. Pas d'habits pour changer.

Petit verre ? — Oui, en Europe ! Mais j'ai donné beaucoup de larmes de joie et de reconnaissance à Dieu qui n'oublie jamais son enfant malgré toutes ses fautes.

28 juillet. — J'ai reçu, le 24 au soir, une lettre de Ma-tsin ⁽¹⁾. Après toutes les autres graves choses, elle m'apprend qu'il y a un malade en péril, demandant l'extrême-onction. *Motus primo primi* : Je suis saisi de peur. Mais vient la réflexion : *Christus pro salute animarum libenter mortuus est in cruce. Quis sum ego ?* — Décision à l'instant. Je demande une escorte à notre mandarin. Pour le moment il n'a pas un seul cavalier sous sa main. Il me donne 8 fantassins jeunes et gentils, munis de fusils à tir rapide. Suivi d'un domestique, accompagné de huit soldats, je pars vers 10 h. du matin, le 25 juillet, pour donner une extrême-onction, à plus de 110 li par des chemins inondés. J'arrive à Ma-tsin à 6 h. du soir. Je puis vous dire, mon bien cher Père, la chose physique, par exemple combien de maisons brûlées, et où l'on a brûlé. Mais impossible de vous dire l'état moral, le silence, la solitude, la préoccupation. Les habitants n'ont pas eu de sommeil depuis l'attaque du 14 juillet. Ce jour-là, dans l'après-midi, vers 1 h., les Ta-tao-hoei, en tout 400 à peu près, sont venus attaquer Ma-tsin. Repoussés, ils reviennent vers 5 h. en plus grand nombre. Coups de fusil, combat sérieux jusqu'à minuit.

Nos forces étant épuisées, le bon Dieu nous vient en aide ; Il envoie le sous-préfet et les deux petits chefs militaires avec leurs soldats. Les brigands sont mis en fuite. Ma-tsin est sauvé. Nos hommes font sept prisonniers. Parmi les Nôtres pas un blessé. Plusieurs brigands ont été tués.

J'ai donc consolé nos bons chrétiens. Ils en avaient grand besoin. Quant à mon malade, j'ai envoyé deux hommes prudents voir s'il était en danger. Ils revinrent le soir. Mon malade était guéri, marchait un peu et mangeait bien. Je n'en suis pas fâché du tout, et je remercie le bon Dieu qui a pris cette occasion pour m'envoyer fortifier mes chrétiens.

Thomas Ou, S. J.

Retour à la Section.

Lettre du Père Gain au R. P. de Zi-ka-wei.

Siu-tcheou, 26 juillet 1900.

ARRIVÉ avec escorte de soldats. Grande maison, mais entièrement vide... Et des courriers de Job ! de pauvres gens de 10 ou 12 chrétiens détruites, brûlées, pillées, en fuite. Que le cœur du doux Maître me

1. Résidence du P. Bastard. Le 14 juillet, elle avait repoussé victorieusement une attaque des Ta-tao-hoei.

donne les grâces pour ne perdre aucun des siens et que tous sortent triomphants de l'épreuve, *ad Majorem Dei Gloriam!*

3 août. — Après les visites faites et rendues aux grands et petits mandarins de la cité, après avoir essuyé le premier flot des lamentables dépositions de nos pauvres chrétiens, je commence à respirer un peu... Nous ne pouvons recouvrer la paix avant la coupe du sorgho, c'est-à-dire dans 15 jours. Si nos résidences de Heau-kia-tchoang, Tai-ta-leou, Ma-tsing et Fong-hien sortent indemnes de cette tourmente, ce sera une grande victoire et une grande grâce. Car là au moins nos Pères pourront reprendre leurs œuvres fondamentales : écoles, catéchuménats... et nos chères ouailles dépouillées auront un refuge encore plus nécessaire à leurs âmes qu'à leurs corps.

Actuellement, dans le Siu-tcheou-fou occidental, le nombre des chrétientés brûlées et pillées dépasse la centaine. Jugez combien de pauvres gens sans asile !

Je nourris tous les fuyards qui m'arrivent ici. Ordinairement, au bout d'un jour ou deux, inquiets pour les leurs, pour leurs moissons, leurs bestiaux qu'ils ont confiés à quelque parent, ils repartent et sont remplacés par d'autres. C'est un va-et-vient de 20 à 30 par jour.

18 août. — Si les mandarins ont fait quelques efforts pour sauvegarder nos grandes résidences, ils n'ont rien fait pour préserver nos chrétiens du pillage et de toute espèce de vexations. Actuellement le mot d'ordre semble être donné de pousser nos pauvres dépouillés, traqués, rançonnés, à l'apostasie. Les chefs de village font chorus avec les bandits qui les volent pour leur dire : « Faites-vous Ta-tao-hoei et on vous laissera tranquille... » De plus, dans les assauts soutenus par nos résidences et nos chrétiens, les soldats impériaux ont fait pas mal de prisonniers. Quelques-uns ont été exécutés sur place, c'est le bon système, celui dont menacent les édits. Plusieurs et des plus coupables ont été livrés aux sous-préfets pour être interrogés. Or, est-ce cupidité, peur, consigne venue d'en haut ? presque toutes ces canailles reconnues comme incendiaires, assassins, etc... ont été délivrées moyennant caution.

Le Père Bondon guerroye toujours au T'ang-chan. Il voudrait voler malgré tout au secours de ses ouailles. Il ne se résigne pas à les abandonner ainsi à la merci des loups.

26 février 1901. — Les affaires du P. Bondon se sont terriblement embrouillées. Cette guerre est plus sauvage que celle des paysans et des lao-tsa. Il y a plus d'astuce satanique. Tous mentent, personne n'est entièrement innocent ; où caser la justice ? — Après T'ang-chan, je dois aller avec le délégué, M. Chao, régler les indemnités du P'ei-hien ; c'est là certainement que je n'arriverai pas à satisfaire tout le monde. Et pourtant les mandarins auraient actuellement une belle occasion, sinon de détruire les Ta-tao-hoei, du moins de refréner leur audace. Sans être *xénophiles*, s'ils étaient seulement

intelligents, ils comprendraient qu'il y a tout profit pour eux à se défaire de ces gens embrigadés pour le mal. L'acharnement qu'ils ont mis tous, y compris le tao-t'ai, à trouver nos catéchumènes coupables, n'importe sur quel point, ne me laisse plus aucune illusion sur leurs sentiments intimes. C'est miracle que nous vivions au milieu de pareilles meutes de loups, et encore plus miracle que nous croissions et multiplions.

11 mars. — La question des Ta-tao-hoei (*grands-couteaux*) a été replâtrée une fois de plus. On les met un peu à l'amende, on leur fait perdre une demi-face, mais défense d'y toucher, d'en arrêter un seul, de mettre leur titre de ta-tao-hoei dans aucune pièce officielle. Le Tao-tai n'en veut voir aucun parmi son bon peuple, bien que tous ses subordonnés avouent à pleine bouche que les *grands-couteaux* pullulent.

Léopold GAIN, S. J.

Un catéchuménat modèle.

Lettre du P. Jean Vénéel au P. Julien Loiseau.

Tsong-ming, 25 janvier 1901.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

COMME votre aumône m'est arrivée à propos pour établir l'équilibre dans mon budget et comme je vous en remercie vous et vos congréganistes ! Puisque les dépenses des catéchumènes avaient détruit cet équilibre, je vais, si vous le voulez bien, vous faire faire la connaissance de ceux qui ont profité de vos largesses.

Ces catéchumènes ont tous un défaut : pendant que leur âme reçoit sa nourriture, il faut que leur corps ait aussi la sienne. Je dois les nourrir sans espoir de rétribution de leur part, et avec cela ils ont un appétit de requin. Heureux quand je ne suis pas obligé de leur fournir la literie ! Car ici encore les pauvres surtout reçoivent la bonne nouvelle de l'Évangile.

Sans plus de cérémonie entrons dans la salle d'étude. Vous le voyez, l'espace et la lumière ne manquent pas, et malgré leur nombre (une quarantaine) ils sont au large. Vous semblez quelque peu impressionné par la présence de ces deux personnages au fond de la salle, qui se drapent dans leur dignité et trônent sur leur fauteuil de bois. — Rassurez-vous : ce sont d'humbles cultivateurs qui passent ordinairement leur vie à labourer leurs champs ; et mon choix seul les a sacrés maîtres d'école. S'ils ne sont pas des aigles, ils joignent à une certaine honorabilité la patience et le dévouement, et en définitive ils ont assez de science et d'assurance pour expliquer les éléments de la doctrine chrétienne et raconter, en se servant des images du P. Vasseur

que vous voyez suspendues aux murs, les principales scènes de la vie de Notre-Seigneur et sa Passion. Que d'autres avant eux ont été au-dessous de cette tâche !

Parmi leurs élèves il y a des gens de bien des conditions, depuis ce pauvre vieux définitivement vaincu dans la lutte de la vie et qu'il faudra bientôt placer dans un asile de vieillards, jusqu'à ce jeune médecin à qui sa faconde, au moins autant que sa science médicale, a attiré une nombreuse clientèle. Lui au moins a pu s'habituer à l'ordinaire du catéchuménat, il n'a pas été bercé sur les genoux d'une duchesse et il a connu les mauvais jours. Mais tous n'ont pas le même courage. J'ai eu ici un jeune épicier ; il avait coulé dans sa boutique des jours, il faut le croire, tissus d'or et de soie ; voyant la nourriture des catéchumènes, il lui dit, au bout de deux jours, ainsi qu'à moi-même un adieu définitif. La plupart de ceux que vous voyez sont de petits, oh ! bien petits fermiers. Quelques-uns même ne possèdent guère autre chose que leurs deux bras.

Quant à leur âge, les catéchumènes au-dessous de 15 ans sont envoyés dans les écoles internes où un plus long séjour leur donnera une formation plus sérieuse. Puis franchement avec leurs vieux voisins d'étude dont quelques-uns ont passé la soixantaine et n'ont plus de mémoire, la victoire leur est par trop facile et l'émulation manque.

Mais quel est donc, dites-vous, ce livre aux caractères cabalistiques devant lequel chaque élève dodeline de la tête criant et chantant sa leçon qu'il lit de haut en bas et de droite à gauche de la page ? Rien de plus simple ; c'est le manuel du catéchumène imprimé, en chinois bien entendu, par les soins du P. Storr. Avec le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les Commandements de Dieu et de l'Église et les Actes de Foi, d'Espérance et de Charité, il contient en tout une cinquantaine de questions prises parmi les plus importantes du catéchisme. A moins d'incapacité bien constatée, chaque catéchumène doit pouvoir réciter ce petit livre pour être admis au baptême. Eh bien ! c'est le petit nombre qui arrive à se le loger dans la mémoire pendant le mois de catéchuménat. Mais aussi commencer à cinquante ou soixante ans à faire connaissance avec ces terribles hiéroglyphes, quelle besogne !

Hâtons-nous, car je dois chaque matin faire réciter à ces quarante catéchumènes et aux vingt femmes qui étudient à l'orphelinat de l'autre côté du canal la leçon apprise depuis la veille. Occupation bien peu intéressante je vous assure, et qui ne sent en rien le sport intellectuel. C'est pourtant le ressort du catéchuménat. Sans cela pas de travail sérieux, pas même de discipline. Avec cela, comme me le disait un des maîtres, on aurait plutôt besoin de modérer l'ardeur des élèves. Voilà pourquoi je ne crains pas de m'immobiliser ici pendant un mois pour mes soixante nourrissons et de m'astreindre à cette existence terne et prosaïque. — Pourquoi, demandez-vous, ne pas charger mon catéchiste de cette récitation ? — Je le fais quand

j'y suis obligé par une Extrême-Onction à administrer au loin ; mais alors les catéchumènes en prennent à leur aise. Tous les missionnaires le constatent. — Et à quoi servent donc ces deux maîtres qui décorent si heureusement la salle d'étude ? — Outre le noble emploi d'expliquer ce que je vous ai dit, ils servent à répéter non pas deux fois mais cinq fois, dix fois peut-être à chacun sa leçon, à venir au secours des mémoires quand elles choppent devant tel ou tel caractère. Dans une école chinoise, autant d'élèves, autant de leçons particulières : chacun apprend ce qu'il peut. Une leçon commune à tous ferait ici l'effet d'un lit de Procuste. L'explication seule, s'il y en a, est commune. Et puis en Chine la prière et le catéchisme, même lorsqu'on ne fait que les apprendre, se chantent toujours. Il faut donc que le maître d'école soit là pour donner le ton, Vous le voyez, à ce compte il y a de quoi occuper ces messieurs. Aussi se disent-ils et paraissent-ils fatigués quand arrive la fin du catéchuménat.

Venons donc à cette récitation. Me voici au parloir assis devant une table. Chacun se présente dans son ordre d'inscription, le livre ouvert à la page où il s'est arrêté la veille, et il commence à la ligne marquée d'un coup de crayon. Ce n'est pas sans émotion, je vous assure. L'un, malgré le froid, sue à grosses gouttes. L'autre ne fait plus que bredouiller. Un autre crie si haut, que j'ai peine à me faire entendre pour lui signaler ses fautes. La plupart sont comme un ressort longtemps comprimé qui se détend tout à coup. Aussi dois-je généralement commencer par rassurer et encourager mes gens. Dans ce but et aussi pour récompenser ceux dont le succès couronne le plus heureusement les efforts, je distribue des dragées, des noix, ou bien (trop rarement hélas ! et pour cause) une de ces balles en caoutchouc qui me sont venues de Jersey. Oh ! ces balles, elles font le bonheur de mes grands enfants en récréation et feront l'admiration des voisins quand le catéchumène sera de retour au village. — Voici un pauvre vieux qui gagnait sa vie à parcourir les auberges de son bourg pour vendre aux consommateurs des arachides ou des fèves grillées ; il a dû attendre 65 ans pour se voir un livre entre les mains. Le signe de la croix lui est chose au moins aussi embrouillée que la question chinoise à nos diplomates. Quant à essayer de lui faire apprendre le *Pater* et l'*Ave*, autant vaudrait souffler dans un violon. Eh bien ! même pour celui-là il y a un prix, mais... d'encouragement. Réservez cependant du temps aux femmes ; il faut bien leur laisser la possibilité de communiquer leurs impressions en récitant leur leçon. Ainsi telle bonne vieille n'a jamais pu une seule fois commencer sans me dire qu'elle mangeait inutilement mon riz (elle aurait dû dire le vôtre) et m'en demander pardon parce que, disait-elle, ses progrès ne répondaient pas à ce que je faisais pour elle. — Une autre me donnait chaque jour un bulletin détaillé de sa santé. — Un jour une jeune mère, avec un enfant de quatre ans sur les bras, m'arrive tout en larmes sans pouvoir proférer une seule parole. Ce n'était

plus une femme, c'était un torrent, une rivière. Elle jette sur la table son livre tout déchiré et ce n'est qu'après maintes questions que je puis à grande peine comprendre ces quelques mots : « C'est K'in-lang qui a fait cela. » Or K'in-lang est le nom de sa chère géniture. Je consolai la mère en lui donnant un autre livre et j'invitai K'in-lang à occuper désormais ses loisirs à autre chose. — Vous vous étonnez peut-être que des enfants si jeunes soient reçus au catéchuménat. Nous faisons mieux, nous les recevons à la retraite avec leurs mères. Et il le faut bien. N'a pas de nourrice qui veut, et si vous ne recevez pas l'enfant, la mère ne viendra pas et ne sera jamais baptisée ou ne le sera que quatre ou cinq ans plus tard.

Après la récitation, vient la récréation et quelle récréation ! Comme ces rudes travailleurs sentent le besoin de se détendre les nerfs ! Quelles gambades, quels cris joyeux dans la cour, et quel entrain à faire bondir vos balles ! Il n'y a guère à résister à l'entraînement général, que le marchand d'arachides avec quatre ou cinq autres, les ans en sont la cause. Ils sont là assis autour de ce Nestor de la bande. Celui-ci raconte ses interminables histoires, parlant à peu près comme les fleuves coulent ; tous se chauffent au soleil et se garent comme ils peuvent des coups de balle dont quelque espiègle essaie de les gratifier.

Voulez-vous jeter un coup d'œil sur le réfectoire ? Vous pouvez vous convaincre que la nourriture y est bien pauvre, puisqu'elle me revient à 21 centimes par jour pour les hommes et à 17 centimes pour les femmes. Cependant elle est préférable à celle que la plupart trouvent chez eux. Si minimes que soient ces dépenses, soixante bouches à nourrir pendant un mois nous font atteindre des sommes effrayantes pour de petites gens comme les missionnaires de Tsong-ming. Après cela, vous en conviendrez, la question du riz-pain-sel est, entre toutes, la question douloureuse au catéchuménat.

Le moment solennel de la journée est dans l'après-midi : devant les 60 catéchumènes des deux sexes réunis à l'église, le missionnaire explique le catéchisme et les autres matières du programme. Mon but, en ce faisant, est de surveiller et d'exciter le zèle des maîtres et surtout d'habituer les catéchumènes à la personne et au langage du missionnaire. Ils sont naturellement trop portés à se tenir à l'écart de cet homme, si étrange avec ses yeux bleus et sa barbe de fleuve. Puis, il faut bien l'avouer, rares sont les Européens qui arrivent à se faire comprendre du premier coup et sur n'importe quel sujet par n'importe quel céleste. Il faut à l'auditeur un petit apprentissage. Mais pour que ce catéchisme, tout en étant un apprentissage, devienne intelligible, comme il faut être simple dans ses explications, n'avancer que pas à pas et surtout employer des comparaisons familières ! Bien souvent alors je pense à Rebecca ; elle assaisonnait ses mets au goût de Jacob, et j'essaie d'en faire autant pour arriver à introduire quelques idées chrétiennes dans

ces durs cerveaux. Quand les réponses de mon auditoire me montrent que j'y ai réussi, alors je suis content, et quelquefois même je ressens de ces tressaillements qui me font oublier les ennuis causés pendant de longs jours par ces grands enfants. Oh ! je ne suis pas exigeant et je n'attends pas, pour me livrer à ce bonheur, qu'il pousse des ailes d'ange à mes catéchumènes. Je sens au contraire que j'en suis venu peu à peu à me faire pour les Chinois des manches de capucin. Pourtant je le constate, la plupart remportent du catéchuménat une foi suffisamment éclairée pour recevoir le baptême, et suffisamment solide pour reléguer les intérêts matériels au second plan, par exemple, pour observer le repos dominical. Les bruits terrifiants qui ont couru ici l'an dernier au moment des succès des Boxeurs (juin et juillet) en ont donné une nouvelle preuve. Les bandits du pays, et même presque tous les païens, menaçaient les chrétiens du fer et du feu s'ils n'apostasiaient pas. Eh bien ! sur les 43 catéchumènes que j'avais baptisés dans l'année, aucun n'a donné le moindre signe de défaillance. Voilà, cher Père, les consolations du missionnaire ; j'en ai remercié bien des fois le Sacré-Cœur, sans oublier que je les dois en partie à vous et à vos congréganistes. Merci encore une fois.

Jean VÉNEL, S. J.

Mon marabout !

Lettre du Père Dannic au Père Adigard.

Po-t'cheou, 17 décembre 1900.

QUEL brave homme que mon marabout ! C'est mon meilleur ami, non pas un ami à la chinoise, mais un véritable ami, un ami dans le vrai Dieu, comme il s'intitule lui-même.

Po-t'cheou est la principale colonie des mahométans dans le Kiangnan. Au moins 5000 familles, paraît-il. Ah ! Si j'avais seulement 500 familles chrétiennes ! Naturellement ces mahométans, forts de leur nombre, et moins scrupuleux que les chrétiens, se sont fait une belle place au soleil ; personne ne pense à les persécuter, bien au contraire. Ils ont leurs notables et leurs mandarins militaires. Quand on les ennuie, ils se révoltent. Ils prennent même plutôt l'offensive, ce qui est d'un effet salutaire sur les Chinois. Nous autres, nous avons les Traités !

La mosquée est le principal monument de la ville. Le marabout m'en faisait un jour les honneurs et de mon universelle compétence attendait quelque compliment. Je finis par m'exclamer : « On ne peut pas dire que votre mosquée ne soit pas grande ! » Et c'est tout l'éloge que j'en pus faire. En réalité cette mosquée, comme toutes les pagodes, est le domicile élu des mendiants et de la vermine.

C'est, dit-on, sous la dynastie des Yuen (1280 1368) que les mahométans s'établirent à Po-t'cheou. Il y aurait peut-être à éditer une *Variété synologique* intéressante sur cette nombreuse communauté, se réclamant surtout de l'Occident et transplantée en plein pays hostile et bouddhique. La dynastie des Yuen était également favorable au christianisme ; c'est de leur temps que Marco Polo, Jean de Montcorvin et les Franciscains fondèrent de si belles chrétientés en Chine. Je me plais donc à le redire au marabout, nos sympathies mutuelles remontent à cette époque. Chrétiens et musulmans adorant le même Jéhovah, nous étions faits de toute éternité pour nous entendre et nous estimer en pays infidèles !... Et le marabout est de mon avis, et il semble vraiment nous aimer.

Y a-t-il conflit entre chrétien et musulman ? — Un mot au marabout, et tout est arrangé. Suis-je maudit dans quelqu'une des interminables rues de ce centre de commerce où une foule compacte ne cesse d'affluer des provinces voisines ? — Un mot à notre marabout. Il a du flair et il a vite fait de reconnaître le coupable et de l'amener à mes pieds sans tambour ni trompette, sans recours au Mandarin.

A ceux qui nous soupçonnent de toutes sortes d'horreurs, le marabout réplique : « Suivez-moi à la résidence. » Et il les conduit à l'église et à l'école. Que de préventions aura fait tomber mon marabout !

Le Père est-il malade ? Voici venir le marabout avec sa pharmacie, et quelle pharmacie ! Atroce, comme tout le reste chez ces musulmans. L'autre jour, le R. P. Perrin, en tournée de Ministre chez moi, craignait d'avoir une côte brisée d'un coup de pied de mule. Le marabout accourt et lui administre ses drogues. Bientôt le pauvre Père, pourtant si endurant, n'y peut plus tenir. Au milieu de la nuit on l'entend crier : « Peste du marabout et de sa panacée ! » Je le console. « Aux grands maux les grands remèdes, lui dis-je. Dans trois jours la guérison, si le Père est guérissable, le marabout l'a promis. Tant d'efficacité dans un remède ne va guères sans qu'il en cuise un peu. »

Nouveaux venus à Po-t'cheou, nous avons de la peine à connaître notre monde. Qui nous renseignera le mieux ? — Toujours le marabout. L'autre mois, voulant placer un billet de mille taëls, j'avisai une banque ; je la croyais aussi sûre que la devanture était séduisante. « Père, me dit le marabout, vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti. Je suis resté aux informations jusqu'à minuit. Ne vous fiez pas à cette banque. » Et de fait, trois jours après, la banque faisait faillite, et sans le marabout, mon argent y passait.

L'Église en Chine revoit les plus mauvais jours des Néron et des Dioclétien. C'est le cas de dire : « *Paulo minus consummaverunt nos...* » Mon mandarin est le proche parent de Ly-ping-hing, le bourreau des Pères et des chrétiens du Tcheu-ly. Rempli de préventions contre nous, il a mis les scellés

sur notre résidence, la première du Kiang-Nan, la seule même, si je ne me trompe, qui ait été traitée de la sorte. Toutes les conventions entre vice-rois et consuls sont devenues lettre morte entre les mains de mon sous-préfet. Mes chrétiens ont été pillés, traqués, menacés de mort par les tyrans de village et les vampires de tribunaux. Eh bien, à l'heure même où le mandarin apposait les scellés sur notre résidence, et où la foule envahissait le jardin, le marabout sans aucun respect humain haranguait les siens : « Pas de sottises, s'il vous plaît. Qu'aucun de vous ne touche aux objets du Père. Avant peu, la roue de la fortune aura tourné. Le Père reviendra, et vous perdriez la face honteusement. » Les mahométans se le tinrent pour dit et, selon l'ordinaire, les plus intrépides de Po-t'cheou firent comme eux et ne bougèrent pas.

Il n'en va pas de même à 20 lieues d'ici, à Tchou-kia-keou, le Zi-ka-wei des protestants dans le Honan. Là les mahométans, fanatisés par de lâches païens, ont ignominieusement expulsé les révérends et démolis leurs résidences de fond en comble. Ils comptaient sur l'impunité. En effet les mandarins osent à peine toucher du bout du doigt les mahométans, sachant que le gouvernement finit toujours par leur pardonner. J'ai été indigné du pillage de Tchou-kia-k'ou, mais en même temps je remercie la Providence de m'avoir procuré les bonnes grâces de mon marabout.

Entre lui et moi échange continuel de bons procédés. Il m'envoie toutes sortes de douceurs, non pas chinoises, bien entendu, mais arabes : la graisse de porc en est radicalement exclue. L'an dernier, au temps de Pâques, il me fit présent d'un agneau blanc tout entier, un agneau rituel immolé, paraît-il, quelques jours auparavant à la mosquée. Un chrétien peut-il en conscience manger de cet agneau ? Mes domestiques, peu au courant de ces questions, eurent vite tranché le cas, et je me gardai bien de leur susciter des remords inutiles.

De mon côté je ne me laisse pas vaincre en générosité. Le café moka vient d'Arabie, et la Mecque est en Arabie. Aussi vous n'imaginez pas le respect superstitieux du marabout pour ce produit de même terroir que le Prophète. Je tiens trop à ma petite provision de moka pour lui en donner beaucoup. En revanche je lui cède tout mon marc de café. Il l'emporte précieusement dans un linge assez blanc, et me soutient, avec un sérieux imperturbable, que cela guérit toutes les maladies. Heureux marabout !

Et puis je lui passe le *Hoei-po*, journal chinois de Zi-ka-wei. Les plus fortes têtes littéraires se réunissent alors à la mosquée. On lit, on commente le journal du P. Ly, le plus osé des journaux... chinois, au dire du marabout. Pour lui et ses amis, le P. Ly est le Louis Veillot des célestes, la gloire de la race et de la patrie chinoises.

Quant à lui offrir comme aux autres chinois une tasse de vin, de thé ou de café, ce serait peine inutile. Mes verres, tasses, casseroles, n'auraient qu'à

être contaminées par le contact impur de quelque viande prohibée, jugez de l'embarras ! Je me contente donc de servir des fruits. Mon hôte y mord à belles dents, et évite ainsi de faire usage de mes couteaux.

Et maintenant, me demanderez-vous, ai-je espérance de convertir mon marabout ? Hélas ! je n'ose même y songer. Le marabout, lui, caresse un doux espoir, celui de me convertir. Il ne désespère pas de moi, tandis que je désespère de lui et des siens. Le jour où un musulman se ferait chrétien, adieu notre amitié, et le converti ne tarderait guères à passer de vie à trépas. Ensuite les musulmans ne manqueraient pas de me jouer quelque vilain tour, et, à moins d'un miracle de premier ordre, la plus grande gloire de Dieu serait bien compromise dans mon district. Si à l'heure qu'il est j'ai plusieurs catéchumènes, non de race mahométane, mais païenne, c'est au marabout que je les dois.

En somme la formule de nos relations se réduit à des banalités : « Chrétiens et musulmans ont le même Dieu. Parlons peu du christianisme, tout aussi peu de Mahomet. Contentons-nous de louer nos communs ancêtres, Abraham, Isaac, Moïse, et toutes les vénérables figures de l'Ancien Testament. »

Je dois pourtant le déclarer, mon marabout aime la très sainte Vierge, il parle d'elle avec respect, il s'arrête longtemps et souvent devant son image. Puisse la Mère des chrétiens, au dernier jour, rendre son divin Fils propice à mon pauvre marabout !

Joseph DANNIC, S. J.

La cause du Père Étienne Le Fèvre.

Extrait d'une lettre du P. Gabriel Rossi au F. de Clerck.

Shanghai, 13 décembre 1900.

OUI, on commence à s'occuper de la cause du P. Étienne Le Fèvre, S. J., natif d'Avignon, mort en Chine en 1659, après un séjour de 29 ans dans la mission.

Notre T. R. P. Général au mois d'août m'a nommé vice-postulateur de cette cause. Je me suis mis aussitôt au travail, heureux d'obéir, et de m'employer au succès d'une si belle œuvre. J'ai déjà recueilli plusieurs documents ; on s'en servira pour ébaucher une biographie. De cette biographie, envoyée à Rome, le R. P. Postulateur général va extraire les *Articles* qui seront la base de tout le procès, et sur lesquels le Promoteur fiscal devra interroger les témoins.

C'est une cause de confesseur. Elle devra être traitée devant le tribunal ou les tribunaux des deux Vicaires apostoliques du Shang-si, théâtre spécial

des prédications de notre P. Étienne Le Fèvre ou Faber et de ses plus nombreux miracles passés et actuels. Il est mort au Shang-si, il y a son tombeau illustré par plusieurs merveilles, il y est honoré par les païens en reconnaissance de ses bienfaits. Vous le comprenez, son procès n'est pas introduit, puisqu'il est *in fieri*.

Comme vous le dites, le P. Étienne Le Fèvre est le premier Français missionnaire en Chine. La mission de Chine, comme celles du Japon et des Indes Orientales, dépendait alors de la procure portugaise chargée, comme les autres procures des missions, de recruter ses missionnaires dans les différentes provinces. Ainsi le P. Étienne Le Fèvre travailla avec le P. Adam Schall, allemand, avec le P. Louis Buglio, sicilien, avec le P. Figueredo, portugais.

Dieu a honoré son serviteur de son vivant et après sa mort jusqu'aujourd'hui, c'est un fait certain. Les miracles sont attestés non seulement par la multitude des païens, mais par tous les chrétiens du Shang-si, notamment plusieurs évêques et les missionnaires actuels qui ne sont pas des jésuites. Chez les missionnaires du Se-tchouenn, ces miracles sont des faits notoires. J'ai eu entre autres le témoignage d'un Avignonnais, le P. Bonnet, des Missions-Étrangères, actuellement en France pour cause de santé. Ce sont précisément ces évêques et missionnaires du Shang-si qui m'ont pressé d'en écrire à Notre Père et au R. P. Provincial, il y a un an, demandant que la Compagnie ne tardât pas davantage à entreprendre une si belle cause.

Notre Père et le R. P. Provincial de Paris ont tout accordé et l'on commence. Aidez-nous à mener le tout à bonne fin et au plus tôt, à la plus grande gloire de Dieu. Cependant la terrible persécution actuelle empêche les procédures.

Pour l'héroïcité des vertus on ne pourra avoir que des témoins *de auditu ab audientibus*. A cause de cela il faudra un plus grand nombre de miracles. Heureusement les miracles ne manquent pas.

Le P. Étienne Le Fèvre est honoré d'un culte superstitieux par les païens. Cela fera difficulté. Mais on peut y répondre. De la part des chrétiens y a-t-il eu culte public *ab immemorabili*, nous ne le savons pas encore. En ce cas on pourrait prendre la cause par ce côté d'un culte public dûment autorisé. Ce serait le chemin le plus court.

Gabriel Rossi, S. J.



MISSION DU TCHEULI S.-E.

“ **Persécutés, mais non délaissés !** ”

Lettre du Père Paul Reimsbach au F. Amblard.

Hien-hien, le 11 octobre 1900.

LE Père Mangin dont vous connaissez très bien la famille, et le Père Denn, ont été massacrés à Tchou-kia-ho avec deux ou trois mille chrétiens, à l'endroit même où j'ai passé près de trois ans en compagnie du Père Becker. C'était le 20 juillet. Tous les chrétiens de la région et des sous-préfectures voisines étaient accourus pour défendre les Pères. Ils soutinrent d'abord avec avantage les attaques des boxeurs dont le nombre était peu considérable. A ce moment même, par une permission de la Providence, on afficha dans toutes les villes au nom de l'empereur le décret portant condamnation en masse des chrétiens. Le mandarin de King-tcheou et celui de Tchou-kia-ho, profitant du passage du général Tchenn, qui marchait vers le Nord avec un corps de plusieurs milliers d'hommes parfaitement armés, lui demandèrent de prêter main forte aux boxeurs. Les notables du pays joignirent leurs instances à celles des mandarins, accusant les chrétiens de jeter le trouble dans tout le pays. Le général chinois se rendit à leur désir : troupes régulières et brigands marchèrent contre la résidence.

On se défendit plusieurs jours avec succès : mais l'artillerie des Chinois et leurs fusils à longue portée étaient trop supérieurs aux armes des chrétiens : la place fut emportée, et le massacre commença. Les Pères avaient réuni dans la grande église où j'ai souvent prêché et confessé, la multitude des vieillards, des femmes et des enfants ; c'est là qu'ils furent tous frappés ou fusillés ; aucun n'échappa, et la toiture en feu s'écroula sur les victimes. Les deux Pères étaient à genoux dans le chœur, lorsqu'ils tombèrent sous les coups des brigands. Alors commença le massacre des chrétiens cachés dans le village : s'il y en eut très peu à se sauver, il y en eut moins encore à accepter de prendre rang parmi les soldats.

Il ne faut pas vous étonner de voir l'armée chinoise faire cause commune avec les ennemis acharnés des chrétiens, *les boxeurs de la justice*, comme ils s'intitulent eux-mêmes. Dans les massacres antérieurs, ces brigands ont été plus d'une fois patronnés par la cour de Pékin. Si aujourd'hui on les désavoue, c'est uniquement en vue d'obtenir grâce devant les Européens. Au mois de juillet, les Chinois espéraient exterminer les Européens de Tien-tsin, puis de Pékin, à commencer par les ambassadeurs et les chrétiens rassemblés sous la protection des missionnaires et des pavillons étrangers. Vous savez comment, la veille de l'Assomption, avec l'aide des Japonais, les Européens, après avoir occupé Tien-tsin, entrèrent dans la ville impériale juste à temps pour sauver les légations. La cour prit la fuite et se réfugia vers l'Ouest dans le Chen-si. Dans ces contrées les massacres continuent

de plus belle sous les yeux de l'empereur peu soucieux de les arrêter. La secte endiablée des boxeurs est trop puissante pour qu'on ose les condamner et les poursuivre. Les Européens commencent à le comprendre, et songent enfin à occuper sérieusement le pays. Cette mesure s'impose ; sans cela point de paix durable.

Depuis la prise de Pékin, les persécutions des mandarins ont cessé aux environs de Tien-tsin. Elles continuent ailleurs, surtout au Nord de la mission, où les boxeurs ont afflué après avoir fait le siège de tous nos centres fortifiés. Ils sont fort bien armés. Les soldats chinois fuyant devant la colonne expéditionnaire leur cédaient à vil prix d'excellents fusils, et des munitions, voire même des canons.

Dans notre résidence de Hien-Hien, nous étions assez bien fortifiés, grâces en soient rendues au P. Becker et au P. Wieger, qui avaient organisé la défense en stratégestes consommés. On n'osait pas nous attaquer. Nous l'avons pourtant échappé belle. En revenant du massacre de Tchou-kia-ho, le général Tchenn passa à un kilomètre de chez nous avec toute son armée et les 5000 boxeurs auxquels il venait de prêter son concours. Sur la route les notables du pays vinrent à trois reprises lui demander de faire pour notre résidence comme il avait fait à Tchou-kia-ho. Mais une chose l'avait ébranlé, c'était la vue de ces cadavres de femmes et d'enfants égorgés, gardant encore la posture de la prière. « On m'avait parlé de brigands, répondit-il, je n'ai vu que des femmes et des enfants en prière. On m'a trompé. Quelle vilaine besogne on m'a fait faire ! En vérité, c'est par trop répugnant. » Pourtant de perfides insinuations avaient fini par le décider au massacre, et nous serions tombés victimes de sa faiblesse et de la cruauté des boxeurs, si le mandarin de Hien-hien lui-même n'était courageusement intervenu en notre faveur, en certifiant que nous étions de braves gens en paix avec le pays. Les boxeurs durent se contenter de bonnes paroles. « Comment ! leur dit le général, les soldats européens sont aux portes de Pékin, et nous nous attarderions ici ! Plutôt que d'immobiliser mon armée, c'est à vous de me suivre et de marcher avec moi au secours de la capitale. » Et par le fait, il entraîna à sa suite une partie des boxeurs qui infestaient la région.

Toutefois nous n'avions pas cessé de nous tenir sur nos gardes et de nous préparer à une mort imminente. Du haut de l'église de Tchang-kia-tchoang nous apercevions des corps considérables de troupes chinoises traversant la ville à un kilomètre de nous. Comme les édits impériaux nous traitaient de rebelles, ils auraient pu tomber sur nous et anéantir la résidence. Dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main ne l'a pas permis : nous Lui devons de ferventes actions de grâces. Notre résidence détruite, c'était la ruine de la mission, la misère, la mort ou l'apostasie pour plusieurs milliers de chrétiens réfugiés depuis le commencement des troubles dans le village,

et dont les plus nécessiteux étaient logés et nourris par la résidence. Malgré l'hostilité des païens, nous avons pu très largement approvisionner la résidence et le village pour cette masse de monde, en prévision de plusieurs mois de siège, mais non sans contracter d'énormes dettes. Nos Pères, réunis ici en grand nombre, ont pu exercer avec fruit leur ministère auprès de ces malheureux chrétiens. Au milieu de cette agglomération la maladie a sévi avec fureur. Beaucoup sont morts à la suite des privations, surtout parmi les enfants et les vieillards.

Pour tout dire, nous avons eu une autre alerte, alors que le calme paraissait rétabli et que nous ne pouvions plus compter sur le secours de l'armée chinoise déjà trop éloignée.

Voici le fait : Deux cents boxeurs campaient à deux ou trois lieues de la résidence. Ils résolurent un jour d'attaquer notre grande ferme à six kilomètres d'ici, une de nos meilleures ressources. Elle était sans défense, et ils l'auraient infailliblement détruite, quand, sur leur route, des païens leur persuadèrent de faire mieux et de surprendre la résidence, dépourvue de soldats, disaient-ils, et facile à envahir à l'heure de midi, quand tout le monde serait à table. Le conseil était habile, et allait nous être fatal, d'autant que la plupart des hommes du village étaient au marché de la ville : nous étions sans secours. Heureusement, du haut du clocher la sentinelle les aperçut à temps.

Comme ils approchaient des remparts, quelques coups de fusils en tuèrent une trentaine, et le canon dispersa la bande. Nous en avons été quittes pour la peur. Dieu en soit béni ! Car des centaines de pillards rôdaient dans les environs tout disposés à se joindre aux boxeurs victorieux.

L'ordre commence à se rétablir dans notre province, nous attendons ici même dans deux ou trois jours l'arrivée d'une colonne européenne qui aura raison des rebelles et nous débarrassera des brigands.

En somme nous avons à déplorer la perte de nos quatre Pères martyrs, du P. Beck et de Mgr Bulté dont la mort a été hâtée par les fatigues d'un siège de cinq mois. Tous nos autres missionnaires, prêtres, séminaristes sont en sûreté, soit-ici, soit à Tchao-kia-tchoang, soit à Chang-hai. Quelques-uns sont même déjà rentrés dans les centres fortifiés.

Le nombre des chrétiens massacrés peut s'élever à trois ou quatre mille. D'autres, bien plus nombreux, ont succombé à la misère et aux privations.

Il faut, hélas ! compter aussi des apostats. Ils se convertiront bientôt sans doute, si le danger leur semble sérieusement conjuré.

Par contre quelle générosité admirable chez les victimes ! Des foules entières, comme à Tchou-kia-ho, se laissent massacrer avec calme, refusant avec une simplicité héroïque de retourner au paganisme : « Nous sommes chrétiens, vous pouvez nous tuer; nous ne voulons pas apostasier ! » D'autres se laissent enterrer vifs plutôt que de renier leur foi. On a vu des vieillards

incapables de fuir à l'approche des brigands, se rendre à l'église comme pour la Sainte Messe : ils allaient y attendre la mort. On a vu de jeunes enfants soutenus par la grâce, montrer en présence des bourreaux un courage et une joie extraordinaires, criant qu'ils voulaient être martyrs pour aller au ciel.

Voilà notre consolation au milieu de tant de misères et de dangers. Mais l'épreuve se prolonge ; à côté des chrétiens fervents, il y a les tièdes, il y a ceux qui n'ont jamais été chrétiens que de nom. Ceux-là nous causent de grandes peines à l'heure présente. Priez pour eux, pour toute la mission et pour nous. Remerciez avec nous le Dieu de miséricorde qui nous a conservé la vie au milieu de tant de massacres.

Hien-hien, 18 octobre 1900. Deo Gratias ! un millier de soldats français sont enfin arrivés. Nous avons depuis longtemps tout disposé pour les loger à la résidence. Inutile de vous dire qu'ils ont été reçus avec enthousiasme. Quel plaisir, quelle consolation pour nous de voir ces figures franches et viriles ! Ces braves jeunes gens nous apportent le souvenir de la patrie, ils viennent gaiement remplir auprès de nous la mission traditionnelle de la France, protéger notre apostolat et les fidèles que nous avons déjà gagnés à Notre-Seigneur. Ces bons petits soldats ne craignent pas leur peine, ils ne demandent qu'à nous aider. Tous se tiennent bien. Les officiers se montrent très aimables ; plusieurs, parmi eux sont de fervents chrétiens qui nous édifient beaucoup. Ils ont demandé d'un commun accord que la messe du dimanche fût à l'ordre du jour pour la petite garnison durant le séjour à Hien-hien.

Les Européens se proposent d'occuper, au moins pendant trois ans, les principaux postes de la région. Puissent-ils rester pour tout de bon ! Puissent-ils surtout s'entendre un peu mieux !

Paul REIMSBACH, S. J.

Retour au centre de la mission.

Lettre du R. P. Maquet, Supérieur de la mission du Tcheu-li. S.-E.

Tchang-kia-tchoang, 27 décembre 1900.

LE bon Dieu a sans doute écouté vos prières : j'ai pu regagner il y a quelques jours le centre de notre mission. Un peloton de 30 cavaliers envoyés par le général chinois Lu, qui commande à Ho-kien-fou, est venu me chercher à Tchao-kia-tchoang et m'a ramené ici sans aucun accident. Partout, sur mon passage, j'ai été reçu avec tous les honneurs par les mandarins des villes que je traversais. J'en ai profité pour réclamer les indemnités dues à nos chrétiens partout si mal traités. — J'ai couché à la ville de Ou-i, où nos PP. Isoré et Andlauer ont été massacrés,

et où je devais être tué moi-même sans le retard dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Il ne reste plus de notre résidence en cette ville qu'un amas de décombres. J'aurais bien désiré ramener à la résidence les précieux restes de nos deux Pères, mais il m'a été impossible de savoir au juste où ils ont été enterrés. Je devrai prendre des renseignements exacts et m'adresser plus tard à un sous-préfet mieux disposé.

J'ai été 6 mois en dehors de notre résidence et prisonnier, pour ainsi dire, des boxeurs. — Le P. Becker vient d'être nommé par M. Pichon chevalier de la Légion d'honneur. Ses renseignements et ses rapports ont rendu et rendent encore actuellement de grands services à Pékin et à Tien-tsin. — Nous avons ici pour nous protéger deux compagnies d'infanterie de marine et une batterie d'artillerie avec le commandant Collinet ; cela inspire une certaine crainte aux boxeurs, qui sont loin d'avoir été tous tués autour de Tien-tsin et de Pékin, et aux mandarins retors qui cherchent tous les moyens possibles d'échapper aux indemnités.

Par ici les affaires s'arrangent encore passablement à l'amiable, parce qu'on craint que nos soldats n'aillent brûler les villages compromis et récalcitrants. Mais ailleurs, dans le Sud surtout, les mandarins ne font presque rien et n'agissent encore que d'après les instructions du fameux Ting-Young exécuté à Pao-ting-fou. Ajoutez que les Ta-tao-hoei non réprimés jusqu'ici continuent leurs réunions à peu près partout et menacent de recommencer de plus belle. Ils ont présumé par le pillage et l'incendie ; maintenant ils ne parlent plus que de massacrer. Nous avons eu encore onze chrétiens massacrés le jour de Noël et la veille. Les mandarins les mieux disposés font à nos chrétiens des distributions de millet pour les empêcher de mourir de faim, et c'est pour les mauvais une cause de jalousie. Il y a dix jours, deux ou trois familles revenaient chez elles, le soir, avec le précieux siao-mi donné par le fou-mou-koang. Deux heures après les brigands arrivaient, brûlaient la maison avec quatre personnes qui ne purent échapper au feu. Si l'on excepte le Ho-kien-fou, où les indemnités se paient à peu près convenablement, dans tout le reste de la mission c'est la misère la plus noire.

Nous ne pouvons encore apprécier tout le désastre, parce qu'il ne nous est pas encore donné d'aller remplir les devoirs de notre ministère, mais nous pouvons dire que notre mission n'est plus qu'une ruine, du moins au point de vue matériel et pour les œuvres ; car, pour ce qui est du spirituel, nous aimons à le constater, et c'est là notre consolation, parmi nos 5000 à 6,000 morts, la plupart ont expiré en confessant généreusement leur foi, et parmi les survivants fort peu ont apostasié, et encore la plupart n'ont apostasié que de bouche et sont revenus aussitôt accuser publiquement leur faute.

Nos missionnaires, je le sais, sont tous disposés à reprendre avec courage et confiance leur travail un moment interrompu, pour réparer les ruines

amoncelées dans leurs districts respectifs et faire avancer malgré tout l'œuvre de Dieu. Tous les Nôtres actuellement se portent très bien et n'attendent que le jour où le pays sera un peu moins troublé pour retourner à leurs postes.

Henri MAQUET, S. J.

Une visite aux palais impériaux.

Lettre du P. Japiot, aumônier, interprète du corps expéditionnaire.

Tien-tsin, le 11 février 1901.

J'AI passé la solennité de Noël à Tong-kou, où j'ai eu 70 soldats. Je continue à aller tous les dimanches dire la messe à Tong-kou, et les soldats allemands aident à remplir ma chapelle.

Mon voyage à Pékin m'a donné l'occasion de visiter les palais impériaux : j'avais une autorisation écrite du général Noyron. Il n'est pas loisible à chacun de pénétrer dans ces sanctuaires. Les Américains et les Japonais, qui ont la garde des portes, sont très sévères, et ne laissent entrer que ceux qui sont dûment autorisés. On entre par la porte du Sud, qui est exclusivement réservée à l'Empereur ; les ministres étrangers, dans leur visite officielle, entraient par la porte de l'Ouest. Le chemin, qui conduit aux différents pavillons, est tout dallé de marbre blanc, sur lequel sont sculptés d'immenses dragons. C'est au 2^e pavillon que sont reçus les ambassadeurs. Un trône splendide s'élève au fond de la salle ; on y monte par 4 degrés. Invité par les eunuques à nous asseoir sur le trône impérial, nous nous sommes laissé faire.

Le 3^e pavillon du milieu est celui où l'Empereur reçoit les nouveaux docteurs ; le 4^e, celui où se font les cérémonies du mariage de l'Empereur ; le 5^e, celui où le fils du Ciel fait les sacrifices ; c'est le plus riche : il est rempli d'idoles de très grand prix, d'*ex-voto* de toutes sortes ; les statues de grandeur naturelle sont habillées avec une richesse et une magnificence extraordinaire. Ces pavillons ont sans doute quelque chose de grand ; mais le tout a un cachet de vétusté et d'uniformité qui diminue singulièrement l'enthousiasme. De plus, sauf le 5^e, ils sont dénudés par le pillage des troupes et surtout des eunuques qui font passer la nuit d'immenses paquets par-dessus les murs de la ville interdite. Car si les Américains gardent les portes, ce sont les eunuques qui ont la garde de l'intérieur. Il y a des appartements où les eunuques ne conduisent pas, parce qu'ils sont encore occupés par une partie des concubines de l'Empereur.

J'ai pu visiter les appartements privés de l'Empereur et ceux de l'Impératrice douairière. C'est d'une splendeur incomparable, parce que là tout a été respecté. J'avais avec moi un eunuque natif de Hien-hien. Vous dire dans le détail les richesses amassées dans ces palais tout sculptés est impossible. Il y a dans un grand salon le trône de l'Empereur et celui de

l'Impératrice. C'est là que se règlent les grandes affaires de l'État en présence du Conseil privé. Le trône de l'Impératrice est à côté de celui de l'Empereur, mais à 15 centimètres plus bas ; il est dissimulé par un pin artificiel qui laisse tomber de ses branches, par des fils d'or, une grande quantité de perles très fines. J'ai pu admirer aussi la salle à manger, la chambre à coucher et le cabinet de toilette de l'Impératrice. Il y a dans la chambre de l'Empereur un très riche harmonium dont j'ai tiré quelques sons. Le lit est d'une richesse étonnante. J'ai vu dans le palais une grande horloge de nos anciens Pères et la grande clepsydre indiquant les heures, les demies et les quarts.

Il faudrait vous parler encore des palais bâtis dans les lacs, à l'ouest de la cité interdite. Mais je ne finirais pas. Là, l'Impératrice a un palais superbe qu'elle habite depuis plusieurs années ; il est plus riche peut-être que celui de l'intérieur. Le maréchal Waldersée l'habite ; pendant une de ses absences, un officier allemand me l'a fait visiter dans le détail. Plus au Sud, au Nan-hai, se trouve le palais où l'Empereur était comme prisonnier. On arrive dans cette île par un pont-levis. Mais qu'elle est plaisante la légende d'une maison de fer où aurait été enfermé l'Empereur ! Ces palais ne ressemblent guère à une prison.

C'est le long des lacs qu'a été construit le petit chemin de fer à l'usage de la cour : il relie le Nan-hai au Pe'-hai, passant à côté du superbe pont de marbre qui se trouve au Nord du Tchong-hai, vers l'île des jades, et allant jusqu'à l'extrémité de la ville impériale réservée. Je suis monté dans le wagon de l'Empereur ; il a un petit trône qui a été tout dévalisé.

L'ancien Pe'-t'ang est entièrement conservé. C'est là qu'habite le général Noyron. L'église est fort belle, d'un style beaucoup plus distingué que la nouvelle de Mgr Favier. Elle est vide, et conserve encore les orgues d'autrefois. Le drapeau français flotte sur les tours. Autant que j'ai pu en juger, elle sert de théâtre à la cour, car j'y ai trouvé une foule d'objets de comédiens et de comédiennes. Le général français habite une partie de la résidence ; l'autre est affectée à un hôpital français.

Au Nord de la ville interdite, se trouve *la Montagne de Charbon*, King-chan ; c'est au sommet, dans le pavillon principal, que s'est pendu l'Empereur Hien-fong, à l'arrivée des troupes en 1860.

Toutes ces choses sont très curieuses. Mais ce qu'il y a de féerique, c'est le palais-d'été, à 35 li au N.-O. de Pékin. Une route pavée de dalles y conduit. Les palais sont sur le versant d'une montagne regardant le Sud, ayant en dessous des lacs immenses garnis de petits îlots où se groupent bosquets et pavillons les plus variés. Le site est admirable. Le bâtiment principal du palais est construit en amphithéâtre sur le versant de la montagne ; il est à quatre étages avec de superbes terrasses pour chacun ; on y monte par un grand escalier en pierre qui a quatre mètres de largeur.

Arrivé à la terrasse supérieure par des centaines de degrés, on trouve un temple avec un Bouddha colosse, de cuivre doré. Ce Bouddha domine tous les palais.

Sur un des lacs se trouve la fameuse barque de marbre, ouvrage d'une perfection remarquable. Cette barque assise dans les eaux est toute sculptée et ornée de dragons. L'appartement construit sur cette barque est fort riche de boiseries ; il peut contenir 50 personnes. C'est là que les visiteurs consomment les provisions qu'ils ont apportées.

Le palais-d'été est gardé par les Italiens et les Anglais. Ils laissent entrer et visiter à volonté, par la raison qu'il n'y a plus rien à prendre. Tout a été pillé, cassé, lacéré. Qu'il est triste de constater un pareil vandalisme ! Il n'y a plus rien dans les appartements de l'Empereur et de l'Impératrice, et on foule partout des débris. Les Chinois sont peut-être aussi coupables que les Européens.

Il ne reste rien du cimetière de nos anciens Pères. Les pierres ont été renversées, cassées ; les sépultures ouvertes, et la poussière jetée au vent. Le P. du Cray a été bien inspiré de faire transporter le P. Gaillard à Hien-hien.

Du Nan-t'ang, il ne reste pas pierre sur pierre. C'est cette église, si riche en souvenirs, qui a été rasée le plus proprement.

Les instruments de l'observatoire sont partagés entre la France et l'Allemagne, et dirigés sur Paris et Berlin. Un général américain (Chaffre) qui avait écrit au Maréchal Waldersée une lettre de protestation, a été blâmé par son gouvernement (surtout du langage trop rude de sa lettre), et a dû faire des excuses au Maréchal.

A Tien-tsin, démolition des remparts de la ville. Les Chinois ont offert 500,000 taëls, pour qu'on les laisse subsister : on continue à démolir.

Un incendie éclatait dernièrement au palais de Li-hong-tchang, occupé par le gouvernement provisoire. Beaucoup de papiers ont été détruits ; pas d'accidents de personnes. Cet incendie est dû à la malveillance.

Le courrier militaire allant à Hien-hien a été volé. On ne le retrouve pas : les autorités militaires feront probablement une descente et un exemple.

Émile JAPIOT, S. J.

FRANCE.

Mission bretonne donnée par nos Pères à la cathédrale de Vannes.

16 février 1901.

OH ! les braves chrétiens que ces paroissiens *bretons* de Saint-Pierre, qui, pendant quinze jours, nous ont édifié par l'ardeur de leur piété et l'énergie de leur foi ! On dit que les campagnes qui entourent les villes se

ressentent de ce dangereux voisinage ; il paraît que Vannes ne ressemble pas aux autres villes. Toujours est-il que nos laboureurs ne veulent pas plus d'ivraie dans leurs âmes que dans leurs champs.

On disait aussi qu'en rompant avec la vieille tradition qui réunissait dans une autre église les Bretons des deux paroisses, les prédicateurs n'auraient plus qu'un auditoire insuffisant. Ces pessimistes ont eu tort. Rien n'a manqué au succès de la mission qui, commencée le 27 janvier, s'est terminée dimanche, après deux semaines de recueillement profond et d'assiduité exemplaire.

Il est vrai que les missionnaires dévoués qui ont mis au service de ces fidèles leur talent, leur cœur, leur âme tout entière, n'ont rien épargné pour les instruire, les convaincre et les toucher. Ils ont été de bons laboureurs dans le champ du Père de famille, et Celui qui fait fructifier la semence a récompensé leur labeur sans trêve par une abondante moisson.

Dès le lendemain de l'ouverture, plus de 700 personnes se pressaient dans la nef de la cathédrale, et ce chiffre s'est maintenu pendant toute la semaine, à tous les exercices. La semaine suivante, l'édification fut la même et l'assistance plus nombreuse encore : 800 personnes, dont plus de 200 hommes, prirent part à cette seconde série de la mission.

Impossible de suivre dans ce rapide compte-rendu l'ordre chronologique, et d'entrer dans les détails. Il faut nous borner à indiquer les grandes lignes de ce pieux épisode qui comptera dans l'histoire de la paroisse.

Pendant ces quinze jours, la simplicité, le recueillement, la docilité ont été les trois notes dominantes de la piété de nos chers Bretons. Il fallait les voir se placer dans l'église avec un calme monastique, écouter avidement les instructions qu'on leur faisait et se ranger sans bruit autour des confessionnaux. Il fallait les entendre chanter, pendant les processions jubilaires, nos cantiques qu'ils redisaient avec enthousiasme et les invocations des litanies des saints. Sur leur passage, les indifférents étaient émus, et les incroyants eux-mêmes, s'il y en avait, devaient admirer cette piété simple et forte, sans ostentation comme sans respect humain.

Ils ont donné un grand et bel exemple qui, certainement, portera ses fruits.

Après les processions, nous devons signaler, entre autres cérémonies aussi grandioses que touchantes, la visite au cimetière où, au milieu des tombes aimées, le prédicateur fit ressortir l'utile pensée de la mort et tira des larmes de bien des yeux ; l'Amende honorable, qui s'accomplit dans la basilique brillamment illuminée, grâce aux offrandes que les retraitants, pauvres comme riches, avaient généreusement apportées.

Parmi les pauvres il s'est trouvé des âmes héroïques, qui ont fait des sacrifices sans doute largement récompensés par Dieu. On en a vu qui, pour suivre la mission, renonçaient sans hésiter au gain de toute une

semaine ; ils ont trouvé, parmi leurs frères moins pauvres, des bienfaiteurs qui les ont charitablement assistés. D'autres ont travaillé la nuit, pour se réserver le jour. Quelques-uns ont payé des remplaçants pour faire leur travail pendant toute la semaine. Enfin il y en a eu qui, se heurtant à des refus, heureusement très rares, ont sacrifié leur gagne-pain pour accomplir leur devoir.

Deux cérémonies ont attiré les fidèles en foule : le dimanche 3 et le dimanche 10 février, clôture solennelle de la mission, tous ceux qui ont pris part à ces pieux exercices se sont fait un devoir de se grouper autour de la chaire. La cathédrale était brillamment illuminée par deux cordons de lumière qui faisaient ressortir, le long des galeries de la nef, les détails de l'architecture, pendant que le maître-autel rayonnait au milieu des cierges et des girandoles. L'église était comble et le coup d'œil superbe.

Mais ce qui valait mieux encore que ces beautés matérielles, c'était le recueillement de la foule qu'animait une piété sincère. Une bonne paysanne disait dans son enthousiasme : « Bien sûr ce n'est pas plus beau au Paradis ! » Le premier dimanche, le directeur de la mission adressa à Monseigneur, qui présidait, des paroles pleines d'une charmante délicatesse auxquelles Sa Grandeur répondit, avec toute son âme, par des félicitations et des remerciements bien mérités. Le dernier jour, M. le curé-archiprêtre fit un vif plaisir à ses ouailles en leur parlant dans leur langue maternelle. Il faut avouer que le bon pasteur s'en tira à merveille : bien qu'il n'ait plus guère l'occasion d'employer notre vieil idiome, il sut donner à des pensées délicates une forme très littéraire et très bretonne, à laquelle l'émotion qu'il éprouvait ajoutait un charme de plus.

Vraiment ces deux semaines ont été bénies ; elles seront fécondes, car un grand exemple a été donné ; et nous sommes sûrs que toute notre ville, heureuse de s'affirmer chrétienne, le suivra.

(Semaine Religieuse de Vannes.)

JERSEY.

La fête des grands vœux à St-Louis.

C'EST une chose rare que des grands Vœux au scolasticat. Et l'on comprend l'impatience avec laquelle les philosophes attendaient ceux du Père René de Vallois et du Frère Mugica qui ont eu lieu à Jersey, le 2 février dernier.

La fête a été fort belle et de celles dont on garde le souvenir. La présence de Monsieur de Vallois contribuait encore à en augmenter le charme et l'intimité. Le matin, messe en musique, débutant par le *Dominus conjungat vos* de Wagner, puissamment interprété. A midi, le réfectoire

s'emplit de joie et de poésie. Nos artistes ont déployé toutes les ressources de leur imagination et de leur goût. La chaire, enlevée, laisse voir l'ensemble imposant de la salle. D'un côté, à la table d'honneur, sous un baldaquin blanc et rouge, le P. de Vallois préside, entre le R. P. Recteur et Monsieur de Vallois. En face, au fond, devant une tenture semblable, le Frère Mugica, entouré des frères coadjuteurs.

Aussitôt le *Deo gratias* accordé, vers et chants se succèdent, pétillants d'esprit ou à grandes envolées. Monsieur de Vallois a été zouave à l'armée de la Loire et se l'entend rappeler avec émotion. Au P. de Vallois, le professeur aimé de physique et chimie, on s'adresse en termes techniques. On chante le frère Mugica dans les trois langues qu'il connaît : basque, espagnol et français. La gravité des périls qui nous menacent et l'espérance que nous mettons dans le Sacré-Cœur inspirent de beaux vers très applaudis.

Voici, *in memoriam*, deux de ces poésies :

A MONSIEUR DE VALLOIS

ZOUAVES!

Pour sauver notre armée en fuite
Ils tombèrent jusqu'au dernier ;
Contre eux s'écrasa la poursuite,
Et les Prussiens disaient ensuite :
« Nous n'avons pas un prisonnier ! »

Quand le général de Charette
Le soir fit sonner la retraite,
Bien peu revinrent de la fête...
Ce n'était pas une défaite,
Car pas un n'était prisonnier.

Pour sauver la France détruite
Tous vos enfants, jusqu'au dernier,
Monsieur, marchent à votre suite :
Une religieuse, un Jésuite,
Un ingénieur, un officier.

Car les zouaves de Charette
Jamais ne battent en retraite ;
Et quand l'âge courbe leur tête,
Pour mieux retarder la défaite,
Leurs fils partent jusqu'au dernier.

AU P. DE VALLOIS.

CŒUR OUVERT, CŒUR FERMÉ.

Au-dessus d'une roche escarpée et sauvage
Qui dentelait l'azur et coupait l'horizon,
Déchiré par le vent s'effilait un nuage,
Et sur le bleu du ciel comme sur un blason,
Se détachait très pur sur sa tige légère
Un grand, un beau lis blanc dont le bouton gonflé
Était près de laisser pénétrer la lumière
Au sein profond de son calice immaculé,

Lorsqu'une abeille, encore humide
Des fraîcheurs vives du matin,
Sur ce bouton de blanc satin
Se posa légère et timide.

Elle a sur les champs de bluets
Butiné dans ses courses folles ;
Elle a fouillé bien des corolles
Et visité bien des muguets.

Elle a laissé les feuilles rousses
Frôlé les rouges primevères,
Et reposé sur les bruyères
Parmi les troncs plaqués de mousses.

Tous les plaisirs ont leurs appas !...
Et souvent, séduite au passage,
Elle a glissé sous le feuillage
Dans les branches d'un gros lilas.

Pour l'heure, à ce lis attachée,
Elle devine au tremblement
Qu'ont ses ailes à tout moment
Qu'une richesse est là cachée.

Mais soudain le lis, sans effort,
Lui-même à l'abeille s'entr'ouvre,
Et le pauvre insecte y découvre
Les bienfaits d'un miel doux et fort.

C'est là, dans le sein du calice,
Au fond de cette pureté
Qu'elle aspire avec volupté
Le pollen d'or qui le tapisse.

Depuis, en songeant au lis blanc
Dans les courses de sa journée,
Chaque fleur lui sembla fanée
N'en trouvant pas lui ressemblant.

Gardant au cœur joie et courage,
Elle espérait bien, vers le soir,
Au profond de sa fleur pouvoir
Replonger son fluet corsage.

De fait, quand se teinte le ciel
De couleurs d'or et violette,
Quand les champs prirent leur voilette
De brume, elle revint au miel

Que la plante toujours pareille,
Fraîche et blanche sur son rocher,
Aux lueurs pourpres du coucher
Offrait encore à son abeille.

La petite alors s'y blottit,
Ne sachant pas de fleur plus belle ;
Le lis se referma sur elle
Et jamais plus ne se rouvrit.

Vous n'avez jamais lu si fantastique histoire,
Mais, Père, en vous voyant, je suis tout près d'y croire.
Oui, vous avez compris dans le transport joyeux
Et le calme enivrant du jour des premiers vœux,

Qu'un Maître incomparable, en sa forte tendresse,
Vous dévoilait son cœur pendant la Sainte Messe
Et l'entr'ouvrait pour vous. — Voilà pourquoi toujours
Vous êtes revenu pendant les sombres jours

Puiser au Sacré-Cœur et la force et la vie,
Père, soyez certain qu'ici l'on vous envie,
Car aujourd'hui le Cœur où vous avez puisé
S'est sur vous tout entier à jamais refermé.

IRLANDE.

Le Père Mathias Mc Donnell et le Père Daniel Jones.

Avances mal accueillies.

Récit du P. Matthieu Russell.

MATHIAS Mc Donnell, interrogé sur son pays natal, aurait pu donner la réponse attribuée au paysan du Connaught : « Je suis du comté Mayo, Dieu m'assiste ! » Il était né au comté Mayo le jour de Noël 1823. Son nom lui a survécu dans la personne de l'un des siens bien connu à Dublin, Mathieu Mc Donnell Bodkin, Q. C. (1), transfuge du barreau, rédacteur du Premier-Londres au *Freeman's Journal*, auteur de *Lord Edward Fitzgerald* et autres romans pleins de verve. Je ne saurais dire le collège où il fit ses études. L'une des missions desservies par lui à tout le moins (la dernière, s'il y en eut plus d'une) fut celle d'Otley dans le Yorkshire. Cette mission date de 1851. Elle appartenait alors au diocèse de Beverley fondé l'année précédente. En 1878, Beverley fut divisé en deux diocèses : Leeds et Middlesborough. Otley est du diocèse de Leeds.

En 1861, le P. Mc Donnell tenta une démarche importante, depuis longtemps sans doute l'objet de toutes ses aspirations. Un de ses proches, le P. Daniel Jones, de 10 ans plus âgé que lui, était alors Maître des Novices à Milltown Park, Dublin, le premier Maître des Novices de la Province d'Irlande depuis le rétablissement de la Compagnie.

Le P. Mc Donnell lui fit donc ses ouvertures, et nous éditons la réponse. Elle a son intérêt et fait le pendant avec la lettre du P. Edward O'Reilly adressée du noviciat de Naples au Professeur George Crolly de Maynooth, et publiée dans les Lettres de Woodstock en mars 1896. Ce novice en pleine maturité fait assez l'effet d'un solliciteur transi (de la bonne sorte, entendons-nous) et le Maître des Novices a tout l'air du chien de garde chargé d'éconduire les intrus.

Les premières lignes du P. Jones ont une légère saveur formaliste de la génération passée. Avons-nous jamais, vous ou moi, accusé réception de l'honorée lettre, et, qui plus est, d'un jeune cousin ? Si l'absence de respect s'accroît de la part des jeunes, certes les aînés le leur rendent bien. Que de gens aujourd'hui, au siècle des cartes postales, à une communication du genre de celle du P. Mc Donnell répondraient en deux mots : « Oui, venez donc essayer, et tâchez de n'avoir pas à vous repentir. » Le P. Jones se donne bien plus de peine ; il aligne les raisons *pour* et *contre*, surtout les raisons *contre*, il les détaille à plaisir à son correspondant. Depuis lors, il est vrai, la sphère d'action des Jésuites irlandais chez eux et spécialement en Australie s'est considérablement étendue ; toutefois le Père Jones aurait pu

1. *Queen's councillor*, conseiller de la reine.

tracer un tableau plus attrayant et non moins fidèle ; or il semble vraiment par endroits avoir entrepris tout le contraire.

Milltown Park, Donnybrook, 6 octobre 1861.

Mon cher Monsieur Mc Donnell,

« J'ai reçu hier votre honorée du 3, je veux imiter votre sagesse et m'en tenir à la question présente. Une seule observation : n'allez pas, je vous prie, dans ces remarques suspecter la cordialité de mon accueil au cas où vous vous décideriez à venir parmi nous. Mais il vaut mieux vous présenter toute la vérité.

« Donc, en premier lieu, la vocation à l'état religieux est sans contredit une bonne chose et demande à être suivie. Maintenant, se laisser aller à une inclination purement humaine serait poursuivre un feu-follet, et en somme se préparer un désappointement.

« Je vous le déclare sans ambages : la présomption est contre votre vocation à la Compagnie. Vous avez vécu jusqu'à cet âge dans le ministère séculier ; c'est une raison d'y reconnaître votre vocation, c'est de plus un grand obstacle à la réalisation de vos espérances dans la vie religieuse. Vous aurez infiniment plus de difficultés qu'un autre à vous initier aux méthodes et à l'esprit d'un ordre religieux. Vous avez été formé, façonné dans un certain moule, comment vous adapter à un autre ? Que gagnerez-vous à changer ?

« Des misères sans fin, des mécomptes, des ennuis si vous vous pliez à la formation ; et si vous voulez vous y soustraire, comme plusieurs ont su le faire, la perspective de n'être religieux que de nom.

« Vous serez obsédé par le souvenir du travail facile abandonné pour une entreprise au-dessus de vos forces, de tant de mérites solides négligés pour une vie à l'extérieur sans activité profitable, et à l'intérieur en proie à un monde de distractions, de désolations, voire même de tentations.

« En réalité qu'avez-vous à attendre ici ? D'abord deux années en compagnie d'enfants sortant du collège. Vous serez traité sur le même pied qu'eux, entièrement séparé des Pères de Résidence, privé de tout ministère sacerdotal ; votre temps sera employé à apprendre de nouvelles méthodes de prière et à désapprendre vos pratiques familières et les meilleures. Il vous faudra coucher au dortoir comme un simple écolier, obéir à un novice de 16 ou 17 ans, balayer les corridors, servir à la cuisine, etc., etc. Et moi aujourd'hui votre ami, votre parent, votre égal, je deviendrai votre Maître, je vous tiendrai à distance comme étant votre supérieur. Au bout de deux ans on vous enverra dans un collège en qualité de surveillant, peut-être pour le reste de vos jours ; il faudra vous occuper des enfants, présider leurs travaux, arpenter la cour de récréation, demeurer de longues heures au milieu du tapage et de la malpropreté des classes et des salles de jeu ; et tout cela sans espoir de trêve ni de relâche, tout cela de par l'obligation d'un vœu qui

tout en vous liant irrévocablement laissera les Supérieurs parfaitement libres de vous renvoyer, si jamais ils viennent à juger que vous n'êtes pas fait pour la Compagnie.

« On pourra vous retenir huit et dix heures par jour à des emplois de cette sorte, et le reste du temps sera consacré à vos exercices de piété. Si plus tard (pas avant de longues années) on vous destine à la résidence (nous n'en avons qu'une) ⁽¹⁾, vous y rencontrerez un travail de tous les instants qui ruinera votre santé. Et puis on vous expédiera, si l'on veut, dans n'importe quelle partie du monde ; il faut en faire votre deuil, vous n'aurez le choix ni du pays, ni de l'emploi, et, il faudra vous abandonner comme le bâton dans la main du Supérieur.

« Et tout cela peut-être sans être encouragé par une lueur de consolation spirituelle. N'allez pas juger de notre vie par celle de tel Jésuite anglais dans une mission particulière, qui aurait adopté plus ou moins le genre de vie des prêtres séculiers. Dans ce pays-ci rien de pareil. « Pas de dîners en ville, pas de visites d'amis, pas de lettres à leur écrire. (?)

« Vous devez à présent vous faire une idée de ce qui vous attend chez nous. Vous le comprenez, il n'y a pas d'inclination naturelle qui puisse y tenir longtemps. Si vous avez *une vocation véritable* et si vous êtes prêt et décidé à tout, alors, oui, l'onction de la croix vous soutiendra.

« Réfléchissez bien là-dessus et demandez à Dieu la lumière. Pas de coup de tête d'aucune manière. Si vous voulez plus de détails, vous n'avez qu'à m'écrire. Un mot de vous me fera toujours plaisir. Faites la volonté de Dieu.

« Je suis, mon cher M. Mc Donnell,

« Votre tout dévoué en N. S.

D. JONES, S. J.

« P. S. Si vous persistez dans votre détermination, donnez-moi de plus amples informations. Que penseriez-vous d'une retraite ici pour *éprouver votre vocation*, sauf à reprendre votre ministère au besoin ? »

En dépit de cette lettre le P. Mc Donnell se rendit à Milltown Park pour essayer sa vocation. Dans le train d'Otley à Holyhead, un de ses compagnons de voyage, un pasteur anglais, dénonça amèrement l'établissement d'un nouveau couvent dans son voisinage, et en prit texte pour une diatribe universelle contre l'esprit accapareur des Ordres religieux. Il déblatérerait en particulier contre le zèle effréné des Jésuites à capter les hommes de talent. Le P. Mc Donnell avait en poche la lettre qu'il nous est donné de lire quarante ans après. En conséquence à ce point de la conversation il crut bon d'intervenir. « Eh bien ! dit-il, je ne puis avoir la prétention d'être un

1. St-François Xavier's, Gardiner Street, n'est plus « seule dans sa gloire. »

homme de talent, mais le fait est que me voici en route vers telle maison où je vais m'informer si l'on pourrait bien faire de moi un Jésuite. Tenez, lisez cette lettre; elle vous montrera le peu de peine qu'ils se donnent pour m'ac-caparer. » Le gentleman n'en revenait pas, et sa surprise pourrait bien avoir contribué plus tard à l'affranchir d'illusions plus fâcheuses.

Le P. Mc Donnell ne retourna pas à Otley. Il commença son noviciat à Milltown Park le 4 décembre 1861, trois semaines avant le 38^e anniversaire de sa naissance. Après 10 années d'une vie religieuse des plus édifiantes, il mourut à Clongowes le 21 mars 1871. Le P. Daniel Jones, homme d'une sainteté et d'un talent remarquables, l'avait précédé de deux ans dans la tombe. Qu'ils reposent en paix! Le P. Mc Donnell et moi, nous suivîmes ensemble à Clongowes la retraite donnée par le P. Jones en 1866. C'est alors qu'il me fut permis de prendre copie de la lettre que je viens après tant d'années communiquer à de nombreux lecteurs.

Mathieu RUSSELL, S. J.
(*Woodstock letters.*)

ITALIE.

D'Angleterre à San Remo.

Notes de voyage du P. Goldie.

San Remo, 16 octobre 1900.

VOUS n'ignorez pas comment d'un trait de plume le Gouvernement français a supprimé le nouveau collège de la marine à Jersey. Il exige de tout candidat à l'École Navale une pièce signée du Préfet du département déclarant les études faites dans le ressort de la Préfecture, et par ce moyen la porte est fermée aux étudiants de Jersey. Quelle pitié de voir ces bâtiments superbes admirablement situés, hier encore aux mains des ouvriers et des peintres, aujourd'hui vides et désolés! Plusieurs des Nôtres doivent, je pense, y résider temporairement. Vannes et Vaugirard se sont partagé les élèves. La pension sera moins chère qu'à Jersey, ce sera une petite consolation, et aussi les parents seront plus à portée de leurs enfants en cas de maladie. Un bel enclos, c'est celui de la maison St-Louis, le Scolasticat actuel des philosophes de Lyon et de Paris.

A St-Servan, le collège de la Marine venait de faire l'acquisition d'une villa sur la Rance, le grand estuaire qui remonte jusqu'à Dinan. Cette propriété est double, elle renferme un vieux manoir très pittoresque aux cheminées merveilleuses et un beau château. Elle est limitée par une grande terrasse baignée par la marée. Quelle pourra être la destination de ce vaste immeuble?

Au Mans notre collège n'est pas tout à fait ce qu'il faudrait; il n'a pas été bâti par nous. Mais il a ce que peu de nos maisons possèdent en France : élevé sur le penchant de la colline, il occupe sur toute la hauteur des terrains considérables. Avec cela, grande salle de bains fournie de tous les appareils de douches. La cathédrale, ou tout au moins le chœur de la cathédrale, est ce que j'ai vu de plus beau. Bas-côtés, chapelles latérales se succèdent autour du sanctuaire, et les voûtes s'élancent à des hauteurs inconnues de l'autre côté du détroit.

A Tours, visite à l'ami des Marins, le Père Grosjean. Le collège est de fondation relativement récente; c'est en partie une maison franciscaine aux contre-forts moyen âge, le reste tout battant neuf avec de vastes cours intérieures. Mais il est enseveli derrière les maisons voisines. A deux pas, notre ancienne église transformée en magasin de draps. La nouvelle basilique de St-Martin s'élève au-dessus de la crypte vénérable de la magnifique église détruite pendant la Révolution. Malgré sa splendeur, l'impression produite est le désappointement; c'est l'ordinaire en présence des œuvres néo-byzantines en France. Le couvent du Sacré-Cœur est bâti au lieu et place du célèbre monastère bénédictin de Marmoutiers, à peu de distance de la ville. De sa riche église d'autrefois la communauté conserve quelques ruines et les cryptes intéressantes pleines des souvenirs de S. Martin. La maison du saint homme de Tours, où le saint homme vivait encore lors de mon passage en 1881, est devenue un sanctuaire de dévotion. L'image de la Sainte Face, jadis entourée de lampes, dans sa vieille bibliothèque, est maintenant exposée à l'étage inférieur transformé en chapelle. La chambre où il est mort a été laissée exactement dans le même état que de son vivant.

A Paris c'est merveille de voir comme la Compagnie prospère. Sans parler de la vaste résidence de la Rue de Sèvres, il y a le grand externat de la rue de Madrid et l'externat des petits très bien situé à Passy tout près du Trocadéro. De ses charmantes terrasses la vue s'étend au loin sur Paris. Et puis il y a la Rue Monsieur, la maison des écrivains, près de la Rue de Sèvres; sa magnifique bibliothèque tenue au courant des dernières publications en tous genres et dans un ordre parfait vous fait venir l'eau à la bouche. Non loin de là, la fameuse Rue des Postes pour les hautes sciences : l'église y est de toute beauté. Rue La Fayette, au quartier pauvre de Paris, encore une belle église gothique avec clocher, l'intérieur de l'église a été décoré de peintures par l'un des Nôtres. C'est le centre de nos ministères allemands, écoles élémentaires, congrégations, œuvres de toutes sortes; notre vieil ami, le Père Zimmermann, partage son temps entre ces œuvres et les bibliothèques de Paris. Pas très loin de sa résidence se trouve la rue Haxo, théâtre des massacres aux derniers jours de la Commune. La Villa des Otages nous appartient, maison et jardin. Une vaste chapelle et un Patronage sont administrés par une congrégation de religieuses. Un de nos

Pères s'y tient d'office du samedi au lundi. La Commune aux abois avait là sa chambre de conseil. Du balcon partirent les ordres pour le crime. Cette chambre est aujourd'hui la chapelle domestique. Des inscriptions y retracent les noms des victimes et les horreurs des scènes de massacre. Lors de la démolition de Mazas, on a acheté les cinq cellules de nos Pères martyrs. Les matériaux en bois et en fer doivent servir à la reconstruction de la Villa des Otages. La population païenne des alentours semble peu à peu attirée vers Dieu. C'est l'effet du zèle de nos Pères, de la dévotion des bonnes âmes et de l'apostolat des enfants soumis aux influences religieuses. Rien de bien terrible dans l'aspect du voisinage. Sur ces terrains vagues, autrefois perdus dans la campagne, resserrés depuis dans l'intérieur des fortifications, surgissent par groupes des maisons et des fabriques. Le lieu du massacre était une ci-devant maison de campagne ; terrains et palissades étaient en train de se métamorphoser en cafés-chantants et buvettes, comme on en voit aux abords des villes de France.

Cette fois je n'ai pas visité Vaugirard. Mais en parlant des œuvres multiples et merveilleuses de nos Pères de Paris, je ne dois pas oublier (comment dirai-je?) le grand centre des étudiants du Quartier Latin, rue des Sts Pères, tout près de la Rue de Sèvres. Ancien dépôt de librairie, il se compose aujourd'hui d'une suite de galeries donnant sur une cour vitrée. Chaque galerie commande diverses séries de chambres destinées aux étudiants des diverses branches, droit, médecine, mécanique, beaux-arts.... Chaque département a sa bibliothèque bien montée. Il y a deux belles chapelles où le St-Sacrement reste à demeure ; l'une d'elles, susceptible d'agrandissement, est d'un ameublement extrêmement riche ; l'autre, est celle des artistes ; la décoration y est vraiment digne du ciseau et du pinceau des plus grands maîtres de notre époque. Tout est éclairé à la lumière électrique. Une grande table occupe le rez-de-chaussée, les galeries viennent y aboutir, et un autre grand appartement dans le sous-sol est réservé aux débats. A chaque étage, une chambre d'aumônier, un Père y reste d'office chaque soir depuis six heures jusque bien avant dans la nuit : Il le faut bien, c'est le seul temps libre de nos jeunes gens retenus tout le jour dans les salles de lectures, les ateliers.....

Dôle a pour recteur le bon Père Rosette. Son long rectorat à St-Léonard l'avait fait apprécier et chérir. Le contraste est frappant entre Paris et Dôle. La vieille cité comtoise a longtemps possédé notre célèbre collège de l'Arc, appelé ainsi parce que les deux corps de bâtiment se réunissaient au-dessus de la rue par une arcade. Le nouveau collège est contigu à l'ancien devenu lycée. L'ancienne église de la Compagnie a été fermée il y a quelques années par la municipalité. Les chandeliers garnis de leurs cierges, et jusqu'aux nappes toutes poudreuses sont encore sur les autels. A l'entrée s'élève un curieux portique assez grotesque : pour nous Anglais c'est du pur

Jacobean. Cet édifice est actuellement un monument historique à la charge du gouvernement.

Le nouveau collège se compose d'une construction récente et d'un vieil hôtel accommodé à sa nouvelle destination. Il offre de vastes terrains, de beaux arbres, et, comme au Mans, un large bassin pour les bains. Il est dédié à N.-D. du M^t Roland. Cet ancien sanctuaire, à 2 ou 3 milles de là, se rattache par une tradition à *Roland le brave, Roland le preux*. Un monastère bénédictin y florissait, il a été détruit lors de la Révolution ainsi que son église vénérable. La Compagnie a rebâti l'église, bel édifice gothique ; le clocher se voit de très loin. Quelques vestiges de l'ancien monastère se retrouvent à la maison de campagne du collège. Des fragments de ruine ont servi à la construction des murs. On y rencontre une statue colossale du nom de Roland.

Le sanctuaire s'élève au sommet d'un coteau. Il est entouré de vignes et regarde la montagne du Jura et la grande plaine de Bourgogne. Je m'y rendis un dimanche par une belle matinée en compagnie des domestiques du collège, c'était la fin de la retraite annuelle et ils la clôturaient dignement par une communion au sanctuaire de Notre-Dame.

Le lendemain de mon arrivée à Dôle, le P. Rosette m'emmena à Dijon. Il y avait *fusion* : la communauté était invitée par le nouveau Recteur de Dijon, l'ancien recteur de Boulogne, le joyeux Père du Coetlosquet. Là aussi la Compagnie avait anciennement grande église et superbe collège ; elle y a également construit sur les boulevards un édifice encore plus imposant, on vient d'y ajouter une aile et l'on va bâtir une belle église. Le P. Recteur, comme tant d'autres en France, a fait son tour d'Angleterre, il avait parcouru l'Écosse avec les PP. Zanetti et Walford. Il me retint à Dijon jusqu'au lendemain, ce qui me permit de célébrer la Messe à deux ou trois milles de notre collège, à Fontaine-les-Dijon, pays natal de S. Bernard. C'est un village pittoresque ; l'église paroissiale moyen âge est juchée sur une éminence. Tout en haut est la partie du château où naquit le Saint. Le sanctuaire aujourd'hui restauré domine la plaine et la montagne. Une chapelle au dôme gracieux du temps de Louis XIII, bâtie par les Cisterciens réformés (les Feuillants), occupe l'emplacement de la petite chambre où le Saint vint au monde. Une compagnie de missionnaires diocésains prend soin du sanctuaire ; ils ont ajouté au château une grande basilique du type normand. Lors du sac de Cîteaux, non loin d'ici, un frère convers avait sauvé du pillage une côte du Saint ; elle est enchâssée dans un splendide reliquaire gothique moderne, dont les émaux représentent des scènes de la vie de S. Bernard.

Je réussis à pénétrer dans la bibliothèque publique de Dijon, installée dans notre ancien collège. Les manuscrits de Cîteaux y ont été transférés. Entre autres précieux souvenirs, j'ai trouvé un *Psalterium* en vieux saxon

enrichi de superbes enluminures. Cîteaux en était redevable à S. Robert, fondateur des Cisterciens. J'ai rencontré aussi un vieil exemplaire d'un ouvrage du vénérable Bède. Cîteaux est à une vingtaine de kilomètres de Dijon. La ligne de Nuits-sous-Beaune vous en rapproche de dix kilomètres. Les Cisterciens viennent de racheter les bâtiments ; on les avait affectés à une grande maison pénitentiaire.

A Dijon, dans l'église de la Visitation, nous étions en quête de l'autel où fut célébrée la première Messe du Sacré-Cœur. Mais le monastère actuel des Visitandines avait appartenu à un autre ordre avant la Révolution. On nous dirigea donc sur Ste-Anne, chez les Sœurs de St-Joseph de Cluny. Elles ont érigé l'autel en question dans une ancienne chapelle de Carmélites, si je ne me trompe. On l'avait, disaient-elles, racheté pour 20 francs après le Concordat. C'est un beau *tempietto* ou temple circulaire monté sur une colonnade. Au centre un groupe en marbre représente la Visitation de Notre-Dame et l'accueil empressé de Ste Élisabeth, le tout sur un autel XVII^e siècle. Ce qui reste de l'ancienne Visitation appartient aujourd'hui aux Sœurs de Ste-Marthe. Malheureusement l'église est détruite ; mais une partie de la maison est encore debout avec le chœur latéral, fréquenté par les religieuses, par Ste Jeanne de Chantal, par la Mère de Saumaise. Dans la maison furent séquestrées les épouses des suspects jetés en prison pendant la Terreur. Sur les murs on a découvert dernièrement des textes de la Sainte Écriture, tracés sans doute du temps de la sainte fondatrice.

A Besançon, où le P. Rosette eut encore l'amabilité de m'envoyer, nos Pères ont bâti dans l'enceinte de la résidence, une très belle église, œuvre d'un jésuite. Le style est celui de Notre-Dame de Fourvière, on n'y a pas épargné l'éclectique ni le moderne. La ville avec son arc de triomphe romain et son palais Granvelle, résidence du grand cardinal-ministre de Charles-Quint, est une des principales places fortes de France.

De Dôle, toujours grâce à la générosité du P. Rosette, je me rendis à Bourg, sur les instances de notre Père architecte ; il s'agissait de visiter Notre-Dame de Brou, un des monuments contemporains les plus merveilleux que j'aie vus. Bourg appartenait à la Savoie, lorsque cette église fut bâtie par Marguerite d'Autriche (1511-1536) en exécution d'un vœu. Un des habitants, pour la sauver des fureurs des patriotes, la convertit transitoirement en un grenier à foin. Style renaissance, d'un gothique achevé. Autels, vitraux peints, retable, stalles, mausolées, tout est à peu près intact. La note espagnole domine dans l'ensemble, bien que sorti des mains d'un Teuton ou d'un Flamand. Cela rappelle beaucoup les derniers travaux exécutés à Christchurch, Bournemouth. Mais voici que je m'égare.

Je suis redevable à un des Pères de Dôle, le P. de Maistre, d'une invitation chez son oncle au château de Menthon, près Annecy, alors qu'au dernier moment un arrangement fait depuis longtemps avec un vieil ami à

Aix-les-Bains pour visiter Villaret, était venu à échouer. Un seul mot sur Annecy, le mot d'un Français : C'est une ville *saturée* des souvenirs de S. François de Sales et de Ste Chantal. L'objet principal de ma visite à Menthon, le pèlerinage longtemps projeté au berceau du bienheureux P. Lefèvre, entraît dans le plan délicat des attentions de mon hôte. Le château lui-même est une terre sanctifiée. S. Bernard de Menthon, fondateur des célèbres hospices du St-Bernard, était de la famille du propriétaire actuel. J'ai dit la Messe dans la chambre où il est né, et aussi dans la petite chapelle domestique, à l'étage inférieur du donjon qui existait de son temps au X^e siècle. Son histoire est très curieuse. Sur le point de contracter mariage malgré lui, il se laissa glisser par une fenêtre du château et s'enfuit à Aoste, abandonnant la fiancée et son cortège au manoir où les noces devaient se célébrer le lendemain. L'édifice entier est du plus grand intérêt. Le gouvernement français le fait soigneusement restaurer par l'architecte du département. Le château couronne un contrefort de la colline ; on l'aperçoit à plusieurs lieues à la ronde. Il offre un panorama enchanteur du lac délicieusement encadré dans le cercle des montagnes.

Le jour fixé pour le pèlerinage, pluies torrentielles avec alternatives d'un soleil éblouissant. Il fallut remettre l'expédition au lendemain, et je passai la journée à Annecy. Le 4 octobre, au petit jour, debout et en route. La matinée s'annonçait splendide, la journée fut plus belle encore. La route traversait des vallées superbes ; pelouses, charmilles et bosquets donnaient l'illusion d'un parc anglais irréprochable. Les belles vaches de couleur fauve, aux grands yeux noirs, rivées dès le matin à leur part de pâture, laissaient l'herbage en bon état. A droite et à gauche au-dessus de nos têtes, de gigantesques montagnes, tantôt hérissées de forêts jusqu'à leur cime, tantôt formant un rempart de ces rochers calcaires qui couronnent majestueusement leurs sommets. La pluie de la veille avait rafraîchi les forêts et les champs. Chaque ruisseau était devenu un torrent, et le Fier à pleins bords se précipitait dans le vallon. A tout instant une cascade bondissait de ces hauteurs escarpées.

Nous fîmes halte au niveau de la grand'route moderne, à un village nommé Alex. Là s'était arrêté le bienheureux Pierre Lefèvre, lors de son unique visite au pays de Savoie après son entrée dans la Compagnie à Paris. Il se rendait d'Allemagne en Espagne. Le seigneur du château, un d'Arenthon, lui fit les honneurs de sa maison, et le Bienheureux y demeura trois jours. Le château est actuellement une métairie. Il a été détruit en grande partie. La chapelle où le Saint célébra la Messe est encore debout, mais privée de son autel. Comme la chapelle de Menthon, elle se trouve à l'entrée principale. La voûte est lambrissée. Le bénitier et aussi la piscine sont d'un genre peu commun dans les églises du continent. La chapelle a environ 12 pieds sur 10. Elle pourra, je l'espère, être rendue au culte. Elle m'intéresse plus vivement que la chapelle moderne érigée au berceau du bienheureux

Pierre Lefèvre. Un bel et large escalier en spirale conduit au premier étage et à l'appartement qui vit naître le successeur de S. François de Sales, Mgr d'Arenthon. La chambre des prières et des extases de notre Saint a été détruite, sinon perdue de vue ; S. François de Sales nous dit le tenir de la fille du châtelain. Le grand vestibule, divisé aujourd'hui en plusieurs chambres, présente un foyer monumental. Du balcon la vue sur la vallée est ravissante. L'horizon lointain des montagnes se couronne de roches blanches à une hauteur d'environ 6000 pieds. L'église paroissiale est du style antérieur à la Réforme.

La route monte en pente douce, tourne à gauche à angle aigu et débouche dans une vallée par une descente plus abrupte. Les villages sont de plus en plus Alpestres. Les maisons sont en bois, tout comme les chalets suisses. Un ruisseau coule dans une gorge profonde habitée par une population honnête et laborieuse. Les grelots des vaches tintent gaiement dans la montagne. Nous atteignons St-Jean de Sixte, l'église paroissiale de Villaret. Le curé est sorti. Nous poursuivons notre route. Au sortir d'un défilé, un petit groupe de chalets se déroule devant nous et au milieu une chapelle à quelque distance et beaucoup plus bas. Un peu plus loin la petite ville et la belle église du *grand Bornand*. Je franchis à pied la colline, et traversant un pont de bois je retrouve mon aimable conducteur, M. le comte Antoine de Menthon lui-même, il avait dû faire un grand détour avec la voiture et arrivait à l'entrée de la chapelle. Une inscription à l'extérieur retrace l'historique de cet édifice, c'est la reproduction d'une inscription plus ancienne, on y lit que la chapelle a été érigée au berceau du bienheureux Lefèvre. S. François de Sales consacra l'autel en 1607. Tout fut balayé par la Révolution. La chapelle actuelle bâtie après la tourmente est en mauvais état. La province de Lyon a, je crois, l'intention de la reconstruire à neuf. Le bel autel en marbre de Carrare et marbre rouge de S. Jeoire, est surmonté d'une peinture moderne de Tertulliano de Rome, donnée par la Compagnie ; elle représente le bienheureux Pierre Lefèvre en oraison au château d'Alex et Notre-Dame lui apparaissant avec l'enfant Jésus (1). La messe se dit dans la chapelle toutes les semaines et le jour de la fête du saint.

Les montagnes se referment derrière le grand Bornand. J'aurais bien voulu avoir le temps de pousser jusqu'à la chartreuse du Reposoir, demeure du Prieur Lefèvre, celui qui payait les dépenses de son neveu à Paris, séjour aussi de plusieurs membres de la famille de son père et de celle de sa mère. Les montagnards propriétaires de l'humble métairie sont fiers de leur naissance et de leur nom. Au moyen âge et au début de la Renaissance, il suffisait à un écolier pauvre de fréquenter l'une des Universités pour voir

1. On voit appendue au mur une lettre autographe du Bienheureux à son parent le prieur des Chartreux du Reposoir.

toutes les carrières s'ouvrir devant lui. Quant aux prieurs des grandes abbayes, ils étaient loin de rougir de leurs parents paysans.

Nous rencontrâmes un hôte extrêmement vénérable et aimable dans la personne du bon curé du Grand Bornand. Nous eûmes la chance de trouver là le curé de St-Sixte, il était venu avec son vicaire pour dîner. Le repas fut très gai avec les deux prêtres et mon compagnon.

Après le dîner, le curé de St-Sixte me mena voir la fontaine où le petit Pierre laissait ses brebis pour aller prier, et, près du ruisseau, la pierre arrondie d'où il prêchait aux bergers de son âge. Selon la tradition les brebis auraient imprimé leurs pas dans la roche, mais il n'en reste aucune trace. A peu de distance sur la route de Villaret à St-Sixte, la rivière de Borne descend dans un ravin profond au milieu des bois ; elle est aujourd'hui longée par une belle route de plusieurs kilomètres. Cette route mène à La Roche où le bienheureux Pierre Lefèvre allait à l'école (1).

L'étroite vallée a vu bien des fois par un sentier escarpé les allées et venues du jeune écolier en quête des leçons du docteur Veillard, son maître chéri et vénéré.

Les vallées s'assombrissaient aux approches de Thônes où notre Saint prêcha dans l'église paroissiale, et de là un petit chemin de fer nous ramena à Annecy.

Chez les missionnaires de S. François de Sales (établis à Malmesbury et à Devizes par le frère Dewell), le bon supérieur me donna l'hospitalité pour la nuit, et je pus dire la messe au sanctuaire de St-François le lendemain avant de partir. C'était le 5 octobre, premier vendredi du mois ; il y avait exposition au maître-autel. Par derrière sont les restes sacrés du saint évêque. Force me fut de célébrer ailleurs, et ce fut à l'autel de Sainte-Jeanne Françoise, dans la chapelle de droite.

La première église de la Visitation posséda les corps des deux saints pendant de longues années jusqu'au jour où il fallut les soustraire aux profanations de la Terreur. Théâtre de miracles innombrables, ce sanctuaire tombé aux mains de laïques a été racheté par des âmes pieuses et restauré avec soin. Mais l'autorisation du gouvernement étant de rigueur pour ouvrir une église, la requête a été adressée en due forme, et 4 mois se sont écoulés sans aucune réponse.

A Chambéry autres souvenirs de nos Pères : Le grand séminaire avec son église, maison de la Compagnie avant la suppression ; de même l'ancien couvent de la Visitation et son église, devenus notre propriété en 1823. Le général Boignes, ancien officier au service des princes Mahratta, nous

1. Le bâtiment actuel est bien celui que fréquentait S. François de Sales enfant, il fut toutefois annexé plus tard au collège des Jésuites de La Roche, à en juger par une ancienne gravure de la ville. La Compagnie prit l'école en 1628. Reconstitué en 1759, le bâtiment existe encore. Les armoiries au-dessus de la porte faisaient, dit-on, partie de l'édifice au temps du Bienheureux Pierre Lefèvre.

avait bâti un magnifique collège, nous en avons été dépossédés en 1848, et il ne nous reste plus rien à Chambéry.

A Turin belle résidence des Nôtres, tout près de notre ancienne église monumentale. L'archevêque a voulu nous en laisser le libre usage, bien qu'elle soit maintenant église de paroisse ; il s'est contenté de réserver au clergé séculier les fonctions strictement paroissiales. Nous l'avons entièrement restaurée, les marbres précieux des colonnes et des autels ont été polis à neuf ; les riches dorures ont repris tout leur éclat. Je ne sache pas qu'en dehors de Rome les Nôtres aient nulle part ailleurs à desservir sanctuaire plus splendide. La sacristie seule ferait une belle église. La façade donne dans une des rues principales ; elle est ornée de ses statues de marbre et de bronze. Aucune mutilation à déplorer soit à l'intérieur soit à l'extérieur, car la Terreur n'a jamais régné à Turin. L'église est dédiée aux *Santi Martiri*, martyrs du pays dont les reliques reposent dans une châsse très riche au maître-autel. En outre nous avons un collège, on l'appelle pour la forme l'*Instituto* ; il a une belle chapelle. L'ancien collège, près des *Santi Martiri*, bâtiment grandiose, est devenu bureau du Gouvernement. La congrégation, richement dotée, *congregazione di S. Paolo*, existe encore et possède une grande maison avec dépendances. Turin paraît être du petit nombre des villes prospères d'Italie, et une des meilleures. Le nombre des institutions charitables y est simplement étonnant. La *Providenza* du vénérable abbé Cottolengo est un miracle perpétuel. A force d'aumônes, elle abrite journallement six mille pauvres dans un même asile. Cela seul fournirait la matière d'une longue lettre. Le grand caractère distinctif de Turin est le cercle des Alpes qui l'entoure.

Nous donnâmes une journée à Chieri, au sud de Turin. En 1622, un contemporain de S. Jean Berchmans, le cardinal Maurice de Savoie, fils d'un duc de Savoie, fit présent à la Compagnie d'un noviciat, maison et église. C'était l'ancienne propriété d'un ordre de St Antoine, dédié au même saint. Rendue à la Compagnie après la restauration, elle sert de maison d'études aux philosophes et aux théologiens de la province de Piémont. Ici, la grande merveille sans contredit, c'est le vénérable Père Agus, né en février 1806, toujours plein de vie et *confessarius domus et in templo*. Les corridors sont ornés de l'intéressante galerie de nos vénérables. L'un d'eux est Robert Person. A en juger par le portrait de Robert Bellarmin on pourrait élever des doutes sur la fidélité des ressemblances. Une grande peinture recouvre la muraille à l'extrémité du réfectoire ; ce sont les anges servant Notre-Seigneur dans le désert ; autrefois de riches sculptures en bois développaient le même sujet tout autour du réfectoire. La porte à côté donne entrée à la maison des novices ; une route seule sépare les deux maisons. La villa, au milieu des vignes, est la même que dans l'ancien temps. La campagne environnante n'est qu'un grand vignoble, une mer de

vignes ondulant sur les gracieux coteaux. Peut-être M^r Burbridge vous parlera-t-il de la précieuse relique de S. Thomas d'Aquin, la ceinture miraculeuse dont il se vit ceindre de la main des anges. Elle a sa légende authentique et se conserve aujourd'hui à la sacristie du noviciat des Dominicains, dans un reliquaire artistement travaillé.

Un mot ou deux sur San Remo et j'ai fini. San Remo possédait autrefois une résidence de la Compagnie. Notre ancien collègue, habité jusqu'en 1848, et notre église S^t-Étienne existent encore, ainsi qu'une maison de campagne et ses vastes dépendances en dehors de la ville. La Compagnie était si populaire que la république de Venise, maîtresse à San Remo, attendit quatre ans avant de promulguer la bulle de suppression. Les dotations lui étaient faites alors en grand nombre. L'église est devenue paroisse, les tribunaux ont pris la place de notre ancien collègue.

Les champignons n'ont pas le loisir de croître à San Remo, je vous assure. Pendant des siècles elle fut pour Gênes une rivale redoutable. Le quartier maritime fut battu en brèche par la flotte anglaise durant la guerre de succession d'Espagne, et un tremblement de terre acheva le reste ou à peu près.

Notre petite communauté se compose de cinq Pères représentant chacune des cinq Assistances. Elle occupe l'étage supérieur d'un ancien hôtel. Il faut, il est vrai, compter bien des marches pour y monter, mais la vue y est splendide sur la mer, la ville et la colline. Notre église, chétive construction pseudo-gothique, est à deux pas dans un grand jardin, propriété des sœurs garde-malades Franciscaines des États-Unis, dont les services sont inappréciables et pour les malades et pour les gens bien portants. Ne pouvons-nous pas dire à la Compagnie après tant de vicissitudes au milieu de ce charmant et intéressant pays : *Floreat semper !*

Un peu de fil à retordre pour les étymologistes : La ville a pris son nom de son patron, S. Romolo, ancien évêque de Gênes. Il mourut dans la vieille ville à 5 ou 6 kilomètres plus à l'intérieur sur les hauteurs, à l'écart de la côte infestée alors par les Sarrasins. Et ce nom, Romulus l'a changé en Remus !

Au temps où l'Italie ne voulait pas de nous, le prince de Monaco nous avait installés dans son rocher forteresse, autrefois monastère et église de la Visitation. Nous en fîmes à la fois un noviciat et une maison d'études, et plus tard un collège. Le prince actuel, désireux de franciser son petit territoire, veut un quartier français dans son collège. Il fait construire un grand musée de marine, qui hélas ! va intercepter la vue de la mer. A part cela, la situation et tout l'enclos sont incomparables. Un jardin splendide entoure le rocher dont les pentes abruptes se revêtent çà et là de cactus et autres plantes semi-tropicales. Au delà de la baie magnifique, au milieu de jardins enchanteurs où croissent à profusion les palmiers et les arbres rares, on voit étinceler les dômes du Casino, serpent dans le Paradis.

BENGALE.

Superstitions hindoues.

Lettre du P. Emile Canoy.

L'HINDOU est attaché corps et âme à ses absurdes croyances. Incapable de distinguer le vrai du faux, il s'imagine trop facilement que son grossier paganisme est pour ainsi dire nécessaire à sa race. Il aime à entendre parler de la religion chrétienne. Mais la pratiquer, allons donc ! C'est impossible pour nous, se dit-il. On devine donc à quelles difficultés se heurte le missionnaire qui veut faire appel à son intelligence, voire même à son sens critique.

Il admet sans preuves l'existence de ses dieux monstrueux et ridicules. Il en a une peur perpétuelle, et la routine l'enchaîne à leur service facile. Il ira peut-être jusqu'à reconnaître qu'il a tort d'adorer des dieux de fantaisie ; il n'en persévéra pas moins dans leur culte.

Pour tout ce qui n'est pas religion, ils sont cependant avides d'instruction et de science. Des milliers d'Hindous apprennent l'anglais et reçoivent une éducation coûteuse dans des collèges anglais ; mais pas un ne retire de cette instruction les convictions pratiques que cet enseignement devrait lui donner.

Personne cependant de plus curieux que l'Hindou. La science européenne, la physique, la géographie l'attirent ; elles se vulgarisent même dans son milieu ; elles lui font toucher du doigt l'absurdité des notions que ses brahmes lui ont enseignées, comme celles-ci, par exemple, que j'ai recueillies récemment dans un vieux livre de géographie hindoue :

« Les serpents viennent des larmes que répandit le dieu Brahma quand il se trouva impuissant à faire une seconde création. La terre est plate ; elle a un milliard de lieues d'extension. Les diamants sont le produit des rayons du soleil. Le soleil est l'œil droit du dieu Siva ; la lune est son œil gauche. C'est de la lune que nous viennent les brouillards. Le serpent a sous la peau des oreilles pour entendre et des pattes pour marcher. Les montagnes avaient jadis des ailes ; elles volaient et se perchaient parfois sur les villes et les hameaux ; mais cela avait l'inconvénient d'écraser les villes ; c'est pourquoi les ailes furent coupées aux montagnes qui désormais ne bougent plus, etc., etc.... »

A la lumière de la civilisation européenne, l'Hindou voit bien que tous ces enseignements de sa religion sont faux, mais il ferme les yeux et tient pour ses vieilles idées.

Il est vrai qu'une certaine éducation européenne a eu pour résultat de faire abandonner le brahmanisme et ses observances à un assez grand nombre d'Hindous de bonne caste qu'on nomme généralement les *babous*. Mais ce changement n'a fait que les plonger dans l'incrédulité moderne ou dans un déisme tout aussi lamentable. Les sectes récentes du brahmanisme sont nées de là. Elles adorent un dieu unique, architecte de l'univers. Leurs

adeptes observent la loi du dimanche et récitent des formules parmi lesquelles il y a quelque chose qui ressemble au décalogue. Quant aux mœurs, l'effet est nul ; leurs demi-lumières ne valent guère mieux que leurs ténèbres.

Emile CANOY, S. J. (*Missions Belges.*)

CEYLAN.

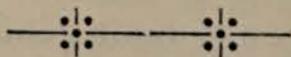
Insectes familiers.

LA mousson sud-ouest commence à faire place à celle du nord-est. Le matin il fait clair, frais, délicieux ; puis vers 8 heures, il commence à chauffer comme dans un four ; depuis midi l'orage couve ; il fait lourd, gras, on dormirait n'était la transpiration qui vous pique, et les nerfs qui vous agacent, et la besogne qui vous presse. Vers 4 heures, tout ce travail de l'atmosphère se résoud en pluie parfois insignifiante en quantité, ce qui ne diminue pas l'oppression ; parfois abondante, et alors on revit comme les canards après la sécheresse. L'ennui dans ce dernier cas est qu'on peut à peine tenir les fenêtres ouvertes le soir, soit parce que le vent vous chasse la pluie dans la chambre, soit parce que c'est le moment favorable pour les insectes de faire leurs tours d'exploration. Les termites d'abord, attirées par la clarté de la lampe, vous inondent par centaines ; elles tourbillonnent autour de la flamme, s'enchevêtrent dans votre barbe, et chez moi il y a de la place, entrent dans vos manches, courent sur vos livres, le derrière en trompette et leurs grandes ailes en agitation comme des éventails ; dans mon agacement j'en fais parfois des hécatombes, et si je les laisse faire à leur aise, elles me remercient en abandonnant partout leurs ailes, dont elles ont l'air de vouloir être bien vite débarrassées.

Si ce ne sont pas les termites, ce sont les punaises. Il y en a de plusieurs espèces. De grosses rondes, d'un vert clair ; d'autres longues et hautes sur pattes ; de petites presque noires. Les premières sont agaçantes par leur bourdonnement, par leur stupidité à se heurter avec violence contre tout ce que vous avez en chambre. Les autres sont plus discrètes. Mais de grâce ne touchez à aucune espèce, elles se croient aussitôt offensées et manifestent leur mécontentement par un effluve absolument nauséabond.

Les *mantes religieuses* et les *taupes-grillons* viennent parfois nous rendre visite, mais celles-là on les attrape plus facilement et elles ne nous gênent pas longtemps.

(*Missions Belges.*)



BAS-ZAMBÈSE.

Les joies de Boroma.

Extrait d'une lettre du P. Merleau au P. Henri Barthélemy.

Boroma, 28 juin 1900.

JE suis toujours à Boroma, toujours heureux d'être missionnaire du Zambèze, et souhaitant pareil bonheur à tous mes amis. En ce moment la mission du Zambèze portugais est à son minimum d'ouvriers apostoliques : quatre stations, et deux Pères seulement pour chacune. Quatre Pères fatigués ont été rappelés en Portugal, et par suite, vu le travail abondant et le climat qui vraiment n'a pas d'indulgence, nous sommes tous dans une situation fort critique.

Un traitement à l'arsenic m'avait débarrassé des fièvres et j'ai eu six bons mois de jouissance : de la force, de l'entrain avec l'espoir de vivre de longs jours en Afrique, indemne de tout malaise. Le mois de mai m'a remis aux fièvres. On voudrait me faire changer d'air. Mais le R. P. Vollers ne peut rester seul prêtre ici, avec tant d'œuvres spirituelles et matérielles à diriger.

Dimanche nous aurons 12 mariages. Vous pensez peut-être que les modistes et tailleurs de la localité vont faire de l'argent, que les restaurants ou les grands hôtels vont avoir du monde. Détrompez-vous : tout va sortir de la bourse du Père Supérieur. D'ailleurs le vent n'est pas aux fêtes : On crie famine partout : pas de pluie, pas de blé, pas de farine, rien à manger, et partout où vous allez chacun vous dit : « Njara ! faim, faim ! », et se tape sur le ventre (pas langage de novice !) pour faire entendre que ça sonne creux.

1^{er} Juillet. Oui, nous avons eu fête ce matin. Le R. P. Vollers a baptisé 12 cafresses, et moi, 12 cafres, lesquels se sont mariés ensuite, ou du moins pour la plupart ont ratifié le mariage païen déjà conclu. Tous reçoivent le baptême et le sacrement de mariage avec grande dévotion. Je me rappelle qu'à la Toussaint dernière, les marraines, voulant aider l'efficacité du sacrement sans doute, une fois l'eau répandue sur la tête de la filleule adulte, avaient soin de passer et repasser leur main sur la figure de la dite filleule pour la bien humecter de l'eau du baptême.

Vous êtes sans doute bien au courant des nouvelles de la mission anglaise : vous lisez le *Zambesi Mission Record*. Ici ce serait bien pour nous d'avoir une publication analogue ; mais étant donné que nous appartenons à la province de Portugal, il convient que ce soit en Portugais, et les écrivains portugais n'abondent pas ici.

Le R. P. Daignault a traité un instant la question de fonder une mission au Nord du Zambèze, à mi-chemin peut-être entre le fleuve et le lac Bangouélo. Il comptait que Boroma pourrait aider au ravitaillement : d'ici on a dû lui donner des renseignements peu encourageants et d'ailleurs fondés. C'est fort loin ; communications coûteuses et très difficiles, grande dépense d'argent et... d'hommes. Ce qui retarde la question en ce moment, ce

doit être la guerre du Transvaal. Sur cette guerre vous êtes sans doute mieux renseignés que nous. Nous sommes à dix jours de nos Pères de Salisbury, nous n'avons avec eux aucune relation bien courante. Dix jours à vol d'oiseau, ce n'est plus du voisinage.

Je vous envoie une photographie des enfants de Boroma : il en manque, je pense, une vingtaine. Vous serez heureux de voir ces gentilles figures. Admirez nos chiens, je vous prie : Quelle familiarité aisée et tranquille avec les enfants ! Mais la nuit, il faut le dire, quel zèle pour défendre la maison contre les hyènes, les tigres et autres bêtes ! Je ne sais ce que vous diront ces têtes d'enfants noirs : croyez qu'il y a là de fameux lapins, comme partout. La plupart ont une foi vive, sérieuse ; quelques-uns ont des âmes fraîches comme des roses. Je recommande tout ce groupe aux prières des novices de Laval, et moi-même aussi.

P.-S. Mes respects au R. P. Maître. Veut-il des novices noirs ?

Julien MERLEAU, S. J.

ALASKA.

Vicaire à Juneau.

Lettre du P. Rogatien Camille au P. Marchal.

Juneau, le 24 janvier 1901.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

JE vous remercie de votre aimable lettre, qui m'a trouvé non plus à Eagle, où je n'ai laissé que mon souvenir, mais à Juneau, dans mon nouveau poste de vicaire de paroisse. Eagle ne suffisait plus à mon zèle ! et comme vraiment il n'y avait pas grand' chose à faire, le R. P. René pensait à m'envoyer à Nome, le nouveau Klondyke alaskien. Je reçus ma lettre de *status* le 24 septembre à 9 h. du soir, et dès le lendemain matin, me voilà *paquetant mon butin*, comme on dit en canadien ; bref en une heure j'étais prêt. J'attendis un bateau pour partir et descendre la rivière : un petit voyage, une bagatelle de 1200 milles (400 lieues). Un jour se passe, puis deux, puis trois. Vrai, j'étais bien un fils d'obéissance, mais marcher sur l'eau sans m'y enfoncer, c'était un peu au-dessus de mes moyens. Après huit jours d'attente, je conclus : j'ai fait tout mon possible, la lettre de mon Supérieur ne spécifie qu'une chose : vous prendrez le premier bateau, eh bien ! le premier bateau sera pour moi en juin 1901 : léger retard de neuf mois. Je déboucle mon sac de nuit et je reprends ou plutôt je continue mes occupations peu variées.

Le vendredi 5 octobre, le Père Monroe et moi allions nous mettre à table quand le cri : Steamboat ! retentit dans le camp. Ah ! vous ne savez pas,

vous qui avez des bateaux chaque jour, ce que c'est que d'apprendre qu'un dernier bateau est en vue, le dernier de la saison. Il remonte le Yukon. Et nous qui avons renoncé à toutes nouvelles du bas Yukon au moins pour plusieurs mois ! Nous nous précipitons vers le *landing* sans même jeter un dernier regard sur notre maigre dîner : bah ! quand nous reviendrons, un peu d'eau dans la marmite, dans cette eau quelques *fayots*, et on ira facilement jusqu'au lendemain matin. Le steamer approche, et nous apercevons le R. P. René ; il remontait vers Dawson pour sortir de l'Alaska après sa tournée des Missions. « Je vous croyais en route vers Nome, me dit-il. — Oui, mais pas de bateau, pas de voyage. — Eh bien ! rien à faire ici pour vous, je vous emmène à Juneau où il y a de la besogne ! — Ça me va. » En 20 minutes, tout était prêt, et en route pour Dawson !

C'est égal, cela fait quelque chose de quitter la mission et de revenir, de *sortir*, comme on dit ici, de l'Alaska ! Enfin, ce n'est que pour quelques mois, et puis ce n'est pas moi qui ai choisi mon *status*. Donc, comme on disait jadis au P. Simon : Mieux vaut être provincial par obéissance que simple scolastique par sa propre volonté ! Et moi je me dis : Mieux vaut être vicaire en ville par obéissance que curé en Mission par sa propre volonté.

D'Eagle à Dawson deux jours de voyage, 100 milles, mais le courant est fort, et puis on ne marche pas la nuit, par suite des bancs de sable où on pourrait rester sans beaucoup d'espoir d'en sortir. Nous passons deux jours à Dawson, puis en route vers le Haut Yukon. Charmant voyage quoiqu'un peu long : songez donc, huit jours pour faire 200 lieues ! mais quel courant ! 20 heures de chemin de fer, et nous voici à Skagway, à 25 lieues de Juneau. Enfin, le 19 octobre, à 1 h. de l'après-midi, un vendredi, juste 15 jours après mon départ d'Eagle, j'étais à Juneau : il pleuvait. Il faut vous dire que la pluie ici est un peu à l'ordre du jour : en hiver vous avez la neige, c'est plus gai, mais quand la neige se met à fondre, vrai, c'est moins agréable pour la marche.

Juneau, petite cité ainsi appelée du nom du mineur qui trouva des mines assez riches dans le voisinage, est construite sur le flanc d'une montagne et au bord d'un bras de mer, le *Gâtinean Channel*. Ce bras de mer nous sépare de *Douglas Island*, où se trouvent les célèbres mines de Treadwell. — Notre petite église à Juneau est dédiée à la Ste Vierge : c'est une charmante petite église en bois, comme toutes les constructions de la ville, les plus grandes comme les plus petites. Ici, tout se fait en bois, comme dans tout l'Alaska d'ailleurs, et vous avez des maisons de plusieurs étages construites sans aucune brique, si ce n'est pour les cheminées. Vous voyez le nettoyage si le feu prenait. Dawson a son petit feu tous les ans, c'est un nettoyage complet : tout le *butin* (pour parler canadien, car Dawson est en Canada), tout le *butin* y passe, et dès le lendemain on rebâtit : ça fait tra-

vailler le pauvre peuple à 5 fr. l'heure. Ici à Juneau nous avons un veilleur de nuit ; il se promène à la lueur de la lune ou de la lumière électrique et a la charge d'avertir en cas de danger. Le métier n'est pas précisément des plus agréables en hiver, et les nuits sont parfois longues et peu variées. C'est un bon Irlandais qui a la charge de veiller sur nous et de nous empêcher de rôtir.

Et moi qu'ai-je à faire ? Oh ! c'est très simple, je suis vicaire. J'aide mon pasteur le R. P. René, dans la paroisse. Visiter notre peuple, être à la disposition de tout un chacun, chanter la grand'Messe, prêcher, faire le catéchisme : c'est le lot de tout vicaire qui se respecte un peu. Mais de plus, j'ai l'hôpital à visiter. Ça, c'est ma partie : doué d'une santé que je vous souhaite, je puis impunément braver le microbe, et vrai, si je n'ai pas attrapé une demi-douzaine de maladies mortelles, ce n'est pas ma faute. L'autre jour, je faisais visiter l'hôpital à un jeune homme. Nous passions près des chambres de malades, quand tout à coup mon brave *boy* m'arrête et me dit : « Il n'y a point de maladies contagieuses au moins ? — Oh ! non, lui répondis-je, à peine une fièvre typhoïde. — Eh bien ! me dit-il, j'aime mieux m'en aller. » Et de fait il abrégea considérablement sa visite. Brave jeune homme !

Mes malades ! savez-vous que c'est un ministère très consolant que celui de chapelain d'hôpital ? On arrive à être mieux avec tous ces pauvres gens : on rit, on converse avec eux et parfois le tout se termine par une bonne confession.

Mais on ne réussit pas toujours. Ainsi, l'autre jour, je voyais un malade, nous causâmes longtemps de choses et d'autres, et, comme il n'y avait aucun danger, la question sérieuse ne fut point du tout entamée. Quelques jours après, mon brave avait pris le large. Un jour, la Sœur me dit : « Connaissez-vous Monsieur un tel ? — Certainement, lui répondis-je. — Eh bien, il ira vous voir samedi prochain. » Nous étions au mercredi, trois jours nous séparaient du fameux samedi : aussi pensai-je intérieurement : « Mon pauvre vieux, tu es volé, tu en seras pour tes frais d'amabilité. L'oiseau s'est envolé, et le grain de sel sera difficile à placer ! » Le samedi, je me rendis à l'église, mais naturellement pas de bonhomme, que voulez-vous ? il aura oublié ! A sa place, heureusement j'en récoltai un autre qui n'était pas sans avoir besoin d'un bon avis avec quelque chose au bout.

Je veux vous donner un petit aperçu d'une vie de mineur. Un Irlandais, du nom de Mac-Mahon, tout jeune encore, quitta la verte Erin, et se rendit aux États-Unis. Il travailla quelque temps près de New-York, puis se décida à se faire mineur et vint dans le Montana ; suivant le flot, il passa dans le British Columbia. Après maintes aventures, il arriva à Wrangel ; il y séjourna longtemps avec des succès très variables. La pensée lui vint que le Haut-Yukon lui serait plus favorable, et le voilà parti vers 1884, traînant son

traîneau, transportant avec lui sa tente, ses instruments de mineur, pics, pioches, cuvettes, etc., et son *grub*, sa nourriture pour toute l'année, plus 20 livres de tabac en feuilles, marchandise utile pour payer les Indiens. En ce temps-là, un seul steamer remontait le Yukon, et ce, une fois par an : donc il fallait être approvisionné pour longtemps, ou bien avoir de la marchandise à vendre aux Indiens. Il atteignit la *Stewart River* à 100 milles Sud de ce qui fut plus tard appelé le Klondyke, car rien n'existait alors. Il *prospecta*, c'est-à-dire chercha l'or ; assez heureux dans ses recherches, il prolongea son séjour dans ce pays. Le 7 septembre 1886, il vit arriver à la Stewart Mgr Seghers, les PP. Tosi et Robaut. C'est près de la cabine de M. Mac-Mahon que se tint ce fameux conseil, où Mgr Seghers décida que les deux Pères resteraient à la Stewart et que lui pousserait jusqu'à Nulato : vous savez le reste et comment se termina le voyage du premier évêque de l'Alaska.

Notre bon Irlandais vivait près des Pères, les aidait de son mieux. Il s'étonnait, il me l'a dit bien souvent, de voir les Pères si mal nourris : *They had the worst kind of grub*, me disait-il. Chaque jour le P. Tosi faisait une petite promenade, allant voir les mineurs. Un jour ils remarquèrent que le Père était resté dans sa cabine : ils allèrent le voir ; le P. Tosi se déclara fatigué : les jambes lui refusaient tout service. Pas d'illusions pour les mineurs, c'était une légère atteinte de scorbut. On chercha quelques remèdes dans le camp, on ne trouva qu'une bouteille de vinaigre, généreusement cédée au Père comme remède pour l'usage externe. Mais ce qu'il fallait surtout, c'était un changement de régime. Alors mon Irlandais partit avec un autre mineur et remonta la Stewart à la recherche des Indiens : il s'agissait d'avoir de la viande fraîche pour le Père : après un long voyage, les deux Irlandais furent assez heureux pour rencontrer les indigènes et revenir avec une bonne charge de viande. En quelques jours le P. Tosi fut guéri. Durant tout l'hiver, notre bon Mac-Mahon s'occupa beaucoup des missionnaires, les aidant de son argent et de ses conseils, il m'avouait en riant que l'un d'eux était un peu jeune, *green*, comme on dit ici : or en Alaska, surtout sur le Haut-Yukon on peut payer de sa vie la moindre imprudence, et dame Nature ne badine pas durant l'hiver : si vous ne le savez pas, croyez-en les vieilles barbes, autrement il vous en cuira. Quand au printemps de 1887, les Pères partirent, M. Mac-Mahon leur souhaita bon courage et bonne santé, et peu de temps après, lui aussi descendit le fleuve pour s'arrêter non loin du Klondyke, sans cependant penser qu'un jour ce petit Creek serait si renommé. Jusque vers 1900, la fortune regarda notre ami d'un œil parfois joyeux, parfois sévère : aujourd'hui *broke*, autrement dit ruiné, demain riche, l'argent ou plutôt l'or passait entre les mains du brave homme sans bien souvent s'y arrêter. Bref en 1900 il revenait à Juneau avec une maladie de cœur bien déclarée, et après maintes aventures

il prenait logement à l'hôpital qu'il ne devait quitter, hélas ! que pour notre pauvre cimetièrre. Durant les quelques mois qui précédèrent sa mort, il eut largement le temps de réfléchir et de se mettre en règle avec le bon Dieu. Oh ! un mineur est un brave homme, bon, généreux, charitable, toutes les qualités, quoi ! que voulez-vous ? on a bien quelques petits défauts, la perfection n'est point de ce monde. Bref, mon bon Irlandais fit une revue entière de sa vie, et après un vigoureux coup de balai, attendit la mort dont il ne souhaitait pas trop la venue. Elle vint plus vite qu'il ne le pensait et le 6 janvier on le trouvait mort dans sa chambre.

Chaque jour, durant sa maladie, je le voyais, et c'était un bon moment et pour lui et pour moi. Toutes ses aventures y passaient les unes après les autres ; on apprend toujours quelque chose avec les anciens. Seule la *politique* nous était interdite, *inutile de réveiller le lion qui dort*, et sur ce sujet mon brave était intraitable. La *verte Erin* est bien aimée de ses pauvres enfants qui s'expatrient, mais il est d'autres peuples que l'Irlandais aime beaucoup moins.

Rogatien CAMILLE, S. J.

BRÉSIL.

Un collège florissant.

Lettre du P. Magouet au rédacteur.

Sao Leopoldo, 21 mars 1901.

LE collège de l'Immaculée Conception a été assimilé par le Gouvernement à ce qu'on appelle ici le *Gymnasio nacional*, c'est-à-dire que nous pouvons donner à nos élèves le diplôme de bachelier, quand, à la fin de leurs études, ils ont subi d'une manière satisfaisante un examen devant leurs professeurs et quelques délégués de l'Instruction publique.

Ces *gymnasios nacionales*, car chaque État devrait avoir le sien, ne sont guère que des êtres imaginaires ; il y en a un cependant à Rio-de-Janeiro, il appartient au Gouvernement ; c'est le modèle que tous les autres devraient imiter, s'ils existaient. Pour le moment quelques collèges ecclésiastiques peuvent seuls rivaliser honorablement avec l'enseignement officiel, et de ce nombre se trouvent les trois plus importants collèges de la Compagnie au Brésil, celui d'Itú et celui de Nova Friburgo, tous deux de la province romaine, et le nôtre à Sao Leopoldo, de la province d'Allemagne.

Il a bien fallu nous accorder ce privilège, puisque, d'après la loi, tous les collèges qui remplissent les conditions exigées y ont droit, et que, depuis longtemps, les élèves trouvaient dans nos maisons tout ce qui est nécessaire pour de bonnes et fortes études, tandis qu'ailleurs ils ne rencontraient que pénurie, insouciance, manque de professeurs, indiscipline et pis encore.

Depuis que le collège a été ainsi reconnu par le gouvernement, le directeur de l'Instruction publique de cet État a été nommé inspecteur ou *fiscal*, et c'est le collège qui, pour le dédommager de ses sollicitudes à notre égard, lui paye des appointements convenables à ses hautes fonctions.

Heureusement, ce Monsieur, un docteur en droit, est très bienveillant et il semble fort content de pouvoir nous protéger et de rendre ainsi à son pays un service signalé; car, dit-il à qui veut l'entendre, aucun autre collège ne mérite la confiance des familles.

Il vient de temps en temps de Porto Alegre nous visiter; il fait alors son apparition dans les classes, écoute quelques instants le professeur et les élèves, témoigne à tous sa pleine satisfaction et reste ensuite toute la journée avec les Pères, ne leur cachant pas les difficultés inouïes qu'il rencontre dans les autres établissements d'instruction, et auxquelles il ne peut remédier.

Une fois, parlant à tous nos élèves réunis, il leur dit: « Ce qui vous donne l'avantage sur tous les autres jeunes gens, c'est la religion et la moralité qu'on vous inculque ici avec tant de dévouement. »

Nous avons à cette heure, et c'est le commencement de l'année scolaire, deux-cent-trente internes et cent quarante externes; la maison est pleine, c'est tout au plus si l'on pourra encore admettre une dizaine de pensionnaires.

Louis MAGOUE, S. J.

Méfais des Indiens Bugres et des démons.

Lettre du P. Russell au Fr. Amblard.

Nova-Trento, 19 avril 1901.

IL y a quelque temps, je revenais à cheval d'une vallée voisine, où j'avais dû porter le saint viatique à un moribond. C'est un de nos ministères les plus fréquents.

Beaucoup de ces pauvres Brésiliens qui nous appellent ainsi au moment de la mort font alors la première confession de leur vie. « Père, depuis ma naissance je ne me suis plus jamais confessé, » disait l'un d'eux. Ils ont donc terriblement besoin de préparation pour bien mourir, et parfois le pauvre missionnaire retourne le cœur triste, avec le St-Sacrement: il est arrivé trop tard, et l'âme a quitté ce monde sans avoir jamais reçu le Pain de vie.

Je retournais donc de cette course quand le R. P. Supérieur me dit:

« Demain, repos complet; dites la Messe à l'heure que vous voudrez. Car après-demain il faut aller à Florianopolis en compagnie du Père Raphaël pour traiter une affaire importante. »

Le surlendemain, les chevaux étaient sellés de bonne heure, et nous nous mettions en route en compagnie d'un fort gaillard tyrolien, armé d'un bon

revolver. Durant les premières heures, le soleil brésilien ne nous ayant pas encore grillés, la gaieté fut grande et les histoires allaient leur train. Le P. Raphaël est au Brésil depuis 7 ans, c'est dire qu'il a déjà eu quelques joyeuses aventures de missionnaire. Il faut voir la verve avec laquelle il parle d'une certaine nuit passée dans une pauvre maisonnette non loin de la mer. De pauvres pêcheurs avaient donné l'hospitalité aux Padres ; mais dormir ne fut pas chose facile. Au-dessous des lits, une armée de petits porcs disputaient le terrain à des poules trop familières ; et par-dessus la tête des missionnaires, des rats se livraient à une sarabande effrénée, poursuivis à leur tour par d'énormes chats. Le pauvre Père, désespérant de fermer l'œil au milieu de ce concert, sortit avec une chaise, se dirigea vers la plage, et là essaya de dormir en plein air. Vers 2 heures du matin il est éveillé en sursaut par un coup formidable appliqué sur les barreaux de la chaise, et tout contre sa tête ! Il pousse un grand cri, et quel n'est pas son étonnement de distinguer, dans l'obscurité, un des pêcheurs qui, tout confus, lui faisait des excuses. Il l'avait pris, dit-il, pour un énorme animal, comme il s'en rencontre la nuit sur les plages du Brésil, et le coup formidable qu'avaient reçu les barreaux de la chaise, par une protection miraculeuse du ciel, était destiné, ni plus ni moins, à trancher le fil de ses jours.....

Cette histoire nous égaya beaucoup. Involontairement, nous nous demandâmes : « Et nous, qui sait où nous pourrions dormir, cette nuit ? » Cependant le soleil montait à l'horizon, un soleil vraiment brésilien ; peu à peu la conversation tomba, car aux heures chaudes du jour, cheminer, même à cheval, est ici une bonne mortification. Nous nous décidâmes à frapper à quelque porte hospitalière pour le repas de midi.

Les Brésiliens de l'État de S^{ta} Catharina sont très sobres ; le fond de leur alimentation est une espèce de pâte faite avec la farine de manioc, et, surtout, le haricot brésilien ou *feijao*. Aussi le missionnaire en tournée, quand il ne s'est pas encore fait un estomac brésilien, est parfois légèrement embarrassé : il faut s'ingénier, à l'école du bon Père Cybéo, un excurrent de 1^{re} classe. Arrivant un soir dans une famille un peu avare et s'entendant déclarer qu'on n'avait rien à lui donner à manger. « Pas possible ! fit-il. « Rien, absolument rien ? Eh ! bien, je vais vous montrer que nous autres « européens nous savons nous arranger. Je parie que vous ne savez pas faire « cuire des pierres. — Ah ! ça, non, Padre. Montrez-nous ça. » Voilà toute la famille en éveil : il n'est pas jusqu'aux marmots d'un ou deux ans qui n'ouvrent des yeux de hiboux et ne se pressent autour du Père. — « Apportez-moi, dit-il, une demi-douzaine de pierres bien blanches. » On allume le feu. « Ah ! par exemple, si vous voulez que l'expérience réussisse parfaitement, il serait bon d'ajouter quelque chose aux pierres, sinon c'est bien plus long..... — Rosalina, dit aussitôt la mère de famille, de plus en plus stupéfaite, va vite chercher du riz, du feijao, et vois si la poule a pondu

aujourd'hui : ça vaut vraiment la peine. » Et pendant qu'on préparait le tout, notre bon vieux missionnaire fut dire son bréviaire, remerciant la bonne Providence de lui être venue en aide en lui donnant de l'esprit même après une aussi rude journée. Il fut facile ensuite d'expliquer que les pierres étaient un peu trop dures, que la fois suivante il vaudrait mieux essayer d'une autre espèce ; mais, en attendant, le pauvre missionnaire pouvait se refaire un peu.

Revenons à notre voyage. Après un repas des plus simples, nous nous remîmes en marche sans tarder ; il s'agissait d'arriver avant la nuit à un village situé assez haut dans la montagne : dans ces parages, il ne fait pas bon dormir à la belle étoile. Après l'ascension d'une *serra*, que les Brésiliens appellent par ironie « montagne du repos », parce que c'est une des montées les plus raides du pays, nous nous trouvâmes dans une vallée fort pittoresque. Le long des fleuves, la végétation est luxuriante.

Bananiers de 10 à 12 mètres, mimosas aux feuilles merveilleusement dentelées, papayers, cécropias se mirent dans les eaux, formant un encadrement superbe. Pourtant, nous éprouvons une impression plutôt désagréable à la pensée que ce fleuve que nous remontons vient du pays des Botécudos, la tribu la plus féroce des Bugres de nos pays.

Malgré nos efforts, nous voyons arriver peu à peu la nuit avant d'avoir pu atteindre le village où nous pensions nous arrêter. Depuis une bonne heure, nous avons quitté les rives du fleuve, et nous voici engagés résolument dans un mauvais chemin de montagne. Mais l'obscurité vient, et le P. Raphaël, malgré son expérience des voyages de missionnaire, commence à perdre son sang-froid. Il n'y a pas à dire, il faut chercher une habitation quelconque, car passer la nuit dans le voisinage des jaguars et des chats-tigres, assez abondants par ici, c'est peu pratique ; outre que la fraîcheur des nuits est dangereuse au Brésil. Nous prions donc nos bons Anges de mettre sur notre chemin une case hospitalière, et, après avoir bien regardé, nous finissons, comme le petit Poucet, par découvrir une lumière : c'est bien une habitation, mais la question est de savoir qui sont les habitants, — il y a de tout par ici, du très bon et du très mauvais. — Nous entrons dans une cour assez large. La vue de ces trois hommes à cheval, à cette heure indue, cause d'abord une vraie panique dans le monde des marmots qui est sur le pas de la porte. Cependant se présente, avec une méfiance peu dissimulée, mais d'ailleurs fort compréhensible, la mère de famille, puis quelques hommes : à l'accent, nous reconnaissons tout de suite que nous avons affaire à des colons allemands. « Tant mieux, pensons-nous, pourvu qu'ils soient catholiques. » Mais l'obscurité nous trahissant, la vénérable matrone ne nous reconnaît pas pour des Padres, et nous déclare qu'elle ne peut, en l'absence du maître de la maison, prendre la responsabilité de recevoir des inconnus à cette heure tardive. Le P. Raphaël est un ancien soldat, il en a toutes les

allures impétueuses. « Êtes-vous catholiques ou protestants? demande-t-il. — Catholiques. — Ah! et c'est ainsi que vous recevez des ministres de Jésus-Christ ! » Et aussitôt il remonte en selle sans vouloir plus rien entendre, et part au galop. Heureusement nous ne le suivons pas. Immédiatement c'est dans toute la ferme un chorus de gens demandant excuse : « Nous ne savions pas que vous étiez des Padres. Rappelez-le, rappelez-le ! » Il fallut un bon quart d'heure pour rejoindre le P. Raphaël et le décider à revenir. Ces braves gens s'ingénierent alors à nous faire oublier cette première impression en nous comblant d'attentions, en nous préparant un petit souper aussi européen que possible, en nous laissant le lit le moins mauvais : puis ils s'en allèrent tous faire en commun la prière du soir avec une piété qui nous édifia.

Après un court sommeil, nous repartîmes de bon matin dire la messe à une petite chapelle située à une heure de là. Au bout d'une seconde journée de cheval, nous arrivions dans une localité fort pittoresque, uniquement habitée par des colons allemands catholiques. Nous nous décidâmes à y faire une petite mission, tout en prenant des forces pour la suite du voyage.

Une des choses que nous apprîmes tout d'abord, c'est que nous avons passé, les jours précédents, tout près de certains endroits où les Indiens avaient signalé leur présence par des méfaits; et ces méfaits étaient encore le sujet de toutes les conversations.

On évalue à deux millions le nombre des Indiens qui peuplent les forêts du Brésil. Notre compatriote Villegaignon et les Français ses compagnons, les ayant qualifiés de Bugres, le nom leur est resté, et on ne les appelle pas autrement que *os Bugres*. Ce nom seul est un épouvantail, et ces sauvages mystérieux sont la terreur des colonies voisines.

Il est vrai, plusieurs de leurs tribus ont des mœurs relativement douces, par exemple les *Coroados*, habitants des terres inconnues de l'État de Sao-Paulo; jusqu'ici néanmoins on n'est pas parvenu à civiliser ces enfants de la forêt : il faudrait pour cela un appui sérieux donné par le gouvernement aux missionnaires, en vue de catéchiser les tribus, tout en les isolant soigneusement des blancs.

Quant à ceux de notre État de *S^{ta} Catharina*, ils appartiennent à la tribu des *Botécudos*, la plus féroce de toutes. Le P. Cybéo en a vu un certain nombre en captivité dans la petite ville de Lages, c'était, selon lui, une vraie collection d'animaux féroces, auxquels on ne pouvait songer un seul instant à parler du ciel.

Il n'en va pas de même lorsqu'on réussit à les capturer en bas âge, et nous en avons quelques-uns qui sont devenus de bons petits chrétiens, sans toutefois perdre leur regard farouche, le caractère de la race.

Ce qui rend nos Bugres particulièrement redoutables, c'est qu'on ne sait jamais où ils sont : essentiellement nomades et vivant uniquement de chasse,

on sait seulement qu'ils se réunissent tous à un certain moment de l'année, pour manger ensemble un fruit dont ils sont fort friands. Puis ils se séparent, et vont par bandes tuer le gibier,.... ou les voyageurs, ou même les pauvres colons dans leurs habitations. Nous avons passé auprès d'une croix indiquant le lieu où ils ont dévasté une ferme polonaise en l'absence du maître de la maison, tué la pauvre femme qu'on trouva criblée de flèches, et volé tout ce qui leur était tombé sous la main.

Mais un fait défrayait alors toutes les conversations, c'était le danger inouï que venait de courir un pauvre Père franciscain. Nous l'avions vu à Nova-Trento, il y a peu de temps. Voyez un peu comme la bonne Providence protège ses missionnaires, jusque dans leurs imprudences. Ce jeune Père se rendait à cheval de Blumenau à Lages, et comme on lui parlait de la nécessité d'avoir plusieurs compagnons, « non, dit-il, je connais bien les Bugres, il ne faut pas en avoir trop peur : ils sont meilleurs enfants qu'on ne croit. » Il prit donc un seul compagnon, jeune Allemand protestant, monté sur une forte mule ; devant eux marchait une autre mule chargée de bagages.

Le chemin de Blumenau à Lages traverse plusieurs forêts, de ces magnifiques forêts brésiliennes qu'il faut avoir vues pour en concevoir une idée. Engagés dans une de ces forêts, nos voyageurs remarquèrent, à droite et à gauche du sentier, que les tiges de bambous sont brisées, signe presque infaillible de la présence des Indiens. Presque en même temps la mule de tête s'arrête ; or, au dire des Brésiliens, ces animaux flairent le danger, c'était donc un second avertissement fatal. Mais que faire ? revenir sur ses pas ? Poursuivre quand même ? Le Père, après s'être recommandé aux bons Anges, prit le second parti. Ils n'avaient pas fait 100 mètres, qu'une flèche, partie de l'épaisseur de la forêt, vient s'enfoncer tremblante dans le cou de la première mule, qui chancelle et s'affaisse. Au même instant, le Père voit avec stupeur une seconde flèche atteindre mortellement son malheureux compagnon. Tout est perdu : saisi d'une inexprimable angoisse, il a pourtant la force de sauter de cheval ; mais à quoi bon ? Devant lui il voit se dresser une taille gigantesque ; c'est un Botécudo, vêtu d'un costume en tout semblable à celui du père Adam, qui s'apprête à lui faire subir le même sort. « Ne me tue pas ! lui crie-t-il en langue portugaise. Ne me tue pas ! Je suis ton ami, moi ! » Le sauvage comprit-il la langue du Brésil ? Je ne sais ; mais pour toute réponse, il banda son arc, et, sûr de son coup, décocha sa flèche. Une main invisible protégeait évidemment le missionnaire : la flèche, presque à bout portant, ne l'atteignit pas..... La frayeur décuplant alors ses forces, il commença une course vertigineuse, tandis que derrière lui, des cris sinistres fêtaient la capture des trois animaux et des bagages. Apparemment le Bugre négligea la poursuite du Père ; toujours est-il que celui-ci, s'étant débarrassé en un clin d'œil de ses lourdes bottes, courut sans s'arrêter pendant plusieurs kilomètres et arriva plus mort que vif à la localité voisine.

Une aussi terrible émotion lui causa une maladie dont il n'est pas encore bien remis.

Peu de jours après, les Brésiliens de la contrée organisèrent une sorte de battue destinée à exterminer la bande de sauvages qui avait accompli le crime. Ayant eu soin d'envoyer en éclaireur un Indien, autrefois capturé, et qui savait la langue des Bugres, ils s'acheminèrent bien armés à travers la forêt. Il faut savoir que les sauvages s'enivrent régulièrement tous les soirs à l'aide d'une boisson fabriquée par eux-mêmes, puis se livrent à une danse folle au milieu d'un tapage infernal, et passent la dernière moitié de la nuit dans l'assoupissement le plus complet. Grâce à cette circonstance, les colons n'ont jamais subi aucune attaque nocturne. Nos hommes arrivent donc, guidés par les cris sauvages qui partent de la forêt, le faux frère s'introduit dans le *rancho*, espèce d'immense hangar où se fait la Bacchanale. Il attend le moment où tous dorment d'un profond sommeil, puis, sans bruit, coupe les cordes de tous les arcs, et va aussitôt avertir les Brésiliens. Ce fut un massacre général : on n'épargna que deux femmes et trois ou quatre enfants. Ces représailles atroces furent exécutées, je dois le dire, sans qu'on eût pris conseil des Padres ; et nous ne le sûmes que lorsque le fait était déjà accompli.

Il en est, parmi nos pauvres colons, dont les cases sont plus spécialement exposées aux attaques des Bugres. Il n'y a pas longtemps, un Italien qui faisait le métier de cordonnier, et dont la case était voisine de la forêt, fut atteint d'une flèche comme il travaillait sur le pas de sa porte, et tomba raide mort. Aussitôt les autres sauvages firent irruption dans la maison, prêts à tuer tous ceux qu'ils trouveraient. Deux jeunes gens étaient en train de marchander une horloge avec un troisième. A la vue des Indiens, ils se précipitent vers les issues, et n'en trouvant pas, se glissent sous les lits, morts de frayeur. L'un d'eux, qui avait un revolver, ne pensa même pas à s'en servir. Les sauvages se mettent à leur donner de la pointe de leurs arcs pour les faire sortir de leur cachette. Devinez ce qui leur sauva la vie. Ce fut un accordéon qui par hasard se trouvait sur la table. Un de nos Bugres, voyant cette machine curieuse, se met à tirer l'instrument par un bout, puis à le refermer ; au son nasillard qui sortit aussitôt de la boîte, telle fut la panique de ces enfants de la forêt, qu'ils se ruèrent sur la porte et s'enfuirent. L'homme au revolver retrouva alors comme par enchantement sa présence d'esprit, et, suivant les fugitifs, il déchargea deux ou trois fois son arme, ce qui naturellement accéléra du double leur fuite vers la forêt.

Vous conclurez peut-être de cette histoire que la musique est éminemment propre à civiliser les sauvages, et qu'elle « adoucit les mœurs ».... Ce précieux accordéon avait empêché un triple homicide.

Maintenant que vous êtes bien édifiés sur le compte de nos amis les Bugres, je vous fais grâce de la suite de notre voyage, qui n'offrit pas d'in-

cidents sérieux. Huit jours après notre départ, nous étions à Desterro ou Florianopolis, capitale de l'État de S^{ta} Catharina. Cette ville est coquettement située dans une île. Toute capitale qu'elle est, elle se trouve séparée du continent par un bras de mer assez considérable. Nous y restâmes quelques jours pour traiter de l'affaire qui nous amenait, puis nous reprîmes le canot d'abord, le cheval ensuite, et après quinze jours d'absence, nous nous retrouvions auprès de notre vénéré Supérieur.

Il est temps d'arriver à la seconde partie de mon titre, et vous m'en voudriez si je ne vous disais quelques mots de nos démons. Eh bien, la collection est loin de diminuer, et si l'un de vous avait en tête, quelque jour, de faire une thèse sur l'action des démons et les phénomènes diaboliques, je lui conseillerais vivement de venir se documenter ici ; je ne garantis pas toutefois que nous le laissions repartir, tant nous avons besoin d'aide.... Disons tout de suite que le livre conseillé par le P. Brucker, *la mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines*, nous a été et nous est encore d'une utilité capitale. Aucun des phénomènes auxquels nous assistons ici n'est passé sous silence dans cet excellent traité, et ce nous a été un encouragement de constater que *le diable est toujours le diable* : rien de nouveau dans ses manifestations. Seulement, sa perfidie sait s'adapter merveilleusement aux conditions de temps, de lieux et de personnes.

Donc, d'une part, grande variété dans le mode d'action suivant le caractère des personnes ; et d'autre part, un certain nombre de procédés communs à tous : voilà ce que nous observons ici. C'est bien le *Facies non omnibus una, nec diversa tamen...*

Tout d'abord, diversité de puissance et d'intelligence : nous avons, comme dit le R. P. Supérieur, les *spiriti* et les *spiritelli* (en français : les *diabliques* et les *diablotins*). Les premiers poussent parfois des cris horribles, font faire à leurs victimes des sauts prodigieux, et parlent au prêtre par la bouche des personnes qu'ils affligent. C'était le cas de cette Marinella dont vous parlait ma lettre précédente ; c'était le cas aussi de Sabina, cette jeune novice dont je racontais l'histoire dans le numéro de janvier 1900.

Les seconds sont en bien plus grand nombre. Voulez-vous deux exemples de ces derniers ?

Luigi, jeune Tyrolien, d'une vallée voisine, est actuellement délivré d'une obsession dont j'ai eu l'occasion de suivre toutes les phases. Le premier phénomène fut, comme chez tous les autres obsédés, une horreur invincible des Sacrements : tout prétexte était bon pour ne pas venir à l'église, et il fallait l'y mener de force. Puis vint une impossibilité absolue de travailler, de dormir, et à certains moments de manger : d'où faiblesse extrême, suivie de toute espèce de pensées tristes, claire vue de malheurs chimériques, enfin désir de se noyer, et diverses tentatives faites dans ce but, mais toutes

sans succès ; le pouvoir n'est laissé par Dieu au démon que dans certaines limites. Presque tous nos possédés ont eu, à un moment ou à l'autre, cette tentation de se noyer, et aucun n'a pu y arriver. Enfin scrupules de l'autre monde. Un blasphème est-il proféré en sa présence, le démon fait croire à sa victime qu'elle en est elle-même l'auteur. Il lui persuade que toutes ses confessions sont autant de sacrilèges.

Vient alors la période du désespoir proprement dit, et c'est la plus terrible de toutes. L'esprit infernal lui met en tête qu'il a commis des péchés énormes, qu'il n'y a plus de pardon pour lui. Luigi se met à genoux devant tout le monde : il désire des coups de bâton. Tous les sermons auxquels il assiste, il les croit adressés à lui spécialement, et n'a plus devant les yeux que l'enfer. Enfin il va demander au Père une bénédiction pour obtenir la grâce de mourir en expiation de ses crimes.

Le pauvre jeune homme étant dans cet état de prostration, je le pris un jour dans ma chambre. Il se promenait tout pensif, tandis que j'étais occupé à ma table de travail. Soudain je le vois écarter de la main plusieurs objets, sur le rebord de la fenêtre, et me faire un signe qui veut dire : « Père, vous me donnez la permission de me jeter en bas pour en finir avec la vie ? » Il faut bien le remarquer, ce jeune homme avait toujours été extrêmement obéissant ; l'obéissance fut le moyen dont Dieu se servit pour le délivrer. Nous le mîmes à la communion quotidienne, à l'absolution quotidienne, et ces deux sacrements eurent l'efficacité de chasser le malin esprit. Aujourd'hui, Luigi rit de tout son cœur et remercie le bon Dieu.

Les quatre ou cinq jeunes gens qui ont été ou sont encore victimes d'obsessions diaboliques, eurent des phénomènes analogues.

Pour les femmes, les procédés du démon sont différents : chez les hommes, l'obsession est, en quelque sorte, plus sourde, plus concentrée, tandis que chez les femmes, elle s'extériorise davantage.

Celles que le démon tourmente ici sont presque toutes des enfants d'une très grande pureté ; et les principaux cas d'obsessions se rencontrent chez celles qui ont quelque idée de vocation religieuse.

Sborzetta, jeune enfant de quinze ans, avait d'abord vécu dans un milieu peu religieux, d'où elle fut tirée par la grâce de Dieu pour aller servir dans une de nos meilleures familles de colons tyroliens. Cela n'arrangeait pas du tout le démon. Un jour, la jeune fille manifesta l'idée d'entrer plus tard chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception.

Il n'en fallut pas davantage : la rage de l'esprit infernal se traduit aussitôt, et c'est au confessionnal, comme toujours, que cette rage atteint son maximum d'intensité.

A peine l'enfant est-elle agenouillée à la grille que le démon lui coupe la parole, au point de l'empêcher même de répondre *oui* ou *non* : elle se sent étreinte au-dessus du menton, et le fameux hoquet, signe infaillible pour

nous de la présence du malin esprit, comme je vous le disais dans mes précédentes lettres, la réduit à être là comme une statue. En pareil cas, Dieu permet parfois que la bénédiction du prêtre, surtout si elle est faite avec le crucifix en main, délie subitement la langue de la victime et enchaîne Satan, au moins momentanément.

Depuis deux mois Sborzetta vient régulièrement et courageusement deux fois par semaine au confessionnal par pure obéissance, et reçoit ainsi l'absolution sans avoir pu dire un mot.

Et maintenant, savez-vous le but de Satan dans tout ce manège? Il est bien simple : persuader à l'enfant qu'elle seule s'obstine à se taire, et qu'elle va faire une mauvaise communion. Aussi inutile de vous dire combien le démon contribue de la sorte, contre sa volonté, à sanctifier ceux qu'il tourmente, en leur faisant pratiquer une obéissance héroïque à leur Père spirituel. Car ici, plus que jamais, *Vir obediens loquetur victorias*.

Dans le courant de la journée, Sborzetta ne donne aucun signe extraordinaire. Mais un prêtre vient-il à passer près de la maison, elle s'enfuit immédiatement. Le crucifix posé sur sa tête, même sans qu'elle s'en soit aperçue, lui fait l'effet d'un fer rouge, les bénédictions l'horripilent, et le court exorcisme du Baptême : *Exorcizo te, immunde spiritus...* etc., que nous employons couramment, pour faire plus vite, la met en rage. Sachant donc par l'expérience des cas précédents, que toutes ces industries affaiblissent peu à peu le démon, nous les multiplions jusqu'à ce que le maudit disparaisse complètement.

J'ai dit : *affaiblissent peu à peu le démon*. Il y a là une distinction à faire. Parfois le bon Dieu permet une délivrance soudaine, comme il arriva à l'un de nous auquel on avait amené trois négresses possédées. Les malheureuses, sous l'influence satanique, se roulaient par terre, en proie à des convulsions horribles; une simple bénédiction du prêtre faite avec l'eau bénite, les délivra.

Parfois, au contraire, dans les cas dont nous sommes les témoins, il faut exorcismes sur exorcismes pour faire déguerpir l'esprit infernal, le bon Dieu voulant purifier l'âme par une longue patience.

Je vous disais qu'il y a entre tous nos diables et diabolins une grande diversité de puissance et d'intelligence. En effet il est facile de constater que quelques-uns d'entre eux sont beaucoup plus bêtes que les autres; par exemple, celui auquel le R. P. Supérieur demandait : « Que fais-tu dans cette âme? » et qui répondit de l'air le plus niais qui se puisse imaginer : « Écoute, vieux; je vais te le dire, mais ne le dis à personne : que ça reste entre nous! Je suis là pour servir à sa sanctification. »

Ce qui est certain, c'est qu'ils sont tous, petits et grands, sous la férule d'un chef qui ne les traite pas tendrement; et nous rions encore ici de ce que dit le démon de la Marinella, un matin que les obsédés étaient particu-

lièrement taciturnes : « Cette nuit, nous avons tous été battus par notre père, parce qu'hier nous n'avons pas bien travaillé. »

Que pensez-vous de ce corollaire de la méditation des Étendards ?

Il faut que je vous raconte, sur le même sujet, deux faits assez étranges.

Dans quelques vallées assez éloignées de nous, on avait signalé la présence d'un groupe d'adventistes, qui, malheureusement, arrivaient à tromper les âmes crédules. Il y a peu de temps, l'un d'entre eux s'introduisait dans une famille où, sous prétexte de guérir un mal, il jetait, en réalité, un maléfice sur une pauvre enfant de 14 ans. L'effet ne se fit pas longtemps attendre, à peine l'inconnu avait-il disparu que la petite commença à proférer des paroles mal séantes et à faire des sauts prodigieux. Les voisins s'empressèrent autour d'elle et l'observèrent quelque temps ; puis, à un moment où l'attention des curieux était distraite, elle disparut soudain dans la forêt, sans que les jours suivants il fût possible de retrouver les moindres traces de son passage. Les parents consternés accoururent à notre résidence nous faire part de leur malheur, nous recherchions vainement le scélérat auteur du maléfice, quand au bout de huit jours on découvrit la pauvre enfant, pâle et tremblante, les pieds et les jambes écorchées, sous un hangar situé très loin de là, de l'autre côté de la montagne.

Elle raconta ingénument qu'elle avait passé les huit jours dans la forêt, en compagnie d'un homme de haute taille, aux cheveux roux, à l'aspect hideux et méchant ; il la suivait partout, ne lui donnait rien à manger, et cherchait constamment à la faire glisser dans quelque précipice. La pauvre, d'abord hébétée, eut ensuite l'idée de se recommander à la Très Ste Vierge. « Depuis ce jour-là, dit-elle, l'homme, tout en m'accompagnant, ne me menaçait plus. J'eus aussi l'idée de couper des tiges de palmiers pour en manger la moelle. » Ainsi la pauvre petite, pendant ce long séjour dans la forêt, en compagnie du diable, ne s'était nourrie que de moelle de palmiers.

Le 8^{me} jour elle se sentit libre de sortir de la forêt, et c'est alors qu'on la trouva ; portée immédiatement à la maison des Sœurs de Nova-Trento, elle y fut soignée ; mais il est resté impossible de conjurer complètement le maléfice, et l'on est obligé de la surveiller de très près pour l'empêcher de s'échapper de nouveau.

Le second fait s'est passé bien plus près de nous, dans la résidence même : c'est un fait de *translocation instantanée*, ou, pour parler un langage plus strictement théologique, de *translocation* si rapide qu'elle peut s'appeler *instantanée*.

Vigilio, jeune tyrolien de 14 ans, demeurant à cinq kilomètres d'ici, dans la montagne, manifestait quelques désirs d'entrer plus tard dans la Compagnie comme frère coadjuteur. Son père, un excellent homme, le mit donc au service des Pères pour aider la grâce de Dieu. Ceci, naturellement, ne faisait pas l'affaire de messire Satan. Qu'advint-il donc ?

Écoutez le fait : il est indubitable, nous en sommes tous témoins.

Un soir, on faisait le mois de Marie dans notre église; Vigilio était agenouillé dans le chœur avec quelques autres enfants; à un moment donné, il sort du sanctuaire, traverse la sacristie, et on ne le voit plus reparaître. Il était 7 h. $\frac{3}{4}$. Un quart d'heure, une demi-heure se passent, nous allons au souper de communauté; le R. P. Supérieur, assez inquiet, envoie des jeunes gens à la découverte; finalement, à 9 h. précises, on sonne à la porte de la résidence. C'est le père de Vigilio. Tout ému, il arrive de la montagne, et nous raconte ceci : avertis par l'aboïement des chiens qu'un étranger était dans la cour de la ferme, lui et les siens étaient sortis et avaient trouvé Vigilio; il était là sans savoir comment, les portes extérieures étant d'ailleurs bien fermées. L'enfant paraissait sortir d'un rêve : interrogé, il avait dit simplement qu'il lui semblait s'être endormi dans le chœur de l'église des Pères, et qu'après il n'avait plus souvenance de rien. « Mais à quelle heure cela s'est-il passé? » lui demandons-nous. — « A 7 h. $\frac{3}{4}$. » En effet, le brave homme, après avoir fait entrer l'enfant, et avoir causé un quart d'heure avec lui, avait jugé devoir avertir aussitôt les Pères; or le trajet de sa maison à la résidence est *d'une grande heure, à pied*.

Donc faites comme nous le calcul, et concluez que notre jeune tyrolien fut porté en quelques minutes, ou peut-être même en quelques secondes, dans l'obscurité de la nuit, à une distance qu'on met une heure à franchir en plein jour.

Le lendemain Vigilio fut ramené à la résidence, se disant d'ailleurs content d'être avec les Pères. Quatre ou cinq jours après, le même fait se renouvelle, mais cette fois à 5 h. du matin, et avec cette particularité que l'enfant fut transporté de distance en distance : on le vit à certains points de la route, pas à d'autres; et lui-même se souvint d'avoir passé à deux ou trois endroits; du reste de la route, aucune espèce de souvenir. Par la concordance des horloges, nous calculâmes que ce trajet mystérieux, par sauts ou par vols successifs, avait dû être accompli *en cinq minutes*.

Voilà des faits qui piqueront sans doute votre curiosité : pour nous, nous sommes tellement habitués aux diableries de notre ennemi, que nous disons simplement : Le gremlin a encore fait des siennes !

Je ne voudrais pas finir cette lettre sans répondre à ceux qui m'ont demandé de plus amples détails sur un fait particulier : l'aveu fait par le démon qu'il *n'y a pas de Jésuites en enfer*. J'en parlais assez sommairement dans le numéro de janvier 1900. Voici les détails supplémentaires qui me reviennent en mémoire :

L'aveu en question, le R. P. Supérieur l'avait déjà arraché au démon une ou deux fois; mais le lendemain de mon arrivée à Nova-Trento, il jugea à propos de le lui faire renouveler en ma présence, pour me convaincre absolument de la réalité de l'obsession diabolique. Donc, après les questions

directes prescrites par le rituel, le R. P. Supérieur, vêtu du surplis et de l'étole, et le crucifix en main, pose la question suivante : « Esprit maudit qui tourmentes cette âme, dis-moi, je te le commande au nom de N.-S. J.-C. et de la Vierge Immaculée, y a-t-il des Jésuites en enfer? — Cela ne te regarde pas, est-il répondu avec une ironie dédaigneuse. Tu n'as pas besoin de savoir cela. — Esprit maudit, je te commande de me dire devant ce Père s'il y a des Jésuites en enfer. » — Ici, la rage commence, l'esprit infernal voit bien que l'insistance de l'exorciste ne lui laissera pas d'échappatoire. « Je ne dirai rien! — Si! — Non! — Si! — Non! — Si! »

Alors, me regardant avec rage : « Et d'ailleurs, qu'est-il venu faire à Nova-Trento, ce *seccante*-là. Il pouvait bien rester où il était! » Aussitôt le Père ramène son interlocuteur à la question : « Esprit maudit, etc.... » Après la 3^{me} interrogation, les deux poings de Sabina se crispent horriblement, les yeux s'emplissent de haine, et d'une voix étranglée dont je n'oublierai jamais l'intonation, elle s'écria : « Non! » si fort, qu'on l'entendit dans toute la maison.

Aussitôt, pour ne pas laisser à l'adversaire le temps de se reprendre, le Père posa la seconde question : « Et s'y trouve-t-il des membres sortis de la Compagnie? »

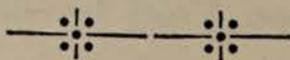
L'affirmative fut hurlée cette fois avec une sorte de contentement sauvage.

L'exorcisme se poursuivit suivant les prescriptions du rituel, et nous remerciâmes ensuite le bon Dieu d'avoir contraint Satan à nous dire ces belles choses.

Il est temps de terminer cette longue lettre, mon bien cher Frère.

Le P. Coubé sera sans doute content de savoir que l'idée de consacrer le XX^e siècle au Sacré-Cœur par les communions de tous les 1^{ers} Vendredis de cette année, a fait fureur ici. 650 Tyroliens ou Brésiliens se sont inscrits; par exemple, comme nous ne sommes que trois en ce moment, et que ces confessions supplémentaires s'ajoutent à beaucoup d'autres, il en résulte pour nous de grandes fatigues, que le Sacré-Cœur voudra bien agréer, je l'espère. J'ai eu pour ma part, la dernière fois, de jeudi à dimanche, 14 heures de confessionnal. Demandez au bon Dieu de me donner deux têtes, car une suffit à peine, surtout étant celle que vous connaissez.

Alfred RUSSEL, S. J.



PHILIPPINES.

Projets et travail.

Extrait d'une lettre du P. Coronas au P. Michel Laderra.

Observatoire de Manille, le 8 mai 1900.

NOUS avons eu la joie d'embrasser tous nos PP. et FF. qui étaient prisonniers à Cagayan. Seul le P. Diégo n'est pas encore revenu. Il est libre ; mais les habitants ne lui permettent pas de sortir de Butuan ; ils ne veulent pas rester sans Père, disent-ils. Et ils ne le laisseront aller que lorsqu'un autre Père ou prêtre du pays viendra le remplacer. Les lettres du P. Diégo laissent voir qu'il a dû beaucoup souffrir physiquement et moralement.

Les Américains ont déjà des troupes dans les principaux ports de Mindanao. Cependant notre Père Supérieur, et surtout le délégué si dévoué à notre Compagnie voudraient plus de sécurité avant de rouvrir nos missions.

On se propose d'établir six résidences : à Zamboanga, Davao, Surigao, Dapitan, Carago et Kinatlian. Dans chacune d'elles, il y aurait un Supérieur, un operarius et un Frère

La clôture des cours a été solennisée à l'école normale par une belle séance de météorologie. Les élèves du P. Ferrer s'y sont distingués. Le délégué apostolique a présidé la distribution des prix et a bien voulu dîner avec nous.

Le P. Algué écrit de Washington :

« J'espère obtenir des avantages pour l'Observatoire et l'École normale. A Baltimore on grave les cartes de l'Atlas sous la direction du *Coast South Geodesic survey*. Nous ferons la correction des épreuves. On dit que ce sera un travail parfait. Ces cartes doivent être achevées dans le courant du mois d'avril. Bientôt on commencera la publication en Espagnol du grand ouvrage *El Archipiélago Filipino*. L'*Hydrographic Office* publiera en anglais *Los bagnios y ciclones filipinos*. J'introduis quelques nouveaux renseignements et modifications ; par exemple, un chapitre à la fin de la seconde partie sur la connexion entre les mouvements microséismiques et la distance des centres. Nous publierons ici probablement 500 exemplaires du *Barocyclonometro* et aussi une histoire abrégée de l'observatoire.

« L'avenir de l'Observatoire et de l'École normale me paraissent assurés. »

Joseph CORONAS, S. J.

Dernières nouvelles, 31 mars 1901.

Le P. Algué écrit de Manille que la loi pour l'érection du service météorologique aux Philippines va paraître bientôt. Son observatoire sera la station centrale et le réseau se composera de 71 stations, dont 9 de première classe, 25 de seconde, 20 de troisième, et 17 de quatrième. Les instruments pour les stations de première classe sont déjà à Manille.

(*Nouvelles de Chine.*)

Pacification.

Extrait d'une lettre du P. Riera au P. Louis Viza.

Athénée municipal, Manille, 3 juin 1900.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

VOUS avez quitté Manille au moment où on avait le plus besoin de vous pour accompagner les Pères Catala et Conrat aux hôpitaux, aux prisons et aux cachots remplis de malades et de prisonniers politiques. Quel bien vous auriez fait !

Des milliers de prisonniers, nos compatriotes, la plupart maigres et exténués, étaient obligés d'entrer à l'hôpital. Beaucoup, par suite d'une extrême faiblesse, ne pouvaient plus faire un pas. L'hôpital de St-Jean de Dieu et l'école municipale regorgent de malades espagnols. On vous réclamait. Une Sœur de charité me disait : Que le P. Louis n'est-il resté ici ! Il faisait tant de bien aux malades avec ses petits livres et ses mille pieux stratagèmes pour les amener à la confession ! Plusieurs prisonniers, anciens élèves de Bilibit, se rappellent avec bonheur les belles réunions du mois de Marie.

L'insurrection touche à sa fin. Seuls quelques pessimistes pensent encore au triomphe possible des Indiens, au moyen d'escarmouches, de trahisons et de massacres ; dernières convulsions inévitables à la fin d'une guerre, puis peu à peu tout rentre dans le calme.

Les soldats *catipuneros* sont pour la plupart désorganisés et dispersés. Plus de chefs pour les guider, sinon un certain général Zacatera, qui les conduit presque toujours à une mort certaine. Les villages s'organisent civilement avec des présidents à leur tête.

Les ports sont presque tous ouverts au commerce, après dix mois de blocus. Les bateaux rentrent partout, chargés d'abaca et autres marchandises. C'est une preuve que la paix règne au moins dans les ports et que le peuple est las de tant de ruines, de meurtres et de pillages. Dans les montagnes, les fanatiques armés espèrent encore vaincre les Américains. Mais ceux-ci ont vite fait de les disperser ou de décimer ces bandes d'Indiens farouches et pillards exécrés de leurs compatriotes qui préfèrent se livrer aux Américains pour se soustraire à ces bandits. Pauvres Indiens ! Ils comprennent trop tard le mal qu'ils se sont fait en repoussant les Espagnols. Privés de leur indépendance, les voilà exposés à perdre la foi, les biens, la vie, pour avoir écouté les francs-maçons.

Le cinq ou le six de ce mois, on attend à Manille la nouvelle commission envoyée par Mac-Kinley pour représenter le gouvernement américain. On fonde de grandes espérances sur cette commission. Mais on craint des désordres à l'occasion de l'établissement des conseils de guerre destinés à juger les coupables. L'arrivée de la commission mécontente les insurgés. Ils

ne se privent pas de le manifester, ils affichent des placards, répandent de fausses nouvelles, annoncent troubles, incendies et soulèvements. Le commerce languit, on n'ose rien entreprendre. De là une grande misère dans le peuple. Ceux qui veulent gagner leur pain en travaillant pour les Américains sont en grand danger d'être assassinés. Tous les jours il se commet des crimes de ce genre. Chez les Philippins on remarque une certaine réaction religieuse tout à fait contraire aux desseins des bureaucrates et des franc-maçons. Une Société très active de catholiques philippins s'organise contre les clubs maçons peu prospères, Dieu merci ! Les nouveaux protestants ne réussissent pas davantage en dépit de leur propagande effrénée. Tout le monde évite la maison de M. Zamora, qui sert de temple protestant. Ce pasteur improvisé est payé par la Société biblique de Londres. Pour attirer quelques sots à ses ennuyeux discours, il lui faut aller le dimanche à Camalocan embaucher les mauvais catholiques.

Au Carême dernier on a été content des Indiens, particulièrement pendant la Semaine Sainte. Le Jeudi-Saint et le Vendredi-Saint personne n'a travaillé : aucune voiture dans les rues, pas même les voitures de louage, sinon celles de quelques Américains. Les journaux n'ont pas été publiés, faute d'ouvriers ; les boutiques étaient fermées, même celles des Chinois de la rue du Rosaire, suivant la coutume des années précédentes. Beaucoup de monde assistait aux solennités de l'Église et visitait les tombeaux. L'étonnement fut grand surtout chez les Américains. A la vue des Indiens si dévots et si recueillis, ils se mirent, eux aussi, à célébrer la fête à leur manière. Il semblait que l'Espagne gouvernât encore les Philippines : cette douce illusion disparaissait au bruit de la première voiture américaine.

La propagande impie a rendu impossible le retour des Religieux dans leurs anciennes paroisses. Les curés indiens n'en sont pas fâchés. Désireux d'occuper les postes vacants, ils ont envoyé à Rome une députation chargée de traiter, je crois, cette affaire avec le St-Père. Un prêtre interdit, Rojas, préside la junte d'instruction. Un lycée d'enseignement secondaire et une école de droit viennent d'être fondés. L'entreprise tiendra-t-elle ? Qui vivra verra.

Le nombre des élèves de l'Athénée prend de telles proportions que je ne sais comment nous pourrions nous arranger. Dès le 15 mai toutes les places de l'internat et du demi-pensionnat étaient prises. Nous avons eu beau élever le prix de la pension des internes jusqu'à 300 pesos, et jusqu'à 140 celle des demi-pensionnaires, non compris les frais d'entrée. C'est fort cher, mais peu importe aux gens du pays, habitués à tant de dépenses pour le moins inutiles. Ils peuvent payer largement, ce sera une compensation des dommages qu'ils nous ont causés.

Une chose préoccupe le R. P. Recteur. Il lui faudrait un personnel considérable pour un collège comme l'Athénée, 300 internes et demi-pension-

naires, plusieurs centaines d'externes, en tout plus de mille élèves. Et voilà que le R. P. Supérieur se trouve forcé de lui enlever ses professeurs. Des diverses parties de ces îles on demande des missionnaires. Un champ immense semble s'ouvrir ici au zèle des enfants de la Compagnie.

C'est l'accomplissement de la prophétie du saint Père Guerrico. En 1871, au temps de la République, les troubles d'alors nous faisaient craindre d'avoir à abandonner les Philippines. Le Père Guerrico, au milieu d'une exhortation, se leva pris d'enthousiasme et nous dit d'un ton inspiré : « Courage, mes révérends Pères et mes bien chers Frères ! Ne craignez pas d'être obligés de quitter ces îles. Des jours très glorieux y sont réservés à la Compagnie. Elle aura beaucoup à travailler chez les Philippins pour la gloire de Dieu et le bien des Indiens ! » Ces paroles nous consolèrent grandement : c'étaient les paroles d'un Saint.

Les curés nous invitent à prêcher. Le jour du Vendredi-Saint le sermon des Sept Paroles a été donné dans quatre églises. Trois d'entre elles avaient obtenu un prédicateur des Nôtres. A vrai dire, si la Compagnie veut subvenir ici à tous les besoins et satisfaire à toutes les demandes, les Pères des trois provinces d'Espagne n'y suffiront pas.

François RIERA, S. J.

Missions de L'Agusan.

Extrait d'une lettre du P. Fernando Diego au R. P. François Nebot.

Manille, 30 juillet 1900.

ARRIVÉ à Manille, je m'empresse de vous donner des nouvelles de la chère mission que vous avez gouvernée pendant tant d'années. Je suis heureux de pouvoir vous remercier encore de vos bons et saints avis et de vous déclarer que je suis prêt à retourner à l'Agusan au gré des supérieurs, en steamer, en voilier ou en pirogue, avec ou sans viatique. La divine Providence sera là pour me donner le nécessaire et même le superflu et l'agréable. J'en atteste l'expérience de mes 15 mois de captivité à Butuan. Les indigènes, sauf de rares exceptions, ne cessent de témoigner au Père une grande affection, et ne le laissent manquer de rien.

Au cours de ma captivité, j'ai visité deux fois les villages du fleuve Agusan ; rapidement, il est vrai : seulement le temps de me rendre compte de l'état des chrétiens. Partout les Pères sont aimés et redemandés au R. P. Supérieur avec instance. On le reconnaît aujourd'hui, les délégués du malheureux Gonzalès se sont opposés aux Pères par pure avarice. Une autre fois nos chrétiens ne se laisseraient plus prendre au piège. Le départ des missionnaires a été le signal de la ruine. Plusieurs villages ont disparu complètement, d'autres sont réduits à la misère.

A Ampara, il ne reste debout que trois ou quatre maisons. Les habitants n'en continuent pas moins à entretenir l'église et spécialement l'autel.

En remontant le fleuve, un peu en aval de Las Nieves, on rencontre sur la droite St-Mathieu, village assez peuplé. J'y ai passé en avril; il n'y avait pas encore d'église. Sur les instances des autorités de Butuan, j'y laissai la cloche de l'ancien village de Garcia.

St-Mathieu n'est qu'un démembrement de Las Nieves presque anéanti aujourd'hui. Les Pères Héras et Llobera vont sans doute réparer les désastres; pour moi je ne pouvais rien, j'étais prisonnier. A Las Nieves j'ai fait beaucoup de mariages et de baptêmes. J'y ai trouvé le fameux maître d'école Aparicio de triste mémoire. A mon retour il n'était plus là. Criblé de dettes et insolvable, il s'était enfui à Butuan.

Esperanza est bien conservé. Le dimanche les fidèles s'y réunissent en grand nombre à l'église pour la récitation du chapelet. Couvent et église sont en bon état. Les habitants m'ont très bien reçu, et m'ont demandé avec beaucoup d'intérêt des nouvelles des Pères. Dans notre basse-cour j'ai retrouvé quatre oies et trente pigeons. A mon second passage, nos chrétiens faisaient une neuvaine à la Très Ste Vierge pour obtenir de la pluie. Je les ai encouragés en leur annonçant à bref délai le retour des Pères. Ils m'ont donné des poulets, des œufs, du riz, etc...

Verdu sur l'Uana a été préservé. On n'y parle d'aucun assassinat depuis le départ des Pères, à la différence de plusieurs autres régions où les meurtres se sont multipliés.

Du village de St-Stanislas tout a disparu jusqu'aux ruines. Les habitants ont repris le chemin de leurs forêts. Toutefois un peu plus haut sur la rive gauche de l'Agusan il y a un groupe de trois maisons dont les habitants ont appartenu à la mission de St-Stanislas. En échange d'aiguilles qui leur manquaient ils m'ont donné de la canne à sucre.

Guadalupe est bien conservé. Les chrétiens nettoyaient les chemins, et préparaient joyeusement la pirogue pour recevoir le Père.

Le village de Santa-Inès, autrefois sur la rivière Maasan, est maintenant sur l'Agusan. Les habitants m'inspirent peu d'espoir; ils sont capables de retourner bientôt à leurs bois. Plus d'une tête a déjà arboré le chignon. Le retour du Père les avait mis en joie. Ils me demandaient des habits: « Le Père est plus pauvre que vous, leur ai-je dit, il ne vit plus que d'aumônes, on lui a tout enlevé. » J'ai fait partout la même réponse.

Et Talacogou! On dirait un village abandonné. Et de fait on n'y voit que des Chinois et quelques fonctionnaires. Les écoles sont fermées, le couvent et l'église, délaissés; à la porte du couvent l'herbe me montait au-dessus de la ceinture. Les ornements étaient rongés par les souris et les fourmis. Bonne aubaine dans la chambre du P. Alaix: 12 bouteilles de vin de messe, 4 de vin rouge, 4 buires d'huile, des habits de sauvages et autres, etc., etc.

La cave était intacte. Rendons justice au village de Talacogou, nulle part la propriété des Pères n'a été mieux respectée. Et c'est grâce au maître d'école Grégorio Quéjida, au capitaine Mariano Claza et à Cassiano Florès. Notre-Seigneur emploie souvent pour nous protéger ceux-là mêmes dont nous attendions le moins la faveur. C'est bien le cas pour Cassiano. A la nouvelle de mon arrivée, tout Talacogou, les autorités en tête, vint me rendre visite. C'était la St-Stanislas, j'en fis la solennité et je confessai et baptisai beaucoup de monde. Retrouvé à Talacogou : dix vaches de la Paz, une chèvre de Jativa, huit lapins et deux pigeons.

Sur la rivière Giboa toutes nos missions vont bien. Azpeitia s'est beaucoup développé. A Prosperidad plus de couvent. Le capitaine Eladio est la terreur du pays. Il a déjà assassiné trois personnes.

En revenant vers l'Aguzan j'ai visité La Paz; réception splendide et des présents, entre autres, 24 vaches.

A Sagunto il y a eu, dit-on, sept assassinats. En conséquence le village n'existe plus. Les maîtres d'école sont encore là. Ils gardent le Saint et la cloche.

Je n'ai pas été sur la rivière Umagan, mais j'ai su que Loreto n'a plus que cinq ou six maisons et que Ausona n'existe plus. Le Saint et la cloche sont à Loreto. Il y a eu beaucoup de meurtres. Le capitaine Galve est peut-être une des victimes.

A Clavizo, les capitaines Lucas et Sugatan ont tué deux Manobos. Disparition des villages de Gracia et de Conception. Les vieux chrétiens se tiennent à l'écart, ils ont peur des Manobos.

A Venuéla réception pleine d'allégresse. Hommes et femmes pleuraient en me voyant. Ils ne savaient que m'offrir. Deux jours de suite fête avec processions. Tout le monde voulait se confesser et communier; je n'avais pas un instant de repos. Le gouverneur Bernardino Duran est excellent. Les maisons se multiplient, on dirait un nouveau village. Le couvent neuf est en bon état, ainsi que tout le matériel : ornements, calices, ostensoirs, etc. Ils m'ont donné tant de poulets que je ne savais où les mettre.

Sur la rivière Baobo, les villages Borgia et Vigo ont disparu. Patrocinio a changé de place. Quelques chrétientés sont descendues sur l'emplacement de Vigo. D'autres ont remonté jusqu'à l'embouchure de la Languilan.

Un peu en avant de Pasian il y a un groupe de six maisons, habitées par de nouveaux chrétiens venus de Jativa. Le baganis Marcos y avait fait nombre d'esclaves ainsi qu'à Patrocinio. Il a reçu son châtiment. Il a été tué avec tous les siens. Les Manobos en embuscade les ont surpris et exterminés jusqu'au dernier.

A Jativa il y a encore quelques familles de vieux chrétiens. Ils m'ont reçu avec musique et force présents. Le couvent semblait avoir été pris d'assaut. Je n'y ai trouvé que des tables, des cadres et quelques sièges. A la nouvelle

de mon arrivée, les Manobos se sont assemblés. Leurs chefs sont venus au couvent m'offrir 50 piastres pour acheter un Père (c'est leur expression); ils ne veulent pas rester plus longtemps sans missionnaire. Je leur ai dit de garder leur argent, que les Pères ne tarderaient pas à venir.

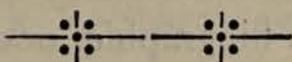
Jativa a été le terme de mon voyage, je ne suis pas monté plus haut. Tous les villages de cette mission sont dispersés. Mais une ou deux visites des Pères chaque année suffiront pour les repeupler peu à peu. A Jativa, j'ai trouvé 14 vaches et un cheval. Il manque 18 vaches, 32 moutons, 15 chèvres, 6 chevaux.

A San José j'ai eu un grand nombre de confessions, de baptêmes et de mariages.

A Simulao, j'espère qu'on ne se dispersera pas.

Vous le voyez, il a suffi de ma présence à Butuan et deux visites aux différents villages pour arrêter le mouvement de dispersion. Maintenant avec les PP. Héras et Llobera la mission ne saurait manquer de se relever et de prospérer.

Fernando DIEGO, S. J.





NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

P. Paul Dubois, Boulogne-sur-Mer, 10 février 1901. — F. Henri Laurens, coadj., Tcheu-li S. E. avril. — P. Édouard Liefoghe, Tcheuli S.-E. mai. — F. Paul Humblot, Scol. Enghien, 13 mai.

Province de France.

F. Joseph Tsu, coadj., Ou-hou, 16 février 1901. — P. Eugène Baumert, Shanghai, 16 février. — P. Charles Guy, Angers, 24 février. — P. Jean-Baptiste Liaigre, Paris, 27 février. — F. Joseph Yeu, coadj., Zi-ka-wei, 1^{er} mars. — P. Louis Sarriot, Laval, 3 mars. — P. Charles Le Bêle, Shanghai, 3 mars. — F. Benoît Darras, coadj., Paris, 4 mars. — P. Jean Dano, Vannes, 19 mars. — F. Arthur de la Taille, Scol., Tours, 25 mars. — F. Jean-Baptiste Mazars, coadj., Paris, 6 avril. — P. Léon Cartier, Vannes, 28 avril.

Le P. Marie Pharou.

1819-1899.

LE 25 décembre 1899, s'endormait dans la paix du Seigneur le R. P. Pharou, à l'âge de 80 ans. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne donnions dès maintenant un souvenir ému à sa mémoire vénérée; aussi, en attendant sa biographie, nous sommes heureux de reproduire un article composé par l'un de ses anciens élèves pour la *Semaine religieuse* du diocèse de Vannes et qui reproduit à grands traits la physionomie de notre si sympathique professeur.

Le P. Pharou était né à Paris le 18 février 1819. Après avoir fait de fortes études dans les collèges de l'Université, où il remporta plusieurs prix aux concours généraux, il entra à l'École normale; il y eut pour condisciple son cousin, le futur Père Olivaint, le martyr de la Commune.

Le P. Pharou, à vingt ans, ne connaissait les Jésuites qu'à travers les préjugés à la mode dans la première moitié du siècle. Sa droiture répugnait pourtant à les accepter sans examen. L'enfant du faubourg Saint-Antoine, devenu élève de l'École normale, vit un jour Olivaint quitter ses amis, sa famille, et les espérances de la gloire littéraire pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Pharou ne tarda pas à le suivre. Il avait en vain cherché des guides sûrs pour diriger sa conduite personnelle; il se trouvait trop réduit à lui-même pour embrasser une vie qui l'obligerait, dans une sorte d'isolement, à conduire les autres. Dès qu'il fut agrégé de l'Université, il lui fit ses adieux et entra au noviciat. Sa décision fut toute simple, tout unie; dans sa vieillesse, il ne cessait de rendre grâce à Dieu qui la lui avait inspirée.

Il entra dans la Compagnie le 15 janvier 1845. Sa carrière de professeur commença au collège de Brugelette, où il eut pour élève celui qui est aujourd'hui le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster.

En 1850, lorsque la ville de Vannes demanda aux Pères de relever leur ancien collège, le P. Pharou, encore assez jeune, accompagna le fondateur, le R. P. Pillon. Ses diplômes aplanirent les premières difficultés. On lui confia pendant les premières années, l'enseignement de la grammaire aux élèves de quatrième et de troisième. Ce fut dans la chapelle du collège qu'il fit ses grands vœux le 2 février 1856. Une fois le collège bien assis sur ses fondements, dès qu'on aborda la préparation aux examens du baccalauréat, c'est le P. Pharou qui en fut chargé. Que de souvenirs de ce temps vivent encore dans le cœur des anciens élèves ! et comme le bon Père aimait toujours à les rappeler, avec sa mémoire infailible ! Il avait tout appris et n'oubliait rien. Aussi ses classes étaient remplies d'exercices rapides, où le mot juste et le fait précis se succédaient, sans la moindre perte de temps. Au premier coup de cloche appelant les élèves en récréation, le Père n'achevait pas sa phrase et disait le *Sub tuum præsidium*. Si les maîtres d'études n'étaient pas là, debout sur le marche-pied de la chaire, et les livres sous le bras, il récitait une phrase grecque d'un auteur, et la faisait analyser au point de vue de la grammaire ou de la forme littéraire. Ce n'était plus la classe, mais une causerie alerte ; plusieurs lui doivent d'avoir appris les verbes irréguliers et fréquents de la langue grecque. Et à Rennes, M. Nicolas s'en émerveillait : il reconnaissait son ami dans ses élèves.

C'est surtout en histoire que le P. Pharou avait amoncelé des trésors ; il savait admirablement les exposer avec concision, s'ingéniant à exciter l'attention des élèves par quelques traits curieux et à aider la mémoire par ce qu'il appelait « de petites industries ». Il avait résumé, en trois lignes à peine, un moyen sûr de ne pas oublier les fleuves de France et leurs affluents sur chaque rive. Et il s'étonnait de trouver des mémoires assez dures pour s'y noyer. -- Les étonnements du P. Pharou furent nombreux et tristes. Il y a tant de choses que sa nature, parisienne pourtant par sa finesse, ne put jamais comprendre. Il n'a jamais compris, par exemple, qu'un élève dérobat son diplôme par une tricherie ; ni qu'on eût tant de plaisir, en haut lieu, de modifier les programmes d'études, pour l'ennui de tous et sans aucun profit ; ni surtout qu'on l'ait expulsé, lui, bon Français, de sa cellule parce qu'il lui avait plu d'être religieux.

Car il fut jeté dehors, on s'en souvient à Vannes, avec ses confrères à qui l'on ne pouvait reprocher que leurs bienfaits et leurs vertus ! Il partit pour l'Angleterre, mais Cantorbéry, malgré les amitiés fraternelles qu'il y retrouva, fut pour lui un douloureux exil. Et il pleurait presque, le bon vieillard, lorsqu'il parlait de cette expulsion et de cet exil. Ses supérieurs le renvoyèrent à Vannes, pour qu'il ne mourût pas de nostalgie. Mais il avait été frappé

au cœur. La résidence, où il habita, n'était plus le cher collègue ; les beaux jours passés ne revenaient plus malgré toutes les espérances. Trop fatigué pour reprendre des cours, il fut nommé Père spirituel de ses confrères, et s'occupa de leur direction avec sa méthode, faite de piété tendre et de raisonnements à la fois courts et substantiels. Il trouva le moyen de consacrer ses loisirs aux vieillards recueillis par les Petites-Sœurs des Pauvres : ce fut sa consolation et sa joie. Avec cela revoir les anciens, leur rappeler les moindres détails de leurs succès, s'entretenir de ceux qui n'étaient plus dans une revue hâtive et complète, ce furent ses récréations. Prier toujours et se préparer à la mort avec un tranquille abandon à la volonté de Dieu, ce fut toute sa vie depuis que la faiblesse ne lui permettait plus de se rendre utile. Du moins il se disait inutile ; mais il n'a jamais rendu plus de services que par ses prières. Qui ne se souvient de ses pèlerinages à Sainte-Anne, à la veille des examens, et de la confiance qu'il nous inspirait en disant : « Je prierai pour vous » ? Et, de fait, nous avons souvent reconnu que ses prières valaient autant que ses leçons pour activer et faire réussir cette préparation, si hasardeuse pour quelques-uns.

Jamais le P. Pharou ne laissa rien à la surprise ; la mort ne l'a pas surpris. Il l'attendait depuis plusieurs années avec calme et confiance ; vingt minutes avant son dernier soupir, survenu sans la moindre agonie et comme dans une simple défaillance, il annonçait joyeusement et comme une heureuse nouvelle à l'un de ses fidèles pénitents qu'il venait d'être administré le matin et que le ciel ne devait pas être loin.

Dieu lui a donné la faveur d'une longue vie, puisqu'il s'est éteint à plus de 80 ans, et celle plus précieuse d'une sainte mort, acceptée en pleine connaissance, avec la vision de l'éternelle félicité promise aux fidèles serviteurs de Jésus-Christ.

Le Père Théodore Hervé.

1825-1900.

LA *Semaine Religieuse de Tours* s'exprime en ces termes : « Le vendredi 22 juin, fête du Sacré-Cœur, un religieux dont la vie mortifiée était un grand sujet d'édification pour ceux qui vivaient près de lui, rendait doucement son âme à Dieu. Le R. P. Hervé désirait beaucoup mourir ce jour-là, et il a été exaucé contre toute prévision, car la veille de sa mort il avait encore assez de forces pour offrir le Saint-Sacrifice. Dieu récompensait en l'exaucant, une vie dont l'austère régularité rappelait les rudes pénitences des anciens âges. Jeûnant à peu près tous les jours, il commençait dès 3 h. du matin une journée de prières et de travaux apostoliques dont il ne se reposait qu'en s'étendant quelques heures sur le plancher de sa chambre. Il ne s'était pas mis au lit depuis bien des années, quand on le décida, non

sans difficulté, à s'y mettre le dernier jour de sa vie. Une telle mortification explique sans peine la fécondité de son ministère. Dieu l'appela à l'exercer surtout auprès des âmes religieuses et des pauvres servantes. Que de bien n'a-t-il pas fait dans le secret du confessionnal ! Nous avons la confiance qu'il sera auprès du Cœur de Jésus un puissant intercesseur pour cette ville de Tours, où, pendant plus de 27 ans, il a fait l'œuvre de Dieu. »

Cet éloge ne semblera pas excessif aux heureux témoins de la régularité exemplaire, de la vie mortifiée du P. Hervé. Modèle d'obéissance à la maison, il l'était pareillement au dehors dans tous ses rapports avec l'autorité ecclésiastique. Il était aussi zélé qu'obéissant. Sa direction sage et pleine de largeur inspirait avant tout la confiance en la miséricorde divine. Il parlait peu. Venait-on le consulter, on était sûr d'obtenir une réponse lumineuse, théologique, fondée sur l'enseignement des plus grands docteurs de l'Église et bien faite pour entraîner les âmes à la suite du divin Chef. Il avait un don particulier pour donner le goût du sacrifice. Il se hâtait de gagner les âmes à la prière. Puis il laissait agir l'Esprit-Saint. La dévotion au Saint-Esprit était sa grande dévotion, il s'efforçait de la propager. Ses efforts étaient-ils couronnés de succès, il avait de ces explosions de joie dont il n'était pas maître : « Qu'il y a longtemps, s'écriait-il, que je désirais cela ! » Quelques instants passés à son confessionnal suffisaient à rendre la paix et la sérénité perdues : on sentait qu'on avait été en contact avec l'âme d'un Saint.

Même fruit dans les communautés. Il arrivait à l'heure dite et par tous les temps. Plus les questions à traiter étaient délicates, plus il savait se tenir sur le terrain du surnaturel. Jamais une parole sur l'administration de la maison. Il confessait tout son monde, et se retirait sans mot dire. Il avait pacifié et dilaté les âmes ; son œuvre accomplie, il s'effaçait humblement.

Sa profonde humilité était due sans doute à son amour pour les humiliations. Une religieuse en fit l'expérience. Elle se plaignait à lui de ne pouvoir supporter les réprimandes et les contradictions. « Si encore, disait-elle, ces reproches étaient fondés !... » A ces mots le Père tressaillit et d'un ton pénétré qu'elle n'oublia jamais : « Mais, ma chère enfant, je jubile quand il m'arrive pareille chose. Des reproches pour une faute dont nous sommes coupables, ce n'est que justice. Mais des reproches alors que nous sommes innocents, quelle belle occasion de prouver à Notre-Seigneur et notre amour et notre joie de lui ressembler davantage ! »

Depuis plusieurs mois la santé du P. Hervé baissait sensiblement. Un de nos Pères l'engagea à se mettre au lit. Le bon vieillard regardait tristement son interlocuteur, puis jetait un regard mélancolique sur ce pauvre lit déserté depuis tant d'années. « Mais oui, reprit le visiteur, il le faut. » L'obéissance eut raison de la mortification : le visiteur était le P. Ministre.

Le cher malade demanda et reçut avec ferveur les derniers sacrements.

Le lendemain, fête de S. Louis de Gonzague, il se leva encore et célébra la Ste Messe, la dernière de sa longue vie sacerdotale. Le 22, fête du Sacré-Cœur, la procession du T.-S.-Sacrement venait de se dérouler dans notre enclos ; elle passa sous les fenêtres de sa chambre. Cette circonstance lui valut une suprême bénédiction. Quelques instants après il rendait son âme à Dieu au soir de cette belle fête. Le Sacré-Cœur avait exaucé le plus cher de ses désirs.

La nouvelle de sa mort se répandit au dehors avant celle de sa maladie. Grande fut la consternation. Ne l'avait-on pas vu ces jours derniers vaquer à ses fonctions accoutumées, et la veille même célébrer les saints mystères ! Les fidèles vinrent en grand nombre exprimer leur douleur et réclamer des Messes pour le repos de son âme. L'un des Nôtres dut en promettre plus de quarante.

Après avoir prié pour lui, on se mit à l'invoquer. Les plus empressés ne tardèrent pas à éprouver la bienfaisante influence de son crédit sur le Cœur de Notre-Seigneur. Ce fut le cas d'une des *Servantes de Marie*. Le médecin, habile docteur, l'avait jugée gravement malade et séparée d'urgence du reste de la communauté. C'était une personne d'un savoir-faire remarquable. La Supérieure pouvait difficilement se passer de ses services. Elle s'empressa donc de lui présenter le propre crucifix du P. Hervé. « Tenez, lui dit-elle, recommandez-vous à ce bon Père. Il a toujours été si dévoué à la famille des Servantes. Bien sûr, il aura pitié de vous. » La malade obéit. Dès le lendemain, à la stupéfaction du docteur, le mal avait disparu. Le Sacré-Cœur, une fois de plus, était glorifié dans son serviteur.

Le P. Charles Guy.

1857-1901.

Lettre du P. Joseph Guy au R. P. Provincial.

Angers, le 1^{er} mars 1901.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

P. C.

VOUS me pardonnerez sans doute de vous dire quelques mots de mon bien-aimé frère, qui vient de partir pour le ciel. J'ai eu l'insigne bonheur de le veiller nuit et jour pendant sa dernière maladie, et j'ai été à même d'admirer la mort d'un saint. « Votre frère mourra en soldat et en Jésuite, » me disait le médecin. Je crois que sa prédiction s'est bien réalisée. J'ai vu des morts plus douces que la sienne ; je n'en ai pas vu pour ma part de plus militante. Il me semble que mon frère est mort en véritable tertiaire, retraçant avec fidélité l'idéal montré quelques semaines auparavant par notre bon Père Instructeur dans les conférences sur la préparation à la mort. Il faut avouer aussi que le P. de Maumigny s'est dévoué au delà de toute

expression pour lui pendant sa dernière maladie, passant jusqu'à quatre et cinq heures par jour dans sa chambre pour l'assister et prier avec moi près de lui.

Pris de l'influenza au commencement de février, mon frère a été vite réduit à la plus grande faiblesse; le 12 février, commémoration de la Passion de N.-S., il célébrait sa dernière messe pendant laquelle je l'ai assisté par prudence. Le lendemain le médecin déclarait qu'il ne fallait pas tarder à lui donner les derniers sacrements. Il était alors très affaibli, mais ne se sentait pas encore gravement atteint. « Je ne pense pas mourir cette fois-ci, me dit-il, mais dans cette question il ne faut pas se fier à son propre jugement. Du reste les derniers sacrements ne font pas mourir. » S'il y eut quelque illusion à ce sujet, elle fut de courte durée. Mon frère demanda une demi-journée pour se préparer aux derniers sacrements, et le moment venu il veilla à ce que rien ne fût oublié pour la cérémonie; il me demanda un rituel, revêtit le surplis et l'étole, et assis sur un fauteuil, le livre en main, suivit tranquillement toutes les cérémonies. Dans les quelques mots qu'il adressa à la communauté, il demanda pardon, selon l'usage, spécialement aux supérieurs des maisons par lesquelles il avait passé et où il avait été malade, Jersey et Fourvières, et les remercia de tous les soins qu'ils avaient eus pour lui. Il remercia aussi le Père Instructeur, lui demanda de l'assister jusqu'au dernier moment et lui dit : « J'accepte amoureusement la mort. »

A partir de ce moment il fut tout au bon Dieu. Le Père Instructeur nous avait dit que les Saints à l'annonce de leur mort laissaient de côté toutes les choses de la terre pour ne s'occuper que de leur éternité; autant que possible la famille n'existe plus pour eux; c'est une mort anticipée. Mon frère s'est certainement rappelé cet enseignement qui venait de nous être donné en conférence. Lui qui aimait tant la famille, il ne m'en dit plus un seul mot en pleine connaissance; plusieurs fois seulement dans son délire, il prononça le nom de mes parents. Bien entendu, j'ai tâché d'être édifiant de mon côté sous ce rapport, mais croyant qu'il était à propos de donner une petite satisfaction à mes parents, surtout à l'un de mes frères venu de fort loin pour le voir, je lui demandai s'il voulait recevoir quelques courtes visites dans sa chambre. « A aucun prix je ne descendrai au parloir, me répondit-il; quant à ceux qui pourront venir dans ma chambre, je les recevrai quelques instants par charité; le monde m'est indifférent; je ne veux penser qu'à mon éternité. » Quelques courtes visites furent faites, une dernière bénédiction donnée à la famille, et ce fut tout. Pourtant un Père venant le voir et ignorant la réserve que je gardais à cet égard lui apprit qu'une de mes sœurs était au parloir et lui demanda s'il n'avait pas une commission à lui faire. « Dites-lui qu'elle se réjouisse, » fut sa seule réponse.

Les deux jours qui s'écoulèrent entre les derniers sacrements et la mort furent des jours de souffrances et de prières. De violents maux de tête, des

courbatures, des étouffements, le hoquet, des souffrances de l'estomac incapable de rien supporter, ne lui laissèrent trêve ni jour, ni nuit, sauf la veille de sa mort où ses douleurs se calmèrent un peu. La douleur lui arrachait sans cesse des cris. Mais les cris étaient ordinairement suivis d'une invocation à Jésus ou Marie. Les premiers jours nous récitons ensemble le chapelet; la douleur augmentant, ce fut bientôt impossible, mais dans ses accès prolongés de souffrances, qui le portaient au délire, on le voyait des heures entières les yeux fixés sur un coin de la chambre, comme s'il avait un livre ouvert devant lui, réciter des psaumes; on distinguait surtout le *Gloria Patri*, qui revenait sans cesse. Puis c'était la Messe, dont il récitait les prières et dont il faisait les gestes. Les *Pater* et les *Ave* revenaient aussi continuellement. Il fallait attendre la fin de ces oraisons interminables avant de pouvoir être entendu de lui.

Les hallucinations ont été fort nombreuses; on a pu croire qu'il n'avait pas sa connaissance; pourtant, à part un jour peut-être, il a toujours répondu aux questions qu'on lui a faites et a renouvelé bien souvent les actes de préparation à la mort jusqu'au dernier soupir. Je crois donc qu'il a gardé sa connaissance jusqu'à la fin. Durant les nuits pénibles qu'il a dû passer, j'ai eu l'occasion de le préparer moi-même cinq ou six fois à la mort; alors que la vie semblait l'abandonner, sa connaissance se réveillait pleinement: il faisait avec une ardeur incroyable les actes que je lui suggérais et se signait au moment de l'absolution. Une fois même croyant expirer, il eut la force de réciter de lui-même la longue formule de l'acte de contrition, et me demanda l'absolution et une pénitence. Devant la mort je n'ai pas pu surprendre chez lui un instant de trouble ou d'inquiétude. Je lui parlais du ciel; il me répondait qu'il était très heureux d'y aller, et n'avait aucune crainte, au contraire. « C'est bien heureux qu'il y ait un paradis, » disait-il à un Père au milieu de ses souffrances. Le P. Lachapelle, le tertiaire canadien, administré le même jour que lui, mourait avant lui; ou psalmodia l'office des morts dans la chapelle domestique, qui communique avec sa chambre; il entendit tout, il s'unit aux prières. On lui parle du Père défunt. « Il a pris le rapide, répondit-il en souriant, je n'ai pris que l'omnibus. » — « Il meurt comme un soldat change de garnison, » disait-on de mon frère. C'est qu'il s'était entièrement soumis à la volonté du bon Dieu. Il disait lui-même dans une de ses oraisons jaculatoires que j'ai entendue: « J'embrasse amoureusement la sainte volonté de Dieu. » Agonisant il trouvait encore la force d'esquisser quelques sourires qui montraient la sincérité de cette généreuse acceptation de la mort.

L'agonie a été terrible, effrayante au point de vue naturel, du moins pour moi, qui n'avais pas encore vu de mort semblable: commencée vers 4 h. $\frac{1}{2}$ du soir, le 24 février, elle s'est terminée à 8 heures. Durant presque tout ce temps-là mon pauvre frère m'étreignait de ses mains glaciales; son râle me

brisait la tête; il semblait exprimer par ses convulsions la terreur et l'angoisse. Il n'en était rien, je pense « Ne craignez pas, vous allez au ciel, » lui dit le Père Instructeur. « Je n'ai pas peur, » répondit-il. Sa constitution était forte, la mort, pour en triompher, avait fort affaire; la lutte était vive et la douleur seule donnait sans doute à ses cris et à son agitation convulsive l'aspect de la frayeur.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à l'agonie de N.-S. qui aime à donner à ses amis quelques traits de ressemblance avec lui. Avant cette lutte si pénible, il eut encore la force de renouveler plusieurs fois ses actes de préparation à la mort et le sacrifice de sa vie, que lui suggéra le Père Instructeur; puis il reprit, tout en râlant, ses prières favorites des psaumes, dont je ne distinguais que le *Gloria Patri*. Vinrent ensuite le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*. La dernière prière que j'entendis fut le *Confiteor*, dont il récita avec force le *mea culpa*. Notre Père Instructeur nous disait que les Saints meurent toujours en exprimant des sentiments d'humilité. Mon frère a su mettre jusqu'au bout en pratique les leçons de son 3^e an. Après son *mea culpa*, je ne distinguai plus le sens de ses prières, je ne vis plus que quelques signes de croix; il baisa plusieurs fois avec ardeur le crucifix qu'il serrait d'une main et que j'approchais de ses lèvres mourantes. Au moment où il rendit son âme, j'eus la consolation, par suite d'une circonstance inattendue, de lui donner une dernière absolution, je crus alors voir son visage, inondé de sueurs et contracté par la souffrance, s'illuminer en un instant et refléter la paix et la joie d'un bienheureux. Cette expression sereine, il l'a gardée sur son lit de mort, si j'en crois des yeux plus impartiaux que les miens, la sainte Vierge sans doute était apparue à son enfant pour éteindre ses sueurs et le conduire au ciel. Je n'avais plus qu'à réciter mon *Magnificat*, mon frère était mort en priant. Il était au ciel, j'ai tout lieu de le croire, et il y occupait une place très élevée, comme le disait ensuite le Père Instructeur à mes parents. Peut-il en être autrement après une vie si pure, même dans le monde, vie qui fut exempte de tout péché mortel, comme j'ai plus d'un motif de le penser, après une agonie si méritoire, pendant laquelle, plusieurs jours durant, il unit constamment la prière à la souffrance? Ses actes répétés de foi, d'espérance, de charité, de contrition, le sacrifice de sa vie si souvent renouvelé, les oraisons jaculatoires, qui suivaient chaque cri arraché à la nature par la douleur, les centaines de *Pater* et d'*Ave*, les psaumes et les milliers de *Gloria Patri* récités d'une manière fiévreuse ont dû lui valoir une belle couronne au ciel. C'est difficile, il est vrai, de mieux choisir son temps pour mourir: au 3^e an, après une grande retraite, entre les mains d'un Père Instructeur, si dévoué pour ses Tertiaires, qui est venu maintes et maintes fois réciter près de mon frère mourant les prières des agonisants, les psaumes graduels et les psaumes de la pénitence, on ne peut être mieux disposé. Mon frère bien sûr a compris la grandeur de cette grâce: « As-tu

pensé, me disait-il quelques jours avant sa mort, à remercier le bon Dieu pour ma vocation? » Et lui-même il se mettait à remercier pour sa vocation à la Compagnie, sans omettre l'action de grâces pour le Baptême et le Sacerdoce et nous renouvelions nos vœux ensemble.

Joseph GUY, S. J.

VARIA.

JAPON.

Hu pays de S. Jacques Chisai.

Lettre d'un missionnaire du Japon au P. Méchineau.

Osaka, 22 février 1901.

MON RÉVÉREND PÈRE,

PERMETTEZ-MOI, à l'occasion du 25^e anniversaire de ma prêtrise, de me rappeler à votre bon souvenir. Je n'ai point oublié votre bienveillance toute paternelle au grand-séminaire de Luçon. Le Père Froc de passage à Osaka m'a donné votre adresse.

Depuis quatre ans je suis à Osaka auprès de notre nouvel évêque, Mgr Jules Chatron, avec le titre de vicaire-général, et chargé du poste de l'église cathédrale de l'Immaculée-Conception. J'étais précédemment à Okayama où j'ai fait onze années de ministère avec de grandes consolations et parfois de grands ennuis. J'y ai baptisé la famille du préfet, le préfet excepté. La divine Providence m'a mis en relation avec la famille de S. Jacques Ichikawa Kisayemon, l'un des trois Jésuites martyrs en 1597. J'ai même eu le bonheur de baptiser plusieurs membres de la famille du martyr. Mais tout cela était trop beau. Le démon a suscité des obstacles, et le mouvement des conversions s'est trouvé arrêté. Toutefois, depuis deux ans, Okayama possède une magnifique église de S. Jacques Kisayemon, son patron.

A Osaka je n'ai ni consolations, ni ennuis. Mon ministère est en apparence bien stérile. Osaka, ville d'environ 800,000 âmes, ne vit que pour le commerce et l'industrie et est en voie de s'agrandir immensément. Elle ne compte guère aujourd'hui qu'un millier de chrétiens dont le tiers seulement est de ma paroisse.

Ici du reste comme ailleurs au Japon, depuis la guerre sino-japonaise, le temps n'est plus aux conversions. Mais nous ne nous découragerons jamais.

A. LUNEAU, miss. apost.

CHINE.

De qui se moque-t-on ?

ON lit dans l'*Écho de Chine* du 10 avril : « *De qui se moque-t-on ?...* Les nouvelles de la direction imprimée à la politique chinoise sont aussi déconcertantes que par le passé : même irrésolution ; même absence

de franchise ; même indécision coupable. On promet tout aux étrangers ; on accorde tout aux anciens patrons des Boxeurs. Jamais l'Europe n'a été jouée avec une pareille maestria. — Yu-hien, le trop fameux gouverneur du Chan-si, est à Lan-tcheou. On n'a pas oublié qu'il a été décapité *officiellement* il y a quelques semaines ; les ministres européens ont été satisfaits de cette exécution. Le prince Toan, son complice, est en ce moment à Nin-hia. Il devait être en exil ; pas si sot ! Il attend bien tranquillement une occasion favorable, et, à l'annonce d'une nouvelle levée de boucliers contre les Européens, il ira tendre la main à l'assassin de T'ai-yan-fou. Ces turpitudes de la politique chinoise ressortent du domaine du conseil des plénipotentiaires. Il en est d'autres qui regardent plus spécialement notre ministre, surtout la nomination sur la frontière du Tonkin de fonctionnaires si perdus de réputation que d'autres puissances ont élevé des objections lorsqu'ils avaient été envoyés là où elles ont des intérêts. C'est ainsi que pour remplacer Hoang-Hoai-sen, gouverneur du Koang-si, le gouvernement chinois a choisi Yu-Yu-lin, actuellement gouverneur du Hou-pé. Lorsque, l'an dernier, les Anglais protestèrent contre le choix d'un *Boxeur reconnu* pour remplir une fonction de l'importance de celle de gouverneur du Hou-pé, les autorités chinoises cédèrent. Aujourd'hui on nous expédie ce joli monsieur sur les frontières du Tonkin, où il va, sans doute pour se distinguer, nous créer des difficultés en excitant des populations qui ne sont pas précisément calmes. Le gouvernement français acceptera-t-il sans protestation cette honteuse nomination ? Nous voulons bien espérer le contraire.

JERSEY.

Calomnie et réfutation.

Deux articles de l'Evening Post de Jersey.

I. CALOMNIE.

The Evening Post, april 9th 1901.

THE KING'S ACCESSION OATH.

OATH TAKEN BY THE JESUITS.

INSTRUCTIVE READING.

JUST now, when there is so much discussion as to whether the King's Oath shall be altered to please his Roman Catholic subjects, the form of oath taken by the Jesuits will be instructive reading, and should be taken to heart by every Englishman and woman.

“ I A. B., now in the presence of Almighty God, the Blessed Virgin Mary, the Blessed Michael, the Blessed St. John the Baptist, the Holy Apostles St. Peter and St. Paul, and all the Saints and the Sacred Host of

Heaven, and to you my Ghostly Father, do declare from my heart, without mental reservation, that His Holiness Pope Leo is Christ's Vicar-General, and is the true and only Head of the Catholic or Universal Church throughout the earth, and that, by the virtue of the Keys of binding and loosing given to His Holiness by my Saviour Jesus Christ, he hath power to depose heretical Kings, Princes, States, Commonwealths, and Governments, all being illegal without his Sacred Confirmation, and that they may be safely destroyed. Therefore, to the utmost of my power, I shall and will defend this doctrine and His Holiness's rights and customs against all usurpers, especially against the new pretended authority and the Church of England and all adherents in regard that they and she be usurpal and heretical, opposing the Sacred Mother Church of Rome. I do renounce and disown any allegiance as due to any heretical King, Prince, or State, named Protestants, or obedience to any of their inferior magistrates or officers. I do further declare the doctrine of the Church of England, of the Calvinists, Huguenots, and of others of the name Protestants to be damnable, and they themselves are damned and to be damned that will not forsake the same. I do further declare that I will help, assist, and advise, or aid any of His Holiness's agents in any place in which I shall be in England, Scotland, and Ireland, or in any other territory or Kingdom I shall come to, and do my utmost to extirpate the heretical Protestants' doctrine, and to destroy all their pretended power, legal or otherwise. I do further promise and declare that, notwithstanding I am dispensed to assume any religion heretical for propagating of the Mother Church's interest, to keep secret and private all her agents' counsels from time to time as they interest me, and not to divulge, directly or indirectly, by word, writing, or circumstance whatsoever, but to execute all what shall be proposed, given in charge, or discovered unto me, by you, my Ghostly Father. All of which I, A. B., do swear by the Blessed Trinity and Blessed Sacrament, which I now am to receive, and on my part to keep inviolably; and do call the Heavenly and glorious Host of Heaven to witness these my real intentions to keep this, my oath. In testimony hereof I take this holy and blessed Sacrament of the Eucharist, and witness the same further with my hand and seal this
 day Ann. Dom." etc.

II. RÉPONSE.

The Evening Post, april 24th 1901.

HEAR ALL SIDES.

We do not hold ourselves responsible for the opinions expressed by our correspondents. Correspondents must enclose their name and address, not necessarily for publication, but as guarantee of good faith.

THE ACCESSION OATH.

To the Editor of *The Evening Post*.

DEAR SIR,—In *The Evening Post* of the 9th. inst., I read with astonishment a lengthy fabrication purporting to be the form of oath taken by the Jesuits. The same form appeared in the *London Standard*, and called forth the following reply:

To the Editor of *The Standard*.

SIR,—My attention has been called to an unsigned communication in *The Standard* of to-day, which quotes in full, as “instructive reading”, the “form of oath taken by the Jesuits,” which is commended to the attention of “every Englishman and woman.” An Article of your own appears to assume as unquestionable the authenticity of the document adduced, which is thus invested with authority far greater than an anonymous correspondent can claim. I must therefore beg to be allowed to say, in the plainest and least equivocal terms, that this precious “form of oath” is an absolute and notorious fabrication, by which, at this time of day, no one should be taken in. So much absurdity and iniquity being lightly believed of Jesuits, it will, presumably, avail nothing for one who has been a Jesuit not much short of half a century, to protest that no Jesuit in the world ever took this ridiculous oath, or any remotely resembling it; that neither he himself, nor any Jesuit he ever knew, would take it upon any consideration, and that it is flatly un-Catholic. It must, therefore, suffice to quote a little history. The “form of oath” first appeared in Germany in 1891. It was at once welcomed by the anti-Catholic Press, and had a good run, though not a long one. In 1895, 1897, and 1899, strenuous efforts seem to have been made to revive its popularity, but on each occasion those who patronised it speedily realised that they had been duped, as some of them honestly confessed.

Thus the *Reichsbote* of Berlin (N^o 238, 1897) declared that, having been led to make investigations, it found that no such oath existed. The “*Evangelische Bund*” (the Protestant Alliance of Germany) denounced the oath as a “clumsy fraud” (*Eine plumpe Falschung*). The *Berliner Tagliche Rundschau*, the organ of the said Bund, after stating that it had itself been urged to publish the form of oath, declared that it could not and would not do so, the document being known for a fabrication by all well-informed persons; so that journals which incautiously printed it had usually been forced to eat their own words. The *Rundschau* accordingly appealed to Protestants to be more circumspect and not use weapons which only serve the cause of the enemy, and “draw water to the Ultramontane mill” (March 29, 1899).

These facts should, I think, speak for themselves.

I am, Sir, your obedient servant,

31, Farm-street, W., March 20.

JOHN GERARD, S. J.

Father Gerard deals at length with this *Oath* in the *Month* where he conclusively proves it to be a forgery of Robert Ware, the worthy compeer of Titus Oates. Many people have the idea that the Jesuits are bound by some dark oath known only to themselves. Whence comes this idea is difficult to determine. The only oaths known to the Jesuits are their vows, of which there are various forms, according to the various grades within the Society. All these forms are to be found in the volume of the Constitutions, of which many public libraries possess a copy, and that of the British Museum at least half-a-dozen.

Thanking you in anticipation,

I am, Sir,

Yours Truly,

CATHOLIC.

Jersey, April 16th. 1901.

Nos collèges d'Alsace en 1764.

Extrait de l'Histoire du Clergé d'Alsace, avant, pendant et après la Grande Révolution.

I. COLLÈGE DE STRASBOURG.

OUTRE le séminaire diocésain, fondé en 1683 par l'évêque Guillaume-Egon de Fürstenberg, et dont la direction a été confiée aux Pères de la Compagnie de Jésus, ces derniers furent également en possession du collège royal, fondé par Louis XIV, l'an 1685. — L'université épiscopale de Molsheim ayant été transférée à Strasbourg en 1701, fut réunie au collège des Jésuites.

Le personnel du séminaire se composait de quatorze Pères: Le R. P. Directeur, le R. P. Procureur, deux prédicateurs, quatre professeurs de théologie, deux professeurs de philosophie, deux ouvriers spirituels, deux missionnaires et deux frères laïcs.

Ils étaient plus nombreux au collège royal. Vers la fin du XVII^e siècle, on n'y comptait pas moins de quarante religieux. Lors de la suppression de la Compagnie, tous les Jésuites tant Pères que Frères, d'origine française, recevaient une pension ou étaient admis à des emplois parmi le clergé séculier. Les archives de la Province font mention des Religieux dont les noms suivent, comme ayant reçu une pension en 1765.

I. COLLÈGE DE STRASBOURG.

RR. PP.

Jean-Louis Willesme, 60 ans, recteur du collège, né à Sedan.

Jean-Baptiste Magnière, âgé de 66 ans, né à Dan.

François-Joseph Jost, 78 ans, né à Thann.

Jacques-Antoine Fevre, 76 ans, né à Clervaux (Franche-Comté)

- Jean-Louis Baussin, 69 ans, né à Stenay.
 Louis Nuguets, 65 ans, né à Autun.
 Jean-Wolfgang Kieffer, 61 ans, né à Minversheim.
 Henri-Élisée Scherb, 61 ans, né à Landau.
 Antoine-Adrien-Gabriel Gérard, 54 ans, né à Nogent-le-Roi.
 Jean-Antoine Geiger, 50 ans, né à Bouswiller.
 François-Ignace Herrmann, 52 ans, né à Schlestadt.
 Pierre Gadois, 52 ans, né à Reims.
 Jean-Louis Courtois, 53 ans, né à Charleville.
 Charles-Valentin Vogel, 45 ans, né à Ensisheim.
 Hermann-Jacques Stecher, 47 ans, né à Haguenau.
 François-Antoine Fuchs, 45 ans, né à Schlestadt.
 Thiébaud Wetterlé, 43 ans, né à Bœrentzwiller.
 François-Mathias Zœpfel, 38 ans, né à Dambach.
 François-Joseph Bittig, 36 ans, né à Gueberschwihr.
 Jean Pelletier, 36 ans, né à Tournus.
 Jean-Baptiste Kuenemann, 38 ans, né à Schweighausen.
 François-Joseph Siffert, 58 ans, né à Colmar.
 François-Joseph Sermonet, 48 ans, né à Obernai.
 Jacques Thomas, 44 ans, né à Stenay.
 George-André Hunette, 53 ans, né à Strasbourg.
 François-Valentin Neef, 61 ans, né à Kientzheim.
 Pierre-Humbert Lault, 49 ans, né à Montigny.
 Jean-Baptiste Durossoy, 38 ans, né à Belfort.
 Joseph-Antoine Hurst, écolier approuvé, 31 ans, né à Soultz (H. Rh.).
 Nicolas Bruntz, » » 28 ans, né à Rœdersheim.
 Étienne Beck, » » 25 ans, né à Réguisheim.
 Fr.-Xavier Delevieuleuse, » » en 1759, né à Thaun.
 François-Ignace Jobin, » » 25 ans, né à Schlestadt.
 Éléonore Guyon, » » 24 ans, né à Faulquemont.
 Jacques Zimmermann, » » 23 ans, né à Aspach.
 Fr.-Joseph Weingarten, » » 35 ans, né à Wittenheim.
 Mathias Brousse, » » 25 ans, né à Thionville.
 Thiéry Collignon, » » 31 ans, né à Ollesy (Ardennes).
 Charles Beausson, » » 28 ans, né à Nancy.
 Gaspard-Clément Collin, » » 29 ans, né à Epinal.
 François-Remy-Florimond Dubois de Crancé, écolier approuvé, 27 ans,
 né à Châlons-sur-Marne.
 Gilbert-Étienne de Frémont, écolier approuvé, 28 ans, né à Villequier
 (Berry).
 Raymond Pralet, écolier approuvé, 60 ans, né à Lons-le-Salnier.

II. SÉMINAIRE UNI AU COLLÈGE ROYAL.

François Schmaltz, 59 ans, né à Eschau.
 Georges-Antoine Wiemer, 56 ans, né à Brunath.
 Jacques Kœuffling, 45 ans, né à Bartenheim.
 Jacques Schmits, 37 ans, né à Elsenheim.
 Jacques Steffan, 27 ans, né à Colmar.
 François Bergé, 29 ans, né à Delle.

FRÈRES LAÏCS DU COLLÈGE DE STRASBOURG.

Pierre-Antoine Bruat, 26 ans, né à Grandvillars.
 Daniel Petreretz, 86 ans, né à Troppau (Silésie).
 Romain Jesslin, 64 ans, né à Reiningen.
 Nicolas Taillard, 66 ans, né à Ernest-la-Ville (Champagne).
 François Lallemand, 62 ans, né à St-Laurent (Trois Évêchés).
 Jean-George Brandner, 53 ans, né à Andlau.
 Jean-Christien Themons, 49 ans, né à Wœrth.
 Mathias Meitersheim, 37 ans, né à Meistratzheim.
 Martin Hinck, 42 ans, né à Ensisheim.
 Antoine-Henri Berga, 40 ans, né à Sarrebourg.
 Paul Holgen, 42 ans, né à Volkringen (Luxembourg).
 Antoine Mey, 35 ans, né à Ammerschwih.
 François-Joseph Letzqué, 25 ans, né à Ensisheim.

2. COLLÈGE DE MOLLSHEIM.

L'Évêque Jean de Manderscheid en fut le fondateur en 1581, et y fit venir des Jésuites. Ce collège prit bientôt des développements si considérables, qu'il ne fallut pas moins de quarante Religieux, tant directeurs que régents et frères laïcs. On y enseignait les humanités et la philosophie. Il s'y trouva, outre le collège, un séminaire soumis à l'ordinaire, dont l'enseignement était gratuit.

Cette prospérité allait grandissant sous le cardinal Charles de Lorraine et Léopold archiduc d'Autriche, tous deux évêques de Strasbourg. Ce dernier y établit en 1587 les facultés de théologie et des arts, et obtint du pape Paul V (1^{er} fév. 1617) et de l'empereur Mathias (1^{er} sept. 1617) que le collège fût érigé en université. Celle-ci, comme nous venons de le dire plus haut, a été transférée à Strasbourg en l'année 1701; le collège subsista toutefois jusqu'au 30 septembre 1765, où les Religieux furent remplacés par des prêtres séculiers.

Voici les noms des Pères, presque tous alsaciens, employés au service de la maison.

RR. PP.

Pierre Wolff, 56 ans, recteur, né à Molsheim.
 Adam Lorentz, 72 ans, né à Baden.

Cyriaque Kœnig, 44 ans, né à Molsheim.

Jean Klein, 41 ans, né à Schlestadt.

Ignace Weisrock, 37 ans, né à Schlestadt.

Jacques Schraut, 34 ans, né à Molsheim.

François-Xavier Rentz, 30 ans, né à Schlestadt.

François-Person, 30 ans, né à Molsheim.

Nicolas Dietrich, 29 ans, né à Obernai.

Dominique Roos, 31 ans, né à Schlestadt.

George Heitz, 31 ans, né à Ernolsheim.

Vingt autres pères et huit frères laïcs du même collège, nés à l'étranger, retournèrent le 1^{er} octobre 1765 dans le collège de la province du Haut-Rhin, en Allemagne.

3. COLLÈGE DE HAGUENAU.

Il fut fondé par le magistrat de la ville en 1612, sur la demande de l'archiduc Léopold, évêque de Strasbourg, auquel s'adjoignirent l'Oberlandvogt d'Alsace, l'archiduc Maximilien et l'empereur Mathias lui-même. Le dernier prieur des Guillemites venait de rendre son âme à Dieu; les bâtiments du couvent furent affectés au nouveau collège et on y ajouta bientôt après le couvent de Mariantal qui formait une dépendance du précédent. Douze Pères Jésuites, assistés de trois frères laïcs, s'y livraient à l'enseignement des humanités et de la philosophie. On y comptait à l'époque de la suppression de l'ordre les

RR. PP.

Ignace Vœgelin, 48 ans, né à Molsheim.

Jacques Bœgert, 79 ans, né à Kaysersberg.

Charles Meyer, 40 ans, né à Mutzig.

Urbain Wolleber, 40 ans, né à Obernai.

Ignace Beck, 31 ans, né à Ebermünster.

George Geisser, 26 ans, né à Lausanne.

Antoine Kirn, 40 ans, né à Molsheim.

Six autres Pères et trois frères laïcs, nés à l'étranger, sont rentrés dans les maisons d'Allemagne.

4. COLLÈGE DE SCHLESTADT.

L'archiduc Léopold avait cédé en 1614 aux Jésuites de la province du Haut-Rhin, l'église de Ste-Foy à Schlestadt, ainsi que les bâtiments de la prévôté en dépendant. C'est là que le collège fut installé en 1618; la fondation fut approuvée par le pape Urbain VIII le 15 février 1624. Il y avait quatorze religieux voués à l'enseignement et cinq Frères coadjuteurs. — Après la suppression de la Compagnie, le bâtiment des classes fut vendu à la ville qui le céda aux Récollets qui y tenaient jusqu'à la Révolution des classes élémentaires.

Les derniers Jésuites du collège furent les

RR. PP.

François Schaumas, 60 ans, recteur, né à Obernai.

Jean Dieffinger, 52 ans, né à Dambach.

Antoine Kutterer, 30 ans, né à Molsheim.

Jean Bouvier, 30 ans, né à Nancy.

François Schaufler, 25 ans, né à Molsheim.

Joseph Keller, 43 ans, né à Dangolsheim.

Ignace Schaal, 33 ans, né à Molsheim.

Les sept autres Pères et cinq frères laïcs, étrangers à la France, sont retournés en Allemagne.

5. COLLÈGE D'ENSISHEIM.

Fondé en 1551 par Maximilien, archiduc d'Autriche, et dédié à St-Erhard. — Ce prince y avait établi cinq chaires où l'on enseignait la religion et les lettres jusqu'en rhétorique. — En 1614 le collège fut cédé aux Jésuites de Fribourg, qui en prirent possession le 9 février de l'année suivante. Paul V confirma cette donation par une bulle datée de l'année 1617. Schoepflin, en parlant de ce collège, l'a appelé « *Splendidissimum Jesuitarum collegium a Maximiliano Ensishemii fundatum* ». Au moment de la suppression, il y avait dans ce collège et dans ses succursales vingt-trois religieux prêtres et onze Frères coadjuteurs, dont je vais décrire le nom, l'âge et l'origine :

RR. PP.

Jacques Bittel, 65 ans, né à Luxembourg.

Philippe Rosé, 43 ans, né à Zillisheim.

Jean-Baptiste Lefebvre, 88 ans, né à Reims.

Pierre Foynet, 85 ans, né à Chably (près Langres).

Ignace Bagassin, 71 ans, né à Porrentruy.

Jacques Gruesard, 67 ans, né à Metz.

Jean-Joseph Liechtlé, 67 ans, né à Guebenschwihr.

Joseph Kieffer, 51 ans, né à Minversheim.

Pierre Xavier Henry, 56 ans, né à Langres.

François-Joseph Humb, 46 ans, né à Belfort.

François Laurent Mérandet, 46 ans, né à Belfort.

Dominique Kuhn, 42 ans, né à Haguenau.

Martin Dietmann, 42 ans, né à Emlingen (Haut-Rhin).

François-Joseph Brodhag, 42 ans, né à Ottmarsheim.

Ignace Franck, 40 ans, né à Offenbourg.

Mathias Gsell, 39 ans, né à Kaysersberg.

Jean-Baptiste Disberger, 36 ans, né à Colmar.

Pierre Paudoin, 30 ans, né à Mascourt (près Metz).

Damiez Gouget, 31 ans, né à Neukirch (près Metz).

Adam Metzler, 35 ans, né à Orbe (près Mayence).
 Jean-Joseph Zœpfel, 40 ans, né à Scherviller.
 Jean-Baptiste Decker, 30 ans, né à Rœser (près Trèves).
 Jean-Melchior Gendre, 26 ans, né à Fribourg (Suisse).

FRÈRES COADJUTEURS :

Jean-Toussaint Morel, 69 ans, né à Rupt (diocèse de Toul).
 Jacques Fels, 70 ans, né à Lupstein.
 Jean Rouget, 56 ans, né à Aire (Reims).
 Thomas Roux, 51 ans, né à Chaumont.
 Jean-Michel Burckard, 44 ans, né à Gueberschwihr.
 Jacques Royer, 44 ans, né à Ogny (Franche-Comté).
 Jean-Pierre Normann, 37 ans, né à Echternach (Trèves).
 Jacques Kirsch, 37 ans, né à Kuntzig (Électorat de Trèves).
 Rodolphe Fautsch, 30 ans, né à Cernay.
 Jean Barré, 31 ans, né à Blenot (diocèse de Toul).
 Nicolas Vathier, 27 ans, né à St-Maurice-sous-les-Côtes (diocèse de Toul).

6. COLLÈGE DE COLMAR.

Les Jésuites n'avaient d'abord qu'une résidence à Colmar. En 1627 ils furent mis en possession de l'église et du prieuré de St-Pierre et ils y installèrent un collège, dirigé par huit Religieux, lorsque le décret de la suppression de l'Ordre leur fut appliqué. Dans la suite on établit dans les mêmes bâtiments un cours complet d'études, sous la direction de douze prêtres séculiers. Ce collège fut agrégé à l'Université et reçut le nom de Collège Royal.

Les religieux en fonction au collège de Colmar en l'année 1765 furent :

RR. PP.

François-Antoine Kroust, 64 ans, né à Aspach.
 Laurent Gœtlin, 64 ans, né à Lucerne.
 Jean-Baptiste Kœuffling, 41 ans, né à Bartenheim.
 François-Xavier Weisrock, 32 ans, né à Schlestadt.
 Jean Schœtzler, 27 ans, né à Colmar.
 Jean-Henri Guyon, 23 ans, né à Bartenheim.

FRÈRES LAÏCS :

Antoine Minéry, 42 ans, né à Réguisheim.
 Urs Pinck, 37 ans, né à Lundorf.

7. COLLÈGE DE ROUFFACH.

Installé dans le prieuré de St-Valentin, au pied du château d'Isenbourg. Les Bénédictins en étaient d'abord possesseurs. A leur extinction, il passa aux Jésuites de Schlestadt par donation faite par l'archiduc Léopold

d'Autriche et confirmée par Paul V en 1618. Les Pères s'y vouaient à l'instruction de la jeunesse, jusqu'à la suppression de la Compagnie.

Les derniers professeurs portaient les noms suivants :

RR. PP.

Ignace Marbach, 60 ans, né à Schlestadt.

François Farner, 74 ans, né à Molsheim.

Georges Bøegert, 59 ans, né à Schlestadt.

Ignace Stephan, 45 ans, né à Schlestadt.

FRÈRES LAÏCS :

Joseph Scheideck, 51 ans, né à Niedermarschwihl.

Florent Kalch, 45 ans, né à Haslach.

8. PRIEURÉ DE ST-MORAND.

Frédéric, comte de Ferrette, en fut le fondateur au XII^e siècle et y appela les moines de Cluny. En 1587, l'empereur Rodolphe II le céda aux Jésuites et l'incorpora au collège de Fribourg, non toutefois sans soulever de vives contestations de la part du prieur de Cluny. Malgré cette opposition, les Jésuites en prirent possession en 1621 ; l'église était desservie par trois ou quatre religieux de la Compagnie. Après le traité de Westphalie, la maison d'Ensisheim fut substituée à celle de Fribourg dans la jouissance des fruits du prieuré et, à la suppression du collège d'Ensisheim, les Jésuites de Fribourg en redevinrent les possesseurs.

9. COUVENT DE ST-ULRICH.

Sa fondation remonte à l'année 1260 et est due à la piété d'Ulrich I^{er}, comte de Ferrette, qui y plaça des chanoines réguliers de St-Augustin. L'empereur Rodolphe II en fit don avec ses revenus et biens au collège de Fribourg, d'où il passa à celui d'Ensisheim, pour retourner plus tard à ses anciens possesseurs de Fribourg.

10. PRIEURÉ D'CELENBERG.

Comme le précédent, il appartenait d'abord aux chanoines réguliers de St-Augustin. En 1531, il passa aux mains du clergé séculier. Il fut incorporé en 1618 au collège de Fribourg et, après le traité de Westphalie, à celui d'Ensisheim.

11. COLLÈGE DE BOUQUENOM.

Érigé par les soins de François II, duc de Lorraine, en 1630, approuvé par le pape Urbain VIII et l'empereur Ferdinand II, ce collège essuya de rudes attaques de la part des Protestants durant la guerre de Trente Ans. On y enseigna les humanités jusqu'en rhétorique. Les Jésuites devaient, en outre, rendre populaire l'enseignement de la langue allemande et prêcher en cette langue. Il a subsisté jusqu'en 1792. Le R. P. Jean-Baptiste Rastignat en fut le dernier principal.

La Compagnie en 1900.

(Extrait des lettres de Woodstock).

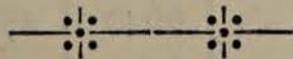
L'ANNÉE 1900 comptera parmi les rares années remarquables par la baisse de l'*augmentum*. 72 seulement, le chiffre le plus faible depuis 1870. En 1870, par suite de la guerre franco-allemande et de la persécution, il y avait eu 19 de déficit, (certains catalogues portent 23). En 1860, l'*augmentum* se réduisait à 68, en raison des guerres de Garibaldi en Italie. En 1848 et 1849, baisse de 150 due à la révolution européenne. Sauf ces années 1848, 1849, 1860 et 1870, aucune autre, à notre connaissance, ne présente une baisse comparable à celle de 1900. C'est la conséquence du petit nombre d'entrées. La baisse de 1899 provenait des morts et des sorties. En 1900 il y a deux morts de moins et trois sorties de plus qu'en 1899, mais aussi 57 entrées de moins. Le chiffre des morts, il faut le dire, en 1899 et en 1900 a dépassé la moyenne ordinaire. On peut en juger par le tableau suivant :

ANNÉE	ENTRÉES	MORTS	AUGMENTUM	SORTIES	SORTIES DE NOVICES
1895	695	236	201	258	
1896	683	230	216	237	137
1897	745	227	284	234	119
1898	638	235	183	220	129
1899	639	268	130	241	130
1900	582	266	72	244	129

D'après le *Prospectus S. J. Universæ*, page 314, la baisse se produit chez les Scolastiques. Tandis que pour les Pères il y a augmentation de 122, et pour les Frères de 9, on compte 59 Scolastiques de moins que l'année précédente.

A comparer les deux *augmentum* de 1900 et de 1899, celui de 1900 est en baisse dans toutes les Assistances sauf dans celle d'Angleterre. L'Assistance de France seule accuse un déficit, le plus petit possible : —1 ; en Italie l'*augmentum* est 1 ; en Allemagne, 19 ; en France, —1 ; en Espagne, 32 ; en Angleterre, 21.

Parmi les Provinces, le plus haut chiffre est à la province de Tolède, 16 ; puis viennent le Portugal, 15 ; New-York, 13 ; l'Allemagne, 10 ; le Missouri, 9. Lyon termine la liste avec un déficit de 12.



PROSPECTUS
SOCIETATIS JESU UNIVERSÆ
INEUNTE ANNO 1901.

ASSISTENTIÆ	PROVINCIAE	SACERDOTES	SCHOLASTICI	COADJUTORES	UNIVERSI	AUGMENTUM
Italiae	Romana disp.	205	97	108	410	—1
	Neapolitana disp.	133	104	93	330	7
	Sicula disp.	99	76	70	245	—8
	Taurinensis disp.	189	227	136	552	—1
	Veneta disp.	198	85	94	377	4
	<i>Socî Assist. Italiae.</i>	824	589	501	1914	1
Germaniæ	Austriaco-Hungarica.	354	141	247	742	3
	Belgica.	462	418	217	1097	5
	Galiciana	196	122	138	456	2
	Germaniæ disp.	577	407	426	1410	10
	Neerlandiæ.	239	156	120	515	—1
<i>Socî Assist. Germaniæ.</i>	1828	1244	1148	4220	19	
Galliæ	Campaniæ disp.	336	149	124	609	1
	Franciæ disp.	519	204	223	946	2
	Lugdunensis disp.	432	167	218	817	—12
	Tolosana disp.	377	192	144	713	8
<i>Socî Assist. Galliæ.</i>	1664	712	709	3085	—1	
Hispaniæ	Aragoniæ.	422	268	363	1053	0
	Castellana.	395	380	343	1118	—3
	Lusitana	114	108	94	316	15
	Mexicana disp.	72	99	60	231	4
	Toletana	193	203	184	580	16
<i>Socî Assist. Hisp.</i>	1196	1058	1044	3298	32	
Angliæ	Angliæ.	327	223	118	668	—5
	Hiberniæ	152	118	49	319	2
	Maryl. Neo-Eboracensis	252	238	157	647	13
	Missouriana	194	196	106	496	9
	Missio Canadensis.	119	78	75	272	—1
	Missio Neo-Aurelianensis	91	89	46	226	3
<i>Socî Assist. Angliæ.</i>	1135	942	55	2628	21	
Ineunte anno 1901.		6647	4545	3953	15145	72
Ineunte anno 1900.		6525	4604	3944	15073	130
Augmentum :		122	—59	9	72	—58

ENTRÉES ET SORTIES EN 1900.

PROVINCES	ENTRÉES	MORTS	AUGMENTUM	SORTIES	SORTIES DE NOVICES
Rome.	13	10	—1	4	3
Naples	19	7	7	5	3
Sicile	7	10	—8	5	2
Turin.	19	10	—1	10	2
Venise.	14	7	4	3	3
<i>Assist. d'Italie</i>	<i>72</i>	<i>44</i>	<i>1</i>	<i>27</i>	<i>13</i>
Autriche.	35	18	3	14	9
Belgique.	34	26	5	3	1
Gallicie	21	7	2	12	5
Allemagne	59	24	10	25	11
Hollande.	20	14	—1	7	0
<i>Assist. d'Allemagne . .</i>	<i>169</i>	<i>89</i>	<i>19</i>	<i>61</i>	<i>26</i>
Champagne.	16	12	1	3	3
France	24	19	2	3	3
Lyon	16	19	—12	9	4
Toulouse.	31	19	8	4	1
<i>Assist. de France</i>	<i>87</i>	<i>69</i>	<i>—1</i>	<i>19</i>	<i>11</i>
Aragon	26	11	0	15	9
Castille	48	10	—3	41	17
Portugal	22	0	15	7	4
Mexique	19	2	4	13	9
Tolède.	34	9	16	9	9
<i>Assist. d'Espagne</i>	<i>149</i>	<i>32</i>	<i>32</i>	<i>85</i>	<i>48</i>
Angleterre	17	14	—5	8	6
Irlande	12	3	2	7	5
Maryland	38	7	13	18	12
Missouri.	20	6	9	5	3
Canada	9	1	—1	9	4
Nouvelle-Orléans	9	1	3	5	1
<i>Assist. d'Angleterre . .</i>	<i>105</i>	<i>32</i>	<i>21</i>	<i>52</i>	<i>31</i>
TOTAL	582	266	72	244	129

Généalogie du Père Marquette.

(Correction de la page 118.)

SAINTE Jean-Baptiste de la Salle, canonisé récemment par S. S. Léon XIII, était petit-cousin de notre P. Marquette. Nous empruntons aux *Lettres de Woodstock* un fragment de l'arbre généalogique dressé à Laon par M. Maurice Dollé, pour *Marquette College*.

Il est à propos de remarquer qu'une sœur du P. Marquette, du nom de Françoise, fonda à Laon un couvent de religieuses qui prirent le nom de *Sœurs Marquette*. Cette congrégation existe encore ; les Sœurs, qu'on appelle maintenant *Sœurs de la Providence*, se consacrent particulièrement à l'enseignement. La maison-mère à Laon est florissante. On lit dans l'*Histoire du diocèse de Laon* par Dom Nicolas Le Long: « Jean d'Estrées, afin de pourvoir à l'instruction des jeunes filles, introduisit à Laon, en 1685, des Sœurs de la Providence appelées *Marquettes* (sic), du nom d'une pieuse fille qui s'étant dévouée à l'éducation des jeunes personnes du sexe, légua sa maison à d'autres qui suivirent son exemple. Ces sœurs sont répandues dans le diocèse, où elles rendent de grands services. » Il n'est pas sans intérêt de noter que, durant la Révolution, ce couvent de *Sœurs Marquette* fut le seul à n'être pas fermé.

Dans les archives de *Marquette College*, où l'on conserve l'arbre généalogique dressé par M. Dollé, on peut voir qu'actuellement vivent cinq descendants de Louis Marquette, frère du P. Marquette.

LANCELOT DE LA SALLE épousa en 1580 JEANNE JOSSETEAU, fille de Simon.

Eustache de la Salle, écuyer lieutenant des habitants de Reims en 1608-1610, épousa Catherine Charpentier de Saint-Quentin.

Rose de la Salle épousa Nicolas Marquette, Seigneur de la Tombelle, Conseiller du Roi, élu en l'élection de Laon, né le 15 septembre 1597, fils de Michel Marquette, vicomte de Beau-rioux, seigneur de Gruet et de Corneille, et d'Élisabeth Sureau.

François de la Salle épousa Jeanne Lespagnol, fille de Jean et de Jeanne Rossignol.

Lancelot de la Salle épousa Barbe Cocquebert.

Louis de la Salle, conseiller au Présidial de Reims, mort le 9 avril 1671, épousa Nicole Moet de Brouillet, fille de Jean écuyer Seigneur de Brouillet et de Perrette Lespagnol.

JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, prêtre, docteur en théologie, chanoine de N.-D. de Reims, fondateur de l'Institut des écoles chrétiennes, né à Reims le 30 avril 1651, mort à Rouen le 6 avril 1719, béatifié le 20 avril 1888, canonisé le 24 mai 1900.

Françoise Marquette, morte à 70 ans le 25 novembre 1697, fonda par acte du 9 octobre 1685, approuvé par l'évêque de Laon, le couvent des Sœurs Marquette.

JACQUES MARQUETTE, Jésuite, missionnaire, découvrit le Mississipi en 1673. Décédé le 18 mai 1675.

Louis Marquette, surnommé le Catalan.

Jean-Bertrand Marquette, conseiller - assesseur en l'Hôtel-de-Ville de Laon.

N. B. On trouvera des détails très intéressants sur le P. Marquette dans le bel ouvrage du R. P. de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, t. III, pp. 4 et suiv.

ERRATA.

- p. 59, Titre du haut de la page : *Lettre du P. Japiot.*
- p. 61, id. *id.*
- p. 63, id. *id.*
- p. 67, au lieu de *Récit du P. Aloys Pottier*, lisez *Récit du P. Augustin Hamon.*
- p. 118 (ligne 21) au lieu de *père* du P. Marquette, lisez *frère du P. Marquette.*
- p. 118, effacer le trait vertical au-dessous de *J.-B. de la Salle* et transportez-le au-dessous de *Rose de la Salle.* (Voir la correction ci-contre).
- p. 269, Titre du haut de la page : au lieu de *Bas-Zambèse*, lisez *Bas-Zambèze.*



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

ANNÉE 1901.

ALASKA. — Vicaire à Juneau (P. Camille), 270.

ALLEMAGNE. — Le P. Kircher, 165.

ALSACE. — Nos collègues en 1764, 306.

BAS-ZAMBÈZE. — L'orphelinat de Boroma (P. Merleau), 96. — Fils et filles de Cham (id.), 101. — Dernières nouvelles de Boroma (id.), 106. — Les joies de Boroma (id.), 269.

BENGALE. — Superstitions hindoues (P. Canoy), 267.

BRÉSIL. — Un collège florissant (P. Magouet), 274. — Méfaits des Indiens Bugres et des démons (P. Alfred Russell), 275.

CANADA. — Une belle congrégation (P. Michelet), 119. — Généalogie du P. Marquette, 118, 316. — Nouveaux honneurs rendus au P. Marquette (P. Hamy), 119.

CEYLAN. — Le séminaire de Kandy (P. Dasnoy), 85. — Insectes familiers (P. Vossem), 268.

CHINE — Les Boxeurs à l'hôpital de Nan-Tang, 158. — De qui se moque-t-on? 302.

Mission du Kiang-nan. — Chinoiseries autour d'un lit funèbre (P. Debesse), 3. — Bagarre à Lou-ngan-tcheou (P. Rodet), 6. — Une réparation (P. Rodet), 11. — Excursion dans le Poo-tung (*Daily News*), 12. — État de la mission au mois d'août (Mgr Paris), 14. — Après la prise de Pékin (R. P. Louail), 16. — Où allons-nous? (P. Adigard), 17. — Protection hésitante (P. Colvez), 18. — Protection plus efficace (P. Faipoux), 19. — Les Ou-wei-kiun (P. Le Biboul), 20. — Une tournée au Japon, 171. — Sacre de Mgr Paris, 225. — Au Siu-tcheou-fou en juillet 1900, 226. — Préparatifs de défense (P. Bondon), 227. — Sac de la résidence de Siu-tcheou (P. de de Bodman), 227. — Tribulations apostoliques (P. Thomas Ou), 229. — Retour à la Section (P. Gain), 230. — Un catéchuménat modèle (P. J. Véné), 232. — Mon marabout! (P. Dannic), 236. — La cause du P. Étienne Le Fèvre (P. Rossi), 239.

Mission du Tcheu-li S.-E. — Traitement des fumeurs d'opium (P. Isoré), 21. — La chrétienté de Wei-tsounn (P. Wetterwald), 33. — Martyrs et victimes, 37. — Massacre annoncé et démenti, 39. — Dernières lettres du P. Mangin, 40. — A Tien-tsin pendant et après le siège, 40. — Blocus de la Résidence de Tchang-kia-tchoang, 44. — Aux environs de Hien-hien, 52. — Les pérégrinations du P. Jean Yang, 53. — Lettre du P. Japiot à un de ses parents, 59. — « Persécutés mais non délaissés » (P. Paul Reimsbach), 241. — Retour au centre de la mission (P. Maquet), 244. — Une visite aux palais impériaux (P. Japiot), 246.

COLORADO. — État de la Mission (P. Putallaz), 111.

COMPAGNIE en 1900, 313.

- CONGO.** — Les fourmis voyageuses et chasseresses, 165.
- DANEMARK.** — Aarhus, 165.
- ÉQUATEUR.** — Catéchisme, fêtes chrétiennes (divers extraits), 113.
- ERRATA,** 317.
- ÉTATS-UNIS.** — Hommage rendu à nos écoles indiennes, 159.
- FRANCE.** — L'œuvre de S. Stanislas à Reims (P. Brucker), 64. — Missions du diocèse de Meaux (1899-1900) (P. Augustin Hamon), 67. — A Montmartre, 83. — Mission bretonne, 248.
- HONDURAS.** — Les catholiques du British Honduras (P. Piemonte), 121.
- INDES.** — Famine et choléra, 155.
- IRLANDE.** — Avances mal accueillies (P. Mathieu Russell), 254.
- ITALIE.** — Encouragements du T. R. P. Général (F. Rubillon), 84. D'Angleterre à San Remo, 257
- JAPON.** — Au pays de S. Jacques Chisai, 302.
- JERSEY.** — La fête des grands vœux, 250. — Calomnie et réfutation, 303.
- MADURÉ.** — Langue tamoule et histoires de tigres (divers extraits), 88. — Le collège de Trichinopoli (P. Mahé), 91.
- MASHONALAND.** — Débuts et progrès (P. J. Moreau), 93.
- MONTAGNES-ROCHEUSES.** — Nez-percés, Corbeaux, Assiniboines (P. Dimier), 107. — Gonzaga college (id.), 110.
- NÉCROLOGIE.** — Province de Champagne, 122. — Province de France, 122. — Le F. Nicolas Berrens, 122. — Le R. P. Grandidier, 123. — Le P. Boeteman, 125. — Le P. Louis Gaillard, 129. — Le P. Joseph Berrard, 149. — Le P. Henri Depelchin, 149. — Le P. Beck, 152. — Mgr Bulté, 154. — Le P. Pharou, 294. — Le Père Théodore Hervé, 296. — Le P. Charles Guy, 298. — Moyenne d'âge de nos défunts pour 1899, 155.
- PHILIPPINES.** — Projets et travaux (P. Coronas), 287. — Pacification (P. Riera), 288. — Missions de l'Agusan (P. Diégo), 290.
- PROSPECTUS SOCIETATIS ANNO 1900,** 314.

